

Célestine, ou Les époux sans l'être. Tome 2 / par B. de La L... (Bellin de La Liborlière)

Bellin de La Liborlière, Louis-François-Marie (1774-1847). Auteur du texte. Célestine, ou Les époux sans l'être. Tome 2 / par B. de La L... (Bellin de La Liborlière). 1800.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

CELESTINE,

ou

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

21566

Tom. 2.



*il charge sur son épaule le plus triste
des fardeaux....*

Del. J. B. P.

Bovinet Sculp.

CÉLESTINE,

O U

LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

PAR B. DE LA L., *auteur de la Nuit
Anglaise, etc., etc.*

*Multorum crudelitas, et vindicta, et luxuria, ut pa-
ria pessimis audeat, fortunæ favore deficitur; ea-
dem velle eos cognosces, da posse quantum volunt.*
SENEC. Epist. XLII.

Il ne manque souvent à la cruauté, à la vengeance et
au libertinage, pour commettre les plus grands cri-
mes, que les faveurs de la fortune; si vous voulez
connoître jusqu'où ces passions peuvent aller, met-
tez-les dans le cœur d'un homme puissant.

Nouvelle édition, revue et corrigée par l'Auteur.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez LEMARCHAND, Libraire, rue du Harlay,
Palais de Justice, N°. 17.

AN VIII. (1800.)

Vertical line of text on the left side of the page.

Vertical line of text on the right side of the page.

CÉLESTINE,
OU
LES ÉPOUX SANS L'ÊTRE.

CHAPITRE IV.

CÉLESTINE, certaine que d'Orméville étoit parti, et qu'il n'étoit pas blessé, sentit comme un voile sinistre qui se déchiroit dans son âme, comme un poids terrible qu'une main bienfaisante venoit de lui enlever. Elle alla elle-même au-devant de la femme de chambre qui rapportoit cette fatale lumière dont l'idée seule avoit glacé son sang quelques momens plutôt; elle la conduisit à cette fenêtre dont elle auroit d'abord voulu

l'écarter aux dépens de sa vie , et regardant plus attentivement qu'elle , s'il étoit possible , elle avoit l'air de chercher scrupuleusement ce qu'elle étoit bien sûre de ne pas trouver.

Il faut que je me sois trompée , dit-elle enfin , en se rappelant que d'Orméville lui avoit laissé une lettre , et qu'elle ne l'avoit pas encore lue ; oui , je me suis sans doute méprise. Brunon , vous pouvez vous retirer , vous voyez bien qu'il n'y a rien. — Oh ! l'on se figure comme cela des choses C'est un terrible mal que la peur. Je me souviens encore d'une fois que nous étions au château de Versenay dame ! c'est bien ancien ce dont je vous parle ; votre mère n'étoit pas plus haute que cela. (Et pour montrer plus justement la taille de la comtesse , la vieille Brunon posa sa lumière sur la table : Célestine frissonna d'impatience.)

Pour en revenir donc à ce que je vous disois , j'étois retirée un soir dans ma

(3)

petite chambre, qui étoit s'il vous plaît tout au bout d'une des ailes du château, dans un vieux pavillon. . . . — Ma bonne Brunon, interrompit Célestine, qui auroit brusqué tout autre, et qui ménageoit le foible de la vieille gouvernante de sa mère ; ma bonne Brunon, je vous en prie, laissez-moi seule, j'ai encore une lettre à finir ce soir. — Mais songez donc que peut-être c'étoit vrai ce que vous avez cru entendre. — Non, ce n'est rien, ou c'est quelque bruit qu'on aura fait dans une maison voisine. En disant ces mots elle prenoit le flambeau et le présentoit à Brunon. — Mais je n'ai rien à faire actuellement ; pour peu que vous en eussiez envie, je puis rester ici. . . . — Non, Brunon, ce n'est pas nécessaire, je vous remercie, il faut absolument que j'écrive.

Elle tâchoit d'entraîner doucement la vieille du côté de la porte : elles y étoient déjà arrivées. Et votre lumière, reprit Brunon en rentrant, attendez donc que

je la rallume. Célestine s'écria vivement sans réfléchir à ce qu'elle disoit : Bien obligé, je n'en ai pas besoin ! — Pour écrire ? mais vous êtes donc folle, ma chère enfant ; vous voyez bien que la peur..... — Non, ma bonne, je ne suis qu'étourdie ; puis je suis si pressée ! il faut que cette lettre soit prête ce soir, et il est déjà bien tard, ajouta-t-elle avec un soupir. Enfin Brunon sortit, et Célestine ferma avec précipitation un verrou qui étoit à la porte de sa chambre.

Jeunes filles qui venez de recevoir la première lettre de votre amant, qui venez, pour la première fois, de vous trouver mêlées dans une aventure, ce seroit à vous à exprimer ce que sentit Célestine quand elle se vit en liberté. Elle tira la lettre chérie de sa poche et quoiqu'elle brûlât de la lire, elle examina soigneusement l'adresse, le cachet ; elle l'ouvrit enfin, et en jetant les yeux sur l'écriture, elle ne put s'empêcher de rougir.

A mesure qu'elle lisoit, son esprit s'enflammoit, le même feu qui embrasoit d'Orméville circuloit dans ses veines ; chaque mot lui causoit une palpitation, chaque ligne ajoutoit à l'oppression de son sein. Voici ce que contenoit la lettre :

« Les momens sont chers , il ne nous
» reste que des résolutions désespérées.
» Nous n'avons qu'une nuit , que quel-
» ques heures ; demain matin votre père
» vous présentera l'indigne époux qu'il
» ne sera plus temps de refuser, demain
» matin des chaînes affreuses s'élèveront
» entre nous : il ne nous sera plus pos-
» sible de les briser , elles nous éloigne-
» ront pour jamais. Un serment éternel
» vous attachera au sort d'un autre, la
» destinée du tyran que vous abhorrez
» deviendra la vôtre, et en jurant d'être
» à lui, vous jurerez de n'être jamais à
» moi ; votre cœur ne lui appartiendra
» pas et vous ne pourrez me le conser-
» ver ; cet amour si pur qui nous unit
» deviendra un crime, il ne vous sera

» plus permis de prononcer mon nom....
» Célestine ! avez-vous la force de fixer
» un pareil destin ? consentez - vous à
» vous soumettre à ces tourmens ?.....
» Non , je connois votre âme , vous ne
» pouvez pas vivre , si vous ne vivez
» pour moi. Eh ! bien , il est encore un
» moyen , c'est le ciel même , qui a tant
» de fois entendu nos sermens , qui me
» l'a suggéré. Osez-vous l'accepter ?
» oui , puisque j'ose vous l'offrir.

» Cette nuit à deux heures , je me
» rendrai sous les fenêtres de votre sa-
» lon , tout sera prêt pour que vous
» puissiez sortir sans bruit ; j'ai une his-
» toire préparée pour décider un prêtre à
» nous marier , une demi-heure suffit ,
» il ne faut qu'un mot , vous le pronon-
» cerez , oui , vous le prononcerez , ou
» vous n'êtes qu'une perfide..... Par-
» donne , femme céleste ! ce n'est plus
» ma raison qui me conduit , c'est le dé-
» lire qui m'emporte depuis qu'on veut
» me forcer de renoncer à toi ! Céles-

(7)

» tine ! réfléchissez avant de me refuser !
» je ne puis qu'être votre époux ou mourir ; vous mourrez vous-même si
» vous êtes séparée de moi, et le destin
» barbare nous enlevera jusqu'à la douleur de mourir ensemble. Vous serez
» notre assassin à tous deux, vous déchirerez un cœur qui vous adore, vous
» déchirerez le vôtre ; vous regretterez
» alors de vains scrupules, et il ne sera
» plus temps : vous m'appellerez, je ne
» vous entendrai plus ; toute l'épaisseur
» de la tombe sera entre nous, et ce
» sera vous qui m'y aurez plongé. Croyez-
» vous que la cruauté de votre père ne
» vous donne pas le droit de vous affranchir de sa tyrannie ? Croyez-vous
» qu'il lui soit permis de rompre les
» liens par lesquels lui-même nous avoit
» unis ? Croyez-vous qu'il vous soit permis à vous-même de manquer aux
» promesses que vous m'avez faites tant
» de fois ? Le ciel les a entendues, Célestine, il verra qui de nous deux fut

» un parjure..... non, ce titre odieux
» n'est pas fait pour toi! Tu viendras,
» Célestine, tu viendras!..... N'essayez
» pas de me dissuader, vous-même n'y
» réussiriez pas. Je ne veux écouter au-
» cun raisonnement, je n'en écoute
» aucun, je suis inébranlable : je vous
» adore, je vous perds, voilà tout ce
» que je connois au monde. Qu'auriez-
» vous à me dire? votre mere approuve
» notre union, votre pere est aveuglé :
» est-ce d'un homme en délire qu'on
» doit suivre les caprices?..... Chaque
» instant augmente mon impatience, le
» temps même où je vous écris me
» semble un temps perdu ; je ne vois
» devant moi que Célestine ou la mort.
» Songez-y, si vous me réduisez au
» désespoir, je puis tout oser, j'oserai
» tout : je suis capable d'aller à cet autel
» où votre bouche perfide prononcera
» l'arrêt de mon trépas ; je percerai à
» vos yeux le monstre auquel vous
» m'immolerez, je vous assassinerai

(9)

» vous-même, le reste de mes forces
» sera employé à me frapper, et vous
» seule aurez commis tous mes crimes.
» Non, non ; je vous punirai plus
» cruellement encore, je vous laisserai
» vivre, moi seul je m'affranchirai du
» supplice éternel de vous aimer et de
» vous voir la femme d'un autre. J'en
» jure par vous-même, si trois heures
» sonnent sans que vous soyez près de
» moi, demain en allant à l'église vous
» verrez votre ouvrage, et le premier
» degré qu'il vous faudra monter pour
» arriver à l'autel sera le cadavre de
» votre amant. »

Dans quel état affreux Célestine étoit plongée après cette lecture!... Elle voyoit d'Orméville prêt à commettre un crime, il ne lui offroit pour le prévenir que ce qu'elle regardoit comme la plus excusable des foiblesses; elle se le représentait désespéré, furieux, et cependant elle sentoit qu'elle ne pouvoit le sauver. Se marier sans le consentement de son

pere , s'échapper de chez lui pendant la nuit ! il lui étoit impossible de s'arrêter à cette idée ; dans un autre moment elle n'auroit pas pardonné à d'Orméville de le lui proposer.

Elle prit la résolution de ne pas lui répondre ; au même moment , elle crut entendre le bruit d'une arme fatale , elle crut voir le sang de son amant ruisseler à ses pieds , elle crut le voir épuiser le reste de ses forces à se traîner au bas de l'autel pour effectuer la promesse qu'il lui faisoit dans sa lettre. Elle oublia tout , son pere , sa mere , la voix de son propre cœur , et ne songeant plus qu'à d'Orméville , qu'à elle-même , elle ne connoissoit de foiblesses que ce qui pouvoit retarder son bonheur , de crimes que ce qui devoit la livrer à des tourmens éternels ; elle n'avoit plus d'autre raison , d'autre réflexion , d'autre principe , d'autre âme que l'amour , elle ne tenoit plus qu'à son amant ; ses yeux égarés le cherchoient partout , ils cher-

choient le prêtre qui devoit les unir ; étonnée de se trouver seule, elle accusoit d'Orméville de lenteur, se promenoit dans sa chambre, couroit à tout moment à la fenêtre et s'agitoit comme une insensée.

Une plume se trouva devant elle, elle écrivit ces mots avec un transport qu'on ne peut peindre ni dans l'instant qu'on l'éprouve, ni lorsqu'on a cessé de le sentir : « Viens.... oui, viens! hâte-toi ! » Célestine t'appartient, elle est ton » épouse, viens l'arracher des mains de » son tyran.... ».

Elle ne traça que la moitié de ce mot, il dissipa le prestige.... Son tyran, répéta-t-elle avec effroi! et c'est à mon pere que j'ose donner ce titre?.... Le tableau qui avoit embrasé l'imagination de Célestine changea subitement de face; à la même place où elle avoit cru voir l'autel, le prêtre, tous les apprêts de la cérémonie, elle ne voyoit plus que le même objet, et cet objet étoit son pere :

chaque mot de la lettre qu'elle venoit de commencer lui paroissoit formé des mêmes caracteres , et c'étoit le nom de son pere qu'elle y lisoit : elle appeloit son amant pour la défendre contre le fantôme qui la poursuivoit , c'étoit le nom de son pere qui sortoit de sa bouche ; elle cherchoit à se présenter l'image de d'Orméville , à puiser dans ses regards la force dont elle avoit besoin , c'étoit encore son pere qui s'offroit à elle. Désolée , éperdue elle déchira sa lettre et tomba à genoux en s'écriant : Grand dieu ! que faut-il donc que je fasse.

Au même instant elle entendit frapper doucement à sa porte , et reconnut Laura , sa femme de chambre. — Ouvrez , ouvrez-moi , s'écrioit cette fille , il faut absolument que je vous parle. Le ton dont elle prononça ces paroles donna de la curiosité à Célestine , elle avoit , pour ainsi dire , besoin d'apprendre quelque nouvel événement. — Ah ! Mademoiselle , s'écria sa fidèle suivante , vous

êtes perdue ! Juste ciel ! il a été surpris ,
répondit Célestine qui rapportoit toutes
ses pensées à celle dont elle étoit occu-
pée. — Justement ! c'est Baptiste le
negre qui l'a trouvé ; il est entre les
mains de votre pere. — Ah ! mon dieu !
le comte va sûrement le forcer à se
battre ! Non , non , je vais me jeter entre
eux , je ne souffrirai pas..... — Ma
pauvre maîtresse ! la peur vous égare ;
le faire battre , songez donc , un cha-
peau ! — Il n'y avoit qu'un chapeau ?....
Elle embrassa Laura avec une joie dif-
ficile à peindre ; l'avenir n'existoit pas à
ses yeux , le présent seul l'occupoit ; elle
avoit cru d'Orméville en danger , ce
danger paroissoit retardé , ne fût-ce que
de quelques momens , c'étoit beaucoup
pour elle !

Dès qu'elle fut seule , elle se répéta
tout ce que Laura venoit de lui dire.
D'abord elle n'avoit éprouvé que le
plaisir de savoir son amant hors de péril ,
mais en se rappelant quel funeste gage

il avoit laissé après lui, elle sentit tout le poids terrible du coup qui la menaçoit. Elle se vit soupçonnée, son imagination n'en resta pas là; l'âme simple et pure ne connoit que l'innocence ou l'excès du crime : elle se persuada bientôt qu'elle alloit être à jamais perdue dans l'opinion, et se plaça elle-même dans la classe de ces femmes dont le nom est un exemple et une injure. D'Orméville, d'Orméville, s'écria-t-elle avec douleur, que de maux tu vas me causer!

A force de réfléchir sur son malheur, elle en fut moins épouvantée et chercha même à se consoler en pensant que peut-être cet événement alloit rompre le mariage odieux qu'elle redoutoit. Elle s'abandonna à cette idée avec transport, et celle qui, quelques momens plutôt, avoit été désolée par la seule crainte du soupçon, en vint à espérer, à désirer même de passer pour coupable.

La lettre de d'Orméville étoit sous ses yeux, elle lui rappela l'état affreux

dans lequel il étoit plongé, et lui retraça le parti désespéré qu'il la menaçoit de prendre, si la nuit se passoit sans qu'elle se rendit à ses vœux ; il falloit le tranquilliser, il falloit lui donner de l'espoir puisqu'elle espéroit elle-même. Elle reprit sa plume : sa main trembla, son âme éprouva le serrement de la pudeur.

Après avoir écrit son billet, l'avoir relu vingt fois par la crainte d'en trop dire, ou de n'en pas dire assez, elle songea à la difficulté de l'envoyer ; elle rêva long-temps, et ne savoit comment s'y prendre, tous les domestiques avoient reçu les ordres les plus sévères de n'avoir aucune communication ni avec d'Orméville, ni avec ses gens. La seule Laura étoit à la disposition de sa maîtresse, mais le moyen de la faire sortir à onze heures du soir !

A mesure que Célestine découvroit de nouveaux obstacles, elle sentoit augmenter son impatience ; elle se gros-

sissoit les dangers auxquels son silence alloit exposer d'Orméville, et, se peignant son désespoir beaucoup plus excessif, elle réfléchissoit à mille choses auxquelles elle n'avoit pas songé avant d'être décidée à lui écrire. Ce n'étoit plus pour son amant seul qu'elle désiroit que sa lettre lui fût remise, c'étoit pour elle-même.

Il lui vint subitement à l'idée que Rasoni étoit peut-être au salon, son premier mouvement fut d'y descendre; elle se retint en songeant qu'elle avoit pleuré et que tout le monde alloit s'en appercevoir. Elle se regarda dans une glace, essuya ses yeux, rétablit ses cheveux qui étoient en désordre, et tout d'un coup elle s'écria : D'ailleurs à quoi bon me donner tant de peine pour écarter le soupçon, puisque demain on croira . . . Ces mots lui rappelerent que le chapeau avoit sans doute déjà été remis au comte; comment se décider à paroître devant lui ? . . .

En ce moment elle se retraça toute la rigueur de son pere, toute la violence de ses emportemens et la soumission avec laquelle il lui voyoit ordinairement exécuter ses moindres ordres. Pour la premiere fois de sa vie, elle se préparoit à lui désobéir et à le tromper de la maniere la plus cruelle ; sa fermeté s'évanouit, son cœur commença à lui faire des reproches ; déjà elle tenoit le billet dans ses deux mains, déjà elle étoit prête à le déchirer ; mais il falloit donc se résoudre à épouser l'homme odieux qu'on lui destinoit, il falloit donc renoncer à d'Orméville, il falloit donc être son assassin, et, non contente de lui ôter la vie, l'accuser elle-même d'avoir essayé contre elle de criminelles entreprises. Son chapeau avoit été trouvé dans le jardin, si elle ne paroissoit pas avoir approuvé ses efforts, il n'étoit plus qu'un suborneur, qu'un scélérat. Pouvoit-elle donc s'arrêter à ce cruel tableau ?

Forte même de sa timidité, elle

entra dans le salon , Rasoni n'y étoit pas ; elle en fut extrêmement affligée , mais le premier pas étoit fait , il lui en auroit alors coûté encore davantage de remonter à sa chambre sans avoir trouvé les moyens d'envoyer son billet à d'Orméville. Parmi tous ceux qui étoient présens elle chercha si aucun n'étoit digne de sa confiance et jeta les yeux sur le chevalier de Réval ; elle espéroit que ce bon vieillard qui avoit toujours paru attaché à d'Orméville , qui lui témoignoit à elle - même beaucoup d'amitié , auroit compassion de son malheur et lui pardonneroit sa foiblesse ; d'ailleurs elle étoit égarée par le trouble de son âme , par l'étonnement que lui causoit sa propre hardiesse , elle étoit emportée par toute la force de l'amour réduit au désespoir. Lorsqu'elle fut résolue à confier le billet au chevalier , elle l'auroit donné à son pere lui-même s'il s'étoit trouvé devant elle.

Sitôt que le papier fut tombé de ses

doigts , elle se sentit frissonner ; à peine pouvoit - elle se soutenir , il sembloit que la nature lui retirât tout d'un coup les forces qu'elle ne lui avoit accordées que pour le temps où elle en auroit besoin ; elle eut beaucoup de peine à monter l'escalier , et en rentrant dans sa chambre , elle se jeta sur un fauteuil , épuisée , anéantie.

Le comte n'avoit encore connoissance de rien lorsque Célestine vint au salon ; son negre étoit allé l'attendre dans son cabinet , c'est ce qui avoit fait croire à Laura qu'il étoit déjà instruit. Après avoir fini sa partie , il sortit , et ce fut alors que le negre lui remit le chapeau.

Sans écouter ce que Baptiste vouloit lui dire , aussitôt qu'il eut entendu que le chapeau avoit été trouvé dans le jardin , il rentra précipitamment en le tenant élevé et le montrant à tout le monde : Voyez , s'écria-t-il , voyez comme la police se fait à Bruxelles. Les voleurs y pénètrent jusque dans les maisons , et

voilà un chapeau qu'un de mes gens vient de trouver sous les fenêtres de ma fille. Il faut être bien impudent!... Dès demain les magistrats seront informés de cette aventure.

On s'étoit pressé autour de lui : occupé uniquement de ce qu'il disoit , il ne prenoit pas garde au maintien de ceux qui l'environnoient, et ne s'appercevant pas que les uns se mordoient les lèvres pour ne pas rire, que les autres se faisoient des signes d'intelligence maligne, il continuoit de parler et se dispoit à faire passer le chapeau de main en main. Déjà il le tendoit à la personne qui étoit à sa droite, lorsque quelqu'un lui frappa sur le bras et lui dit à l'oreille : Malheureux père ! regardez donc dans le chapeau. Il obéit et resta pétrifié ; le nom de d'Orméville étoit écrit en grosses lettres sur la toile du fond.

Il sortit avec la même précipitation qu'il étoit entré ; la comtesse qui se doutoit de son dessein se hâta de le suivre.

Elle monta par un escalier dérobé , et arriva dans le corridor qui conduisoit à l'appartement de Célestine , au moment où il y entroit lui-même par une autre porte. Elle se jeta à genoux devant lui, et barrant le passage avec ses bras étendus , monsieur le comte, s'écria-t-elle, réfléchissez à ce que vous allez faire ! Votre fille n'est peut-être pas coupable ; dans l'état d'emportement où je vous vois, vous ne serez pas capable de l'entendre, vous allez lui porter un coup affreux ; de grâce , différez jusqu'à ce que vous soyez plus calme. Ce soir il sera encore temps de l'affliger ; au nom du ciel, accordez-moi la vie de votre enfant.

Le comte n'étoit pas ému , mais il étoit étonné ; le spectacle de sa femme à ses genoux , l'accent avec lequel elle lui parloit , le feu qui animoit tous ses mouvemens , produisirent une impression sur son âme. La malheureuse ! s'écria-t-il avec une colere concentrée, un couvent, un couvent sera son asile pour le reste

de ses jours ; dès demain je l'y conduirai ,
dès demain..... et c'est demain qu'elle
devoit épouser un ambassadeur.....

Son courroux redoubla à ce mot , il
fit un mouvement pour s'avancer , la
comtesse l'entourra de ses bras : Tuez
donc auparavant sa mere!.... Sa voix ex-
pira sur ses levres , sa tête retomba ; le
comte la vit pâlir , il sentit que ses mains
qui l'avoient d'abord serré avec violence
se relâchoient : il fut cependant attendri ,
et oublia tout pour s'occuper de sa femme ;
il la saisit dans ses bras , l'emporta dans
son appartement et appela toute la mai-
son pour la soigner. Il étoit le plus près
d'elle , donnoit dix ordres à la fois , vou-
loit envoyer chercher tous les médecins
et tous les chirurgiens de la ville , en
un mot il mettoit dans cette circonstance
l'appareil qu'il ne pouvoit s'empêcher de
mettre partout. Célestine absorbée par
ses douleurs , n'entendit heureusement
rien de tout ce bruit.

On vint l'appeler pour souper , elle

hésita ; son absence n'eût servi qu'à retarder la scène , et elle avoit pour ainsi dire besoin que l'éclat se fît ; elle rassembla tout son courage , relut encore une fois la lettre de d'Orméville et marcha vers la porte ; qu'elle eut de peine à l'ouvrir ! Lorsqu'elle l'eut une fois franchie , qu'elle se fut dit : Je descends , elle crut se sentir plus forte , et alla d'un pas ferme jusqu'au bas de l'escalier .

Là , son trouble augmenta , ses transes redoublerent ; vingt fois elle se retourna pour remonter dans sa chambre , elle croyoit voir d'Orméville qui lui tendoit les bras pour la retenir , elle croyoit l'entendre qui lui disoit : Acheve ton ouvrage ! Il ne restoit plus qu'un pas , elle le commença à mille reprises différentes , sans jamais oser l'achever ; elle portoit sa main à la clef , sa main reculoit malgré elle . Honteuse de ne pouvoir vaincre son indécision , elle voulut se contraindre elle-même à ouvrir la porte ; elle fit du bruit , on l'entendit , il n'y avoit plus

moyen de balancer encore ; on alloit venir , elle entra dans le salon comme elle se seroit jetée dans un abîme.

Vous êtes bien long-temps à venir lui dit le comte d'un ton sec ; mais cette lenteur est sans doute réservée à vos parens , et vous ne vous faites pas attendre par tout le monde.

Pour sauver à Célestine l'embarras d'une réponse , et de plus l'embarras de paroître avoir entendu le comte , madame de Lussiere parla à sa fille en même temps que lui , et lui fit la question la plus simple et la plus étrangere. Contre son ordinaire , elle s'empara de la conversation malgré la foiblesse qu'elle éprouvoit encore ; mais elle vouloit empêcher son mari de commencer une explication devant les domestiques ; elle trembloit chaque fois qu'il ouvroit la bouche et l'interrompoit par une phrase indifférente. Souvent il ne lui répondoit pas et continuoit d'un air impatient le discours qu'il avoit commencé. Sans nommer Célestine,

il trouvoit toujours moyen de ramener l'entretien sur sa position , et alors il déclamoit avec emphase contre les femmes et surtout contre les jeunes personnes qui cherchoient à tromper leurs parens.

Si j'avois une fille qui commît une foiblesse , disoit-il , rien au monde , non rien au monde , ajoutoit-il en appuyant et en regardant la comtesse , ne pourroit m'empêcher de la tuer de ma propre main ; ou , si je la laissois vivre , je l'enterrerois au fond d'un couvent pour le reste de ses jours. — Ah ! monsieur , répondoit la comtesse que la présence des valets , qui entroient et sortoient à chaque moment , génoit beaucoup , si vous étiez assez malheureux pour que votre supposition se trouvât vraie , vous sentiriez , j'en suis certaine , qu'il est bien plus aisé de pleurer l'étourderie de ses enfans que de la punir. L'amour que vous avez pour Célestine me fait juger de celui que vous auriez pour la fille dont vous parlez , et vous éprouveriez alors que quand on est

pere. . . . — Quand on est pere, madame, c'est pour élever ses enfans, les placer, les marier, et sévir contre eux s'ils se conduisent mal. L'autorité que le ciel nous a donnée n'est pas sans raison; et si j'avois la fille dont il étoit question tout à l'heure, l'éclat que je mettrois dans le châtement que je lui ferois subir, deviendroit un bien pour la société, en effrayant celles qui seroient tentées de suivre son exemple. — Ah! monsieur, vous parlez ainsi parce que vous êtes certain de ne jamais vous trouver dans la position que vous peignez; car, j'en suis bien sûre, il seroit alors assez douloureux d'être obligé de punir, et vous enseveliriez dans le secret le plus profond. . . . — Oui, voilà le système des âmes foibles! C'est la discrétion, la modération qui nous perdent; les hommes ne souffrent point quand ils souffrent en secret, et au lieu de me conduire avec la sorte bonhomie que vous me supposez, je serois le premier à publier, et

l'égarement de ma fille , et la punition que je lui aurois infligée. Il faut qu'il se trouve de temps en temps des hommes courageux qui sacrifient leurs intérêts , ceux des personnes qui les touchent , à l'instruction de l'humanité. Oui , madame , je dénoncerois moi-même ma fille à la génération présente , à la postérité : j'aurois la consolation d'entendre tout le monde applaudir à mon dévouement , et louer l'héroïsme avec lequel je me serois immolé pour le bien de mes semblables. Et pour continuer ma supposition , si ma fille , par sa conduite inconséquente , rompoit un mariage avantageux que je lui aurois préparé , si elle forçoit un homme distingué , un ambassadeur , par exemple , à refuser sa main que je lui aurois accordée , vous voudriez que je gardasse le silence , que je ne demandasse pas justice à l'univers de la désobéissance d'un enfant qui auroit contrarié mes vues ? . . . A quoi serviroit-il donc d'être pere ?

Célestine n'entendoit plus rien ; elle n'étoit plus elle-même , ce n'étoit plus le comte qui parloit : elle n'étoit plus qu'une statue , ce n'étoit plus qu'un bourdonnement confus qui retentissoit à ses oreilles. Elle regardoit fixement son pere , sa mere , sans les voir ; c'étoit un mouvement convulsif qui agitoit ses yeux ; elle mangeoit avec excès sans savoir ce qu'elle faisoit. Sa mere la considéroit avec étonnement , lui parloit avec toute l'expression de la tendresse et de l'inquiétude : elle ne lui répondoit pas.

La bonne comtesse commença à avoir peur que sa fille ne fût coupable , et de ce moment , elle cessa d'alimenter la dissertation de son mari ; en contrariant ses idées , elle craignoit de les étendre , de lui en faire naître de nouvelles , et de lui donner l'envie de les suivre. Elle se taisoit , n'osoit plus s'occuper de Célestine , et retenoit le mot prêt à s'échapper de ses levres ; il lui sembloit que ce mot alloit lui enlever la certitude de

l'innocence de sa fille. Le comte , qui n'étoit plus contredit , parloit avec prolixité , sans faire attention que personne ne l'écouloit.

Le dessert arriva , les domestiques se retirèrent ; à peine furent-ils sortis , que le comte entra dans un cabinet et revint auprès de Célestine devant laquelle il posa froidement le funeste chapeau. Cette surprise imprévue la rappela à elle , elle poussa un cri perçant et tomba évanouie. Lorsqu'elle reprit connoissance , elle se trouva dans les bras de sa mere , le comte étoit debout à quelques pas de là ; elle s'élança à ses genoux , tendit les mains pour les embrasser , il se recula ; elle resta les bras élevés vers lui , sans pouvoir proférer une parole. Je vous comprends , lui dit-il avec une colere froide ; solliciter un pardon , c'est avouer son crime , et je vois que je n'ai plus qu'à vous punir. Vous avez entendu ce que j'ai dit ; je vous ai annoncé quelle conduite je tiendrois à l'égard d'une fille dont j'aurois

à me plaindre : vous êtes cette fille , et vous venez de signer l'arrêt que j'avois prononcé d'avance. Vous pouvez vous préparer à entrer demain dans un couvent , et vous aurez pour consolation de savoir que votre histoire servira d'exemple à celles qui , comme vous , sacrifieroient leur pere à leur amant.

Célestine se laissa tomber à terre , son visage étoit collé sur le plancher inondé de ses larmes. Ces pleurs ne vous serviront de rien , reprit le comte ; quel est le motif qui vous les arrache , est-ce le repentir , l'espoir de me fléchir ; ou m'annonceroient-ils. . . Parlez , mademoiselle ! parlez. . . seriez-vous assez malheureuse ? Répondez , . . . répondez donc , ajouta-t-il du ton le plus violent.

Eperdue , désespérée , Célestine releva la tête et tendit de nouveau les bras vers son pere sans lui rien dire. Le combat le plus déchirant torturoit son cœur ; il ne falloit qu'un mot pour désabuser le comte , mais ce mot sacrifioit son amant ,

ce mot la livroit à l'homme odieux qu'elle abhorroit, elle ne pouvoit se résoudre à le prononcer; elle n'osoit regarder la comtesse, elle sentoit qu'un simple coup d'œil de sa mere lui arracheroit la vérité.

Le comte, impatient, se rapprocha, il la saisit par un bras, et la secouant vivement: Parlerez-vous, enfin? lui dit-il avec fureur. Peut-être la vérité alloit s'échapper de sa bouche, peut-être d'Orméville alloit être immolé; le comte ne lui en donna pas le temps, il interpreta son silence. Fille indigne, s'écria-t-il en balbutiant de rage, il ne vous reste plus qu'à mourir! Il l'entraînoit par les cheveux vers une table sur laquelle son épée étoit posée, elle ne pousoit pas un cri, pas un gémissement, elle ne faisoit aucune résistance, elle attendoit la mort et n'en étoit plus effrayée.

La comtesse s'élança au devant de son mari, elle parvint avec peine à l'éloigner, se mit à genoux auprès de Célestine et s'efforçoit de calmer le courroux d'un

pere irrité. Il se promenoit à grands pas , il accabloit sa fille de reproches, d'invectives , et c'étoit en quelque sorte un soulagement pour elle. Elle se regardoit elle-même si coupable , qu'elle désiroit, pour ainsi dire , d'être punie de sa faute , et en même temps elle se sentoit encore moins portée à la désavouer.

Il n'y a plus moyen de s'y refuser , je le sens bien , dit brusquement le comte après un long silence ; oui , vous serez la femme de votre suborneur , mais vous ne serez plus ma fille. Je me vengerai de vous en publiant les motifs qui m'ont engagé malgré moi à vous donner à un homme que personne ne veut plus voir. Votre contrat de mariage même sera un monument qui attestera à vos enfans que c'est contre mon gré qu'ils durent le jour à d'Orméville , et ma malédiction sera votre unique héritage. Il passa auprès de sa fille en disant ces mots , jeta sur elle un regard de dédain , prit un flambeau d'un air de dignité et sortit.

Célestine croyoit avoir passé par les plus rudes épreuves : elle ne croyoit pas qu'il fût possible de souffrir de plus cruels tourmens que ceux qu'elle venoit d'éprouver ; le moment qui suivit ceux-ci la détrompa d'une maniere bien pénible ; la bonté de sa mere vint lui livrer un combat mille fois plus rude à soutenir que tous les emportemens du comte. Il ne faut que du courage et de la résignation pour se soumettre à des traitemens injurieux , c'est presque de l'insensibilité dont on a besoin pour résister à la tendresse de la meilleure des meres.

Qu'as-tu fait ? disoit la comtesse à Célestine avec un accent qui pénéroit jusqu'au fond de son âme ; ma fille ! ma chere fille ! as-tu donc pu oublier tes devoirs ? as-tu donc pu oublier les leçons de ta mere ?... Elle la pressoit sur son sein , se penchoit sur son visage : Malheureux enfant , continuoit-elle , que tu vas me coûter de larmes !... Et les joues de Célestine en étoient arrosées. Chacune

de ces larmes étoient un charbon enflammé qui embrasoit son sang, qui faisoit une nouvelle plaie à son cœur. Vingt fois elle fit le mouvement de s'élancer au cou de la comtesse pour lui tout avouer ; mais elle savoit trop bien que dans l'ivresse de sa joie elle ne pourroit se retenir, et qu'en découvrant au comte l'erreur qu'il avoit fait naître lui-même, elle détruiroit en un instant ce qui lui avoit déjà coûté si cher à soutenir.

Il falloit parler ou s'éloigner, il ne lui étoit plus possible de tromper davantage sa mere : elle fit un effort pour s'arracher de ses bras. Recevoir ses caresses lui sembloit une trahison, chaque parole de consolation la tourmentoit comme un reproche ; elle eût mieux aimé que la comtesse l'abandonnât, la méprisât, pour ainsi dire, que de l'accabler des marques d'un amour qui ne faisoit qu'aggraver encore les fautes dont elle se sentoit coupable.

Un moment de plus auroit achevé d'é-

puiser ses forces , elle se leva pour sortir : la comtesse lui tendit les bras et l'invita par un coup d'œil à venir y puiser du courage. Hélas ! c'eût été la mort que Célestine y auroit trouvée ! Pour la première fois de sa vie elle parut ingrate , et n'ayant pas l'air de s'apercevoir des prévenances de sa mère , elle marcha vers la porte , sans lui dire un mot , sans la regarder. La comtesse , navrée d'une indifférence qui lui fut plus sensible que tout le reste , laissa tomber ses bras en poussant un profond soupir ; puis les élevant vers le ciel , elle s'écria avec un accent plaintif : Grand Dieu ! tu le vois , je ne suis plus sa mère : l'insensée ! elle veut achever de me faire mourir ! Célestine , emportée par un transport plus puissant que toutes ses résolutions , se retourna à demi pour courir se jeter à ses pieds , la réflexion impérieuse et barbare vint la retenir au moment qu'elle s'élançoit. Elle poussa un gémissement sourd et étouffé , porta vivement sa main à son

front, comme pour se couvrir les yeux, et alongeant le pas, elle se hâta de sortir du salon.

Elle se traîna le long de l'escalier, traversa l'appartement de sa mère, et voyant une de ses robes suspendue à la tapisserie, elle s'en approcha avec empressement; elle la couvrait de baisers, de pleurs; elle lui parloit, lui demandoit pardon des souffrances qu'elle causoit à la comtesse, et sentoit son cœur soulagé par ces épanchemens. En se retirant, elle regarda derrière elle et aperçut la comtesse à genoux qui sembloit remercier le ciel de ce que sa fille lui étoit rendue: ses yeux étoient encore mouillés de larmes; mais celles-ci étoient autant d'attendrissement que de douleur. Célestine jeta un cri; et, tout à la fois honteuse, satisfaite et affligée d'avoir été surprise, elle entra dans sa chambre en adressant à sa mère un regard et un mouvement de tête, où son cœur ne craignant plus de laisser échapper son secret, exprima tous

les sentimens dont il étoit agité. Elle se laissa tomber sur son lit à demi-habillée. Quelle nuit, quelle nuit terrible s'écoula pour elle ! mais quelle nuit plus affreuse encore pour la comtesse !

Le jour commençoit à peine à poindre lorsqu'elle entra dans l'appartement de sa fille ; Célestine redoutoit tellement sa tendresse , elle se redoutoit tellement elle-même , qu'elle fit semblant d'être endormie. Non , tu ne dors pas , lui dit doucement sa mere ; non , j'en suis sûre , ma fille ne peut dormir. Mon enfant , ajouta-t-elle en s'asseyant sur le bord du lit , et en prenant une des mains de Célestine , tu te caches de moi ! tu veux m'éloigner ! faudra-t-il que je passe la journée comme j'ai passé la nuit ? Célestine ! il pese encore sur mon cœur le baiser que tu as refusé hier au soir. Elle ne répondit qu'en serrant la comtesse dans ses bras : jamais le silence ne lui fut si pénible. —

En se retirant chez lui , le comte avoit

écrit à d'Orméville le billet qui lui fut rendu quelque temps après celui de Célestine. Son plan étoit déjà formé ; il comptoit marier sa fille dès le lendemain, la forcer sur-le-champ à habiter une autre maison que la sienne ; en un mot, afficher dans toutes les occasions possibles la rupture la plus éclatante avec elle. Il se préparoit à faire parade d'héroïsme, de rigidité ; et s'attendant déjà à voir accourir de toutes parts des personnes empressées à le supplier en faveur de ses enfans, il jouissoit d'avance du plaisir qu'il éprouveroit à être inflexible. Ce n'étoit pas qu'il ne fût vivement affecté de la foiblesse de sa fille, qu'il n'eût fait de grands sacrifices pour la réparer, s'il eût été possible ; mais l'événement étoit arrivé, il n'y avoit plus de moyens de le prévenir, son caractère reprenoit le dessus. Sans doute il auroit éprouvé une jouissance bien plus satisfaisante, s'il eût été dans le cas de faire, si j'ose le dire, un étalage du bonheur de

Célestine , mais puisqu'il n'éprouvoit que des sensations fâcheuses , et qu'il ne pouvoit se dispenser de mettre de l'appareil dans tout ce qui avoit rapport à lui , il étoit invinciblement entraîné à donner de l'éclat à cette funeste aventure.

Malgré ses ridicules , monsieur de Lusiere étoit on ne peut pas plus sévère sur tout ce qui avoit rapport à l'honneur , et , dans ce moment , aucune considération n'auroit pu l'empêcher de terminer un mariage qu'il croyoit indispensable. Il ne songeoit plus , pour ainsi dire , à ses premiers projets , et il avoit maintenant autant à cœur de marier sa fille avec d'Orméville , qu'il avoit d'abord désiré la voir la femme d'un ambassadeur. Même en calculant la différence de ces deux mariages , même en regrettant avec amertume l'alliance à laquelle il falloit renoncer , il ne balançoit pas à suivre ce que son devoir lui prescrivait. D'ailleurs , par une suite naturelle de son caractère , le regret ne duroit chez lui qu'autant

qu'il n'avoit aucun autre objet qui vint remplacer celui qu'il étoit obligé d'abandonner. Il lui falloit un projet éclatant qui l'occupât tout entier, une suite d'événemens qui lui offrît les moyens de tenir une conduite calculée d'avance : quels qu'ils fussent, peu lui importoit, pourvu qu'il se vît à même de jouer un rôle. Il embrassoit donc avec ardeur le nouveau plan qui se présentoit à son imagination, et il avoit totalement oublié le marquis de Rasoni et son cousin.

Au moment où il s'impatientoit de ce que d'Orméville ne paroissoit pas pour conclure un mariage qu'il auroit déjà voulu voir terminer, au moment où il étoit presque tenté de l'accuser de lâcheté et de courir chez lui, on lui annonça qu'il venoit d'être mis en prison. En prison ! s'écria-t-il avec fureur, il faudra bien qu'il en sorte, puisqu'il doit épouser ma fille. Je vais sur-le-champ trouver ses juges, et, dût-il m'en coûter les plus grands sacrifices, il sortira ; oui, il sortira.

Mais quelques amis, et nous verrons s'ils me seront inutiles. Une fille du peuple a été enlevée : eh ! bien , tant pis pour elle , pourquoi s'est-elle livrée à un homme qu'elle n'étoit pas faite pour épouser ? il en faut comme cela pour servir d'exemple. Mais la mienne a été déshonorée , et c'est ce qu'on ne peut souffrir sans une injustice criante. La bonne femme qui poursuit d'Orméville ne sait pas encore à quelle famille elle a affaire , je vais le lui apprendre. Le comte se hâta de sortir , dans le dessein d'employer son crédit à faire élargir d'Orméville.

L'infortuné jeune homme n'avoit pas encore quitté la place où il s'étoit couché en entrant dans sa prison. Occupé de mille objets différens , il ne pouvoit penser à aucun. La lettre de Célestine , celle du comte étoient toujours des mysteres pour lui : le malheur qu'il éprouvoit ne servoit guere à les éclaircir , et un billet qu'il reçut de Rasoni vint le plonger encore dans de nouvelles incertitudes. Le

marquis lui mandoit toute la part qu'il prenoit aux tristes événemens dont il étoit la victime, lui témoignoit tous les regrets qu'il avoit de ne pouvoir lui parler et s'employer pour faire connoître son innocence; il lui annonçoit qu'un motif on ne peut pas plus important l'obligeoit à quitter Bruxelles pour deux ou trois jours; il terminoit par lui dire, qu'il ne doutoit pas que sa justification ne fût prompte, et qu'il espéroit qu'après quelques momens de traverses, il retrouveroit le bonheur que ces événemens fâcheux avoient retardé.

D'Orméville fut désolé de ne pas pouvoir s'entretenir avec son ami, dans un instant où les consolations lui auroient été si nécessaires. Cette absence lui enlevait encore un moyen de dissiper les ténèbres épaisses qui l'entouroient de plus en plus.

On vint bientôt le chercher pour lui faire subir un interrogatoire; il parut devant ses juges avec noblesse, répondit

avec tranquillité, et montra pour sa défense les lettres qu'il avoit reçues de l'inconnu. Comme elles étoient sans signature, sans aucun caractère d'authenticité, elles ne pouvoient servir de preuves; d'un autre côté, comme il n'y avoit contre lui que des accusations vagues, uniquement fondées sur le rapprochement des époques, l'affaire restoit incertaine. La vieille gouvernante qui auroit pu fournir des éclaircissemens avoit totalement disparu, et l'on persistoit à croire que c'étoit d'Orméville qui l'avoit fait éloigner. Il demanda la permission d'envoyer quelqu'un à Maestricht pour constater le séjour qu'il y avoit fait; on y consentit, et les procédures continuèrent.

On fit de nouvelles perquisitions, l'hôte de l'auberge où avoit logé d'Orméville vint apporter une petite valise pleine de vêtemens de femme, et certifica l'avoir trouvée dans sa chambre; on examina ce que la valise contenoit, il

fut prouvé que c'étoit des effets appartenant à la vieille. Le domestique de d'Orméville fut arrêté, il protesta qu'il n'avoit aucune connoissance de tout ce dont on accusoit son maître , mais on crut remarquer en lui de l'embarras, causé sans doute par la surprise et la frayeur qu'il éprouvoit en se voyant entre les mains de la justice. Quoiqu'il persistât à nier malgré toutes les menaces qu'on lui faisoit, son trouble n'ajouta pas moins aux probabilités qui se grossissoient contre d'Orméville.

Comme on l'interrogeoit le lendemain, un jeune homme s'avança jusqu'aux pieds des juges. Messieurs, leur dit-il, je viens vous sauver une injustice; je suis déjà honteux de tout ce que Monsieur a souffert pour un événement dont il n'avoit pas la moindre connoissance. Si c'est un crime que d'avoir usé d'artifice pour unir mon sort à une femme que j'adorois, dont j'étois aimé, et de l'avoir soustraite à la tyrannie de sa fa-

mille, c'est moi qui suis coupable : c'est moi qui ai enlevé Julie. Le malheur de Monsieur a voulu qu'il soit parti dans la même nuit que nous, voilà tout ce qui a pu causer l'erreur dont il a été la victime. Cependant, je dois le dire, puisque je viens ici pour rendre hommage à la vérité, je crains que ces deux départs n'aient été calculés, et voici ce qui me donne cette idée.

J'aimois Julie, j'en étois aimé, et sa mere n'étoit pas trop éloignée d'approuver notre mariage, mais sa famille s'y opposoit de tout son pouvoir en motivant ses refus sur mon peu de fortune. Quelques parens acharnés à contrarier nos vœux suffisoient pour entraîner dans leur parti une femme foible qui auroit eu peut-être quelque compassion de nous. Julie étoit aussi affligée que moi de cette rigueur, et l'idée de fuir ensemble nous avoit souvent occupés ; mais il falloit de l'argent, et nous en manquions tous deux.

Un jour que j'étois au Parc, absorbé

par mes réflexions, quelqu'un vint s'asseoir près de moi et me dit d'un air d'intérêt : Jeune homme, je sais ce qui vous tourmente, je connois vos chagrins et je viens vous offrir des secours. Ces paroles me transporterent de joie ; l'inconnu tira une bourse : Voilà , me dit-il, plus d'argent qu'il n'en faut pour enlever votre maîtresse ; vous trouverez une voiture et des chevaux tout prêts , mais j'exige en reconnoissance que vous m'avertissiez deux jours d'avance du moment de votre départ. Je promis tout ce qu'il voulut ; il me donnoit tant, et demandoit si peu ! J'étois tellement ivre de plaisir, que je ne réfléchis pas aux motifs qui pouvoient engager un étranger à s'intéresser si vivement à moi ; je ne songeois qu'au bonheur dont sa bienfaisance me combloit, et je le regardois comme un être céleste qui prenoit pitié de nos maux. Depuis long-temps Julie étoit décidée à me suivre , nos préparatifs furent bientôt achevés, et elle s'échappa de la

maison paternelle avec d'autant plus de facilité, que nous fûmes secondés dans notre dessein par sa vieille gouvernante. Ici tous ceux qui étoient présens se regarderent, un murmure d'indignation et d'étonnement interrompit le jeune homme.

C'est cette dernière circonstance, poursuivit-il, qui m'a fait voir que l'inconnu avoit un autre but que celui de m'obliger, lorsque j'ai appris que c'est cette même gouvernante qui a été la dénonciatrice de Monsieur. Mais, pour prouver que je ne dis rien que de véritable, voici l'acte de célébration de notre mariage, voici une déclaration de la propre main de Julie, qui viendra à l'appui de tout ce que j'avance. Craignant la colère de ses parens, elle n'a pas voulu s'y exposer ; quant à moi, je me serois fait un reproche éternel de ne pas venir délivrer l'innocent. Pardon, Monsieur, ajouta-t-il en s'avançant vers d'Orméville, j'ai servi sans le vouloir des projets qui paroissent

avoir été dirigés contre vous; mais l'instant où le bruit des suites de ma faute involontaire est parvenu jusqu'à moi, a été celui où je suis parti pour venir la réparer. D'Orméville ne lui répondit qu'en l'embrassant.

On demanda au jeune homme s'il n'avoit aucune connoissance de celui qui avoit favorisé son entreprise. Il répondit, qu'il ne l'avoit jamais vu que cette seule fois, et qu'il ignoroit même son nom.

D'Orméville fut pleinement justifié et mis en liberté, après avoir resté vingt-quatre heures en prison. On le félicita du succès de cette affaire qui avoit d'abord paru prendre une tournure fâcheuse. Il resta bien convaincu qu'elle lui avoit été suscitée par l'ennemi sans cesse acharné à le poursuivre; les manœuvres qu'on avoit découvertes, sans en reconnoître la source, venoient à l'appui de ses idées.

Le mari de Julie alla chez sa belle-mère pour tâcher d'obtenir son pardon; celle-ci, bonne et disposée à tout oublier,

ne consentit cependant à pardonner que lorsqu'elle reverroit sa fille. Le jeune homme auquel Julie avoit fait promettre de ne pas indiquer son asile, ne voulut rien dire sans son aveu, et partit sur-le-champ pour aller la chercher. On le trouva le lendemain assassiné aux portes de Bruxelles, de maniere qu'il fut impossible à la mere de Julie de découvrir les traces de sa fille qui, de son côté, resta en proie à la plus affreuse incertitude et au désespoir le plus déchirant.

Lorsque le comte fut instruit de la maniere dont l'affaire de d'Orméville s'étoit terminée, il sentit moins de répugnance à accorder Célestine à un homme qui n'étoit plus coupable aux yeux du public : mais en même temps il se souvenoit encore des torts particuliers qu'il avoit à son égard. Il ne voyoit en d'Orméville que le séducteur de sa fille, et c'étoit avec une sorte de fureur qu'il consentoit au mariage dont une

loi impérieuse lui ordonnoit de hâter l'époque.

Déjà il avoit obtenu les dispenses et les permissions nécessaires; il étoit empressé d'en faire usage, et vouloit que la cérémonie se terminât dans la matinée même. Sitôt qu'il eut appris que d'Ormeville étoit libre, il lui écrivit de se rendre chez lui, manda en même temps son notaire, et fit tout préparer, pour qu'immédiatement après la signature du contrat, on allât à l'église.

La comtesse voyoit avec joie ces préparatifs, elle étoit dans l'appartement de sa fille qui ne cessoit de répandre des larmes que cette tendre mere croyoit arrachées par le souvenir de sa foiblesse. Trop sensible pour l'affliger encore, quand elle la voyoit repentante et désolée, elle la soutenoit, elle la consolait. Cesse de pleurer, lui disoit-elle avec douceur; sans doute tu fus bien coupable, mais tu vas cesser de l'être; ton pere te pardonnera un jour, il ne

pourra voir ton repentir d'un œil indifférent ; ne pleure pas ma Célestine : tu déchires le cœur de ta mere ! — Ah ! maman , lui répondoit-elle avec toute l'expression du sentiment , vous ne savez pas . . . mais vous le saurez , vous le saurez bientôt , et alors j'aurai du plaisir à me sentir presser dans vos bras. Maintenant vos caresses me font mal ; de grâce laissez-moi seule , votre présence me fait trop souffrir.

Plus Célestine voyoit le moment fatal approcher , plus elle étoit agitée de combats intérieurs ; elle se craignoit elle-même , elle trembloit d'être emportée par le mouvement de son cœur et d'apprendre à sa mere ce qu'il n'étoit pas encore temps de lui avouer. La comtesse qui aimoit davantage sa fille à mesure qu'elle la voyoit plus malheureuse , croyoit rétablir le calme dans son âme en lui prodiguant les marques d'une tendresse qui ne faisoit qu'ajouter à ses tourmens.

Le comte se promenoit à grands pas dans le salon en attendant d'Orméville; dès qu'il le vit arriver, il fit appeler sa femme et sa fille. Un tremblement subit s'empara de Célestine, ses jambes n'avoient pas la force de la soutenir : elle resta quelques minutes sans pouvoir se lever : Allons, s'écria-t-elle enfin, voici le dernier effort. Oui, maman, je vais encore être criminelle un instant, et le reste de ma vie sera consacré au repentir. Elle s'appuya sur la main de la comtesse et descendit avec elle, ou plutôt elle se laissa entraîner. Arrivée au bas de l'escalier, elle s'assit sur la dernière marche : son sein palpitoit avec plus de violence, elle regardoit sa mere et brûloit de tout lui avouer. Il est encore temps, se disoit-elle avec la plus grande agitation ; il est encore temps Hélas ! il est trop tard . . . mais non, il est trop tôt . . . ajoutoit-elle. Elle versoit des larmes, elle baisoit les mains de la comtesse, qui, forte

ment attendrie par les souffrances terribles qu'elle voyoit éprouver à sa fille, pleuroit elle - même avec abondance. Debout auprès de Célestine, elle reposoit douloureusement ses regards sur elle, son âme étoit déchirée par les discours sans suite qu'elle lui entendoit prononcer et qu'elle croyoit dictés par le délire de l'affliction. De temps en temps elle lui tendoit la main pour l'engager à se relever, elle se taisoit et l'attendoit avec une sorte de pitié.

Enfin elles entendirent du mouvement et crurent que c'étoit le comte qui envoyoit de nouveau les chercher ; Célestine se leva presque avec énergie : C'en est fait, dit - elle, je vous suis.

En entrant dans le salon, Célestine tomba sur une chaise, elle étoit pâle et tremblante. D'Orméville étonné de la réception que lui avoit fait le comte, ne devinoit pas ce qui avoit donné lieu aux reproches dont il se voyoit accabler. Depuis l'instant où il étoit entré, mon-

seigneur de Lussiere n'avoit pas cessé de se plaindre avec amertume de son ingratitude et de sa perfidie. Indigné d'une accusation si cruelle pour son cœur, il se défendoit avec plus de chaleur et d'éloquence qu'il ne l'avoit fait devant ses juges. Ce n'étoit que sa propre réputation qu'on attaquoit alors, et maintenant c'étoit à celle de Célestine qu'on faisoit injure !

Sitôt qu'elle parut, il s'avança vers elle avec précipitation : Mademoiselle, lui dit-il, monsieur le comte m'accuse de la plus infâme bassesse ; et ne se bornant pas à me croire capable de l'abus de confiance le plus criminel, il va jusqu'à penser que sa fille a été la complice de mon égarement. Célestine le regardoit et frissonnoit à mesure qu'elle voyoit approcher le moment de répondre ; elle prononça ces mots d'un ton entrecoupé et si bas qu'il les entendit à peine : D'Orméville, il n'est plus temps de feindre ; j'ai tout avoué. — Eh !

bien , monsieur , reprit le comte , continuez donc à faire parade de votre vertu , de votre délicatesse ; soutenez donc encore votre innocence ! Vous aviez peur sans doute que je ne fusse trop disposé à vous pardonner. Ne craignez rien , si c'est mon mépris que vous désirez , votre attente sera remplie.

Les regards de d'Orméville ne pouvoient quitter Célestine : croyant avoir mal entendu , il voulut encore ajouter quelques mots , elle lui adressa un coup d'œil qui l'arrêta ; il comprit alors toute l'étendue du sacrifice. Transporté par un dévouement qu'il désespéroit de pouvoir reconnoître , oubliant que peut-être il alloit détruire l'ouvrage de l'amour le plus excessif , il se jeta à genoux , les bras tendus vers le ciel , et s'écria avec transport : Grand dieu ! je n'en serai jamais digne . . Célestine qui sentit tout le danger de cette exclamation , fit un mouvement de frayeur et regarda vivement son pere : heureusement il s'étoit

avancé au devant du notaire qui arrivoit en ce moment.

Dès que le contrat fut signé, monsieur de Lussiere sortit en disant qu'on se préparât à aller sur-le-champ à l'église. La comtesse se vit à peine seule avec ses enfans, qu'elle se leva précipitamment et courut vers sa fille : Ma Célestine, lui dit-elle avec toute l'effusion de la joie et de la tendresse, mon enfant, pardonne-moi; moi ta mere, moi qui t'ai élevée, qui ai connu jusqu'à la plus légère de tes pensées, j'ai pu te croire coupable !

Célestine l'avoit embrassée avant qu'elle eût achevé ces paroles; elle rougissoit; elle étoit alors moins affectée de la crainte d'avoir été découverte que du regret de voir sa mere instruite par le hasard. Maman, répondit-elle avec embarras, hélas! vous ne savez pas tout.... — Crois-tu donc que je ne l'ai pas compris, ajouta la comtesse, en présentant sa main à d'Orméville qui la

baisa avec transport. Ma fille ! mes enfans ! vous vous êtes défiés de moi , de votre mere ! . . . mais ce n'est pas actuellement , c'est lorsque le comte vous aura pardonné , que je vous ferai des reproches. Ils se jeterent dans ses bras ; elle les y pressoit ensemble lorsqu'on vint avertir que la voiture les attendoit.

Le comte étoit déjà à l'église avec les personnes qui devoient servir de témoins. L'abattement de Célestine disparut dès qu'elle vit son sort indissolublement uni à celui de d'Orméville. Elle prononça avec la plus grande fermeté le mot sacré qui la rendoit inséparable de son amant. D'Orméville au contraire rougissoit : il étoit troublé et ne pouvoit croire à son bonheur. Il pressoit doucement la main de Célestine ; ses doigts trembloient quand il lui mit l'anneau. Les assistans étoient émus , le comte seul , qui croyoit de sa sévérité et de sa philosophie de se montrer insensible , considéroit ce spectacle avec

la plus grande froideur. La comtesse voyoit à peine ses enfans à travers les pleurs qui se succédoient sur le bord de ses paupieres.

Lorsqu'on fut de retour , on trouva Rasoni qui attendoit dans le salon. Il sauta au cou de d'Orméville avec toutes les démonstrations de la plus grande joie : Enfin , mon ami , lui dit - il avec transport , je vous vois donc aussi heureux que vous méritez de l'être , aussi heureux que je le désirois. J'ai deux ou trois complimens à vous faire , non pas que dans la malheureuse aventure où vous vous êtes trouvé engagé , j'aie un instant douté de votre innocence ; ces dames vous diront combien je les ai sans cesse rassurées. Je connoissois le cœur de mon ami , et l'amitié , continuait-il en souriant et en regardant Célestine , s'efforçoit de consoler l'amour. D'Orméville répondoit avec toute la franchise de son âme à ces témoignages d'intérêt ; le marquis sembloit vivement

ému , il félicitoit la comtesse et Célestine avec toute l'effusion de l'attachement le plus sincère.

Le comte entra en ce moment , il parut un peu surpris de rencontrer le marquis , et fut déconcerté. Rasoni s'avança vers lui avec la plus grande aisance , lui prit la main , la serra avec affection et lui dit à demi-voix : Je ne saurois vous peindre combien je suis enchanté de vous voir enfin devenu raisonnable. Le comte le prit à l'écart ; la comtesse et les jeunes époux se retirèrent.

Votre cousin , dit monsieur de Lussiere avec embarras , croira . . . — Mon cousin est déjà parti pour l'Italie , il ne voyoit dans ce mariage , et je n'y voyois moi-même , que l'avantage de vous appartenir. Il n'avoit pas , comme d'Orméville , le bonheur d'être aimé de mademoiselle de Lussiere : il ne s'étoit présenté que parce que vous paroissiez avoir rompu avec mon ami ; et dès que nous avons su combien les choses avoient changé de

face , tout en regrettant de ne pouvoir plus unir notre famille à la vôtre , nous avons été charmés d'apprendre qu'un heureux mariage alloit terminer tous les chagrins qui séparèrent trop long-temps deux jeunes-gens si bien faits l'un pour l'autre.

Le comte vouloit le désabuser , il vouloit lui dire quel motif l'avoit engagé à un changement aussi subit , Rasoni ne lui en donna pas le temps , il sortit en lui renouvelant ses témoignages de joie sur l'heureuse issue des événemens qui venoient de remettre l'ordre et la paix dans sa famille.

Monsieur de Lussiere fut étonné et même un peu piqué de la facilité avec laquelle Rasoni et son cousin avoient l'air de se consoler d'un contre-temps qui les privoit de son alliance. Il s'étoit attendu à des regrets , à des plaintes , il étoit fâché de ne recevoir que des félicitations. Il songeoit encore au marquis , lorsqu'au bout de quelques momens

Célestine rentra en tenant d'Orméville par la main ; la comtesse les suivait, et tous trois avoient l'air plongés dans le plus cruel embarras.

En les voyant s'avancer vers lui, en remarquant leur agitation, monsieur de Lussiere se douta qu'ils avoient quelque chose d'important à lui dire ; il se persuada d'abord que cette entrée craintive et mal assurée n'étoit que le prélude d'une scene orageuse. Pour lui donner plus d'appareil, il redoubla de gravité et s'assit froidement dans le fauteuil le plus éloigné, uniquement dans le dessein de donner quelques pas de plus à faire aux jeunes époux. Il mit une de ses mains dans sa veste, et, le corps penché sur son autre bras, il regardoit d'un œil sévère le cortège timide dont le trouble redoubloit à chaque instant.

Après un moment du plus profond silence : Mon pere, dit Célestine d'une voix tremblante, voici vos enfans ; refuserez - vous de leur pardonner une

faute à laquelle votre rigueur les a contraints ? — Quoi , madame ? que voulez-vous dire ? Le ton glacé dont il prononça ces paroles déconcerta plus encore la comtesse que Célestine. Que n'auroit pas donné cette tendre mere pour que ce terrible quart d'heure fût écoulé !

Célestine avoit espéré que son pere la comprendroit d'abord et qu'il lui éviteroit le supplice de faire un aveu en entier : ah ! qu'il lui en coûta d'être obligée de reprendre son discours ! Il est certaines occasions où la seconde phrase est plus pénible à prononcer que la premiere, et lorsque d'avance on s'étoit flatté d'être interrompu, qu'il est difficile de poursuivre !

D'Orméville étoit l'époux que vous m'aviez choisi vous-même, continuait-elle : des événemens malheureux vous avoient fait changer d'avis sans pouvoir influer sur mon cœur ; vous vouliez me faire épouser un homme que je ne connoissois pas , qu'il m'étoit impossible

d'aimer , je n'avois plus qu'un moyen ; coupable sans doute , mais je me le reproche bien amèrement , et je Elle s'arrêta encore en regardant son pere , elle sembloit lui dire ; De grâce épargnez-moi le tourment d'achever !

Le comte ne se dérangeoit en rien de sa gravité , et continuoît à balancer une de ses jambes qu'il tenoit croisée sur l'autre. Il devinoit bien ce que sa fille vouloit lui dire , mais il auroit rougi d'avoir l'air de croire possible qu'on eût osé le tromper ; d'ailleurs la scene n'eût pas été complete s'il se fût abandonné sur-le-champ à un courroux qu'il avoit déjà bien de la peine à maîtriser. Il avoit résolu de laisser prononcer à Célestine la phrase entiere qu'elle ne pouvoit se résoudre à finir. — Eh ! bien , Madame ? lui dit-il avec un ton plus froid encore que la premiere fois. — Eh ! bien , la foiblesse qu'elle vous a avouée n'étoit qu'une feinte , s'écria la comtesse qui ne pouvoit plus se retenir et qui

brûloit de soulager sa fille. D'Orméville et Célestine se jetterent en même temps aux pieds du comte, ils l'entourerent de leurs bras ; il se leva avec furie, s'arracha brusquement à leurs transports, et s'éloigna. Tromper votre pere ! s'écria-t-il d'un ton terrible, tromper votre pere ! et vous avez pu croire qu'il vous pardonneroit ? — Ah ! mon pere, au moins que je sois seule l'objet de votre ressentiment ! ne l'étendez pas sur d'Orméville, il est innocent, c'est moi seule qui ai tout fait, c'est moi qui l'ai forcé..... — Il s'est prêté à vos coupables desseins, il est votre complice, il est à mes yeux aussi criminel que vous. — Monsieur le comte, au nom du ciel ! souvenez-vous que vous-même m'aviez promis sa main, que vous m'aviez nommé son époux. Les odieuses manœuvres de quelques ennemis acharnés à me persécuter devoient-elles donc rompre nos engagements, devois-je être puni parce que j'étois malheureux ? Ah !

ne nous enlevez pas le plaisir de vous nommer notre pere ! ne vous enlevez pas celui d'embrasser des enfans que votre rigueur même ne pourra empêcher de vous aimer ! — Monsieur, laissez-vous toucher, dit timidement la comtesse ; que mon exemple..... — Parbleu, le beau modele ! Et vous aussi, Madame ; lorsque , de concert avec moi , vous devriez chasser loin de vous une fille ingrate et désobéissante qui a osé contrarier les vues de ses parens , vous vous joignez à elle ! Non, Madame , non ; je veux que ma conduite serve de leçon à tous les peres et que ma rigueur effraie à l'avenir tous les enfans qui seroient tentés de suivre un exemple pernicieux. Quant à vous, Monsieur et Madame , qui avez cru qu'il suffiroit de vous montrer pour me vaincre, vous aurez le temps d'apprendre que je ne suis pas si foible que vous avez bien voulu le penser, et qu'il n'est pas si aisé de me rendre la fable du public. Je conviendrai, je dirai moi-

même que j'ai été abusé, mais je dirai en même temps de quelle manière je vous ai punis. Vous pouvez de ce moment aller vous établir où bon vous semblera ; tant que cette maison sera la mienne, elle ne sera plus la vôtre ; laissez-moi, et désormais ne m'importunez pas plus de votre repentir, que je ne vous fatiguerai de mes reproches.

En disant ces paroles il marcha vers la porte ; Célestine se jeta au devant de lui et l'arrêta. Non, mon père, lui dit-elle avec toute l'expression de la tendresse et du regret, non vous ne partirez point sans avoir dit à votre fille que vous ne la laissez pas. Mon père ! il vous en coûteroit trop à vous-même. — Laissez-moi, Madame, nous ne sommes plus que des étrangers l'un pour l'autre. Voilà celui que vous m'avez préféré, allez, allez près de lui ; qu'il vous tienne lieu de tout ce que vous lui avez sacrifié ; vous avez voulu l'avoir pour époux, eh ! bien, soit : mais vous

n'avez plus de pere. — Ah ! je suis encore votre fille , je la serai toujours. (Elle le serroit contre son sein , elle inondoit de larmes les mains qu'il employoit pour la repousser.) — Mon pere ! pardonnez ! ah ! pardonnez. — Jamais ! jamais ! vous ne réussirez pas à faire de moi un objet de dérision. Il sortit avec fureur.

Célestine éperdue tomba dans les bras de d'Orméville ; elle l'embrassa avec cette ardeur , avec cette effusion que le malheur donne encore à l'amour. Je n'ai donc plus que toi ! s'écria-t-elle d'une voix plaintive et mourante. La comtesse s'avança vers eux , elle les pressa contre son cœur : Ma fille ! mes enfans , leur dit-elle d'un ton entrecoupé de sanglots , mes amis ! il vous reste encore votre mere !... Tous trois confondoient les larmes et leurs soupirs ; ils se soutenoient , ils se consoloient , ils s'encourageoient mutuellement.

D'Orméville et Célestine se deman-

doient réciproquement pardon , ils s'accusoient tour à tour d'être la cause de leurs malheurs communs. — C'est pour moi, oui c'est pour moi que tu as perdu ton pere , répétoit sans cesse d'Orméville. — Mon ami , songe donc que tu me restes seul ! Où trouverai-je des consolations si , toi aussi , tu veux tourmenter mon cœur. . . . D'Orméville , puisque le châtement nous frappe ensemble , ne séparons pas la faute ! Nous sommes punis tous deux : eh ! bien , nous fûmes coupables tous deux ! Nous fûmes ingrats , nous fûmes criminels , que nous importe puisque nous sommes l'un à l'autre. . . . Ah ! maman , maman , pardonnez au délire de votre fille !

La comtesse n'avoit plus la force de rien dire , elle étoit dans une situation déchirante ; elle voyoit la douleur de sa chere Célestine , elle sentoit combien sa passion pour d'Orméville étoit violente , elle les plaignoit tous deux , elle pleuroit , elle auroit donné volontiers sa

vie pour assurer le bonheur de ses enfans.

La vieille Brunon entra et vint dire quelques mots à l'oreille de madame de Lussiere. Elle se leva en portant ses regards vers le ciel pour lui demander de la force , embrassa encore une fois Célestine , pressa la main de d'Orméville et sortit lentement du salon en essuyant ses yeux.

D'Orméville s'agitoit vivement, il se promenoit à grands pas, s'asseyoit auprès de sa femme, la tenoit par intervalles serrée entre ses bras, balbutioit quelques mots, et tout à coup il se levoit, et l'abandonnoit brusquement, comme s'il se fût reproché le transport qui l'avoit ramené à ses côtés ; il y retournoit encore un moment après, ses yeux se fixoient sur les siens, ils essayoient mutuellement de se sourire, des larmes s'échappoient à la fois de leurs paupieres.

Déjà depuis long-temps ils étoient dans cette cruelle agitation, lorsqu'ils virent

entrer Rasoni. Il s'avança vers eux, les contempla un instant d'un air de commisération, et s'assit auprès de d'Orméville. Ah ! pourquoi le comte ne vous voit-il pas en cet instant, dit-il avec la plus grande sensibilité ; quelque irrité qu'il soit, je ne puis croire que sa rigueur résistât à ce spectacle douloureux Les jeunes époux ne répondirent rien, ils firent à peine attention à leur ami. Son discours leur rappeloit seulement avec plus de vivacité l'image de leur malheur, ils restoient immobiles, leurs soupirs seuls annonçoient qu'ils existoient encore.

Il faut vous arracher à vous-mêmes, reprit le marquis au bout de quelques instans, vous souffrez trop ainsi l'un près de l'autre, et je dois en ce moment remplir le pénible devoir que m'impose l'amitié. Venez, ajouta-t-il en se levant et en prenant le bras de d'Orméville, peut-être d'ici à ce soir s'opérera-t-il un changement dans votre si-

uation. Le comte sort de chez moi, sa colere est au comble, mais je ne crois pas encore impossible de le désarmer. Nous en viendrons à bout, ouï nous en viendrons à bout ; lorsque d'un seul mot il peut vous rendre heureux, il ne voudra pas nous désoler tous. Venez, venez mon ami ; vous le savez depuis long-temps, mon cœur est fait pour entendre le vôtre ; nous parlerons de vos peines, mais nous n'en parlerons que pour tâcher d'y trouver un remede.

D'Orméville se laissa entraîner, Célestine fut, pour ainsi dire, bien aise qu'il la quittât. Ses propres tourmens déchiroient déjà si cruellement son cœur !... c'étoit trop pour son âme abattue d'avoir à soutenir à la fois sa douleur et celle de son époux.

Elle s'avança tristement vers la porte ; en passant devant le fauteuil où le comte étoit assis lorsqu'il avoit si séverement repoussé sa tendresse et son repentir, elle frissonna. Son imagination frappée

lui présenta encore son pere en fureur ; méprisant ses larmes , lui fermant ses bras , lui disant d'un ton terrible qu'elle n'étoit plus sa fille..... Elle tomba à genoux , étendit ses mains vers le fauteuil et s'écria avec toute la force du désespoir : Mon pere , mon pere , punissez-moi , mais ne m'accablez pas de votre malédiction !..... Elle se leva péniblement et se retira dans sa chambre.

L'appartement de la comtesse n'étoit séparé du sien que par une cloison légère. Jusqu'alors , absorbée par ses pensées déchirantes , Célestine n'avoit pas remarqué qu'on parloit assez haut dans le cabinet de sa mere. Quelques mots dits assez vivement la tirèrent de sa rêverie , elle prêta l'oreille et entendit prononcer son nom par une voix qu'elle crut reconnoître , sans se rappeler cependant quelle étoit la personne qui parloit.

Je vous répète , Madame , disoit-on , qu'il n'y a pas d'autre moyen d'apaiser le comte. Sans cela il est bien décidé

à ne pas souffrir que votre fille demeure davantage avec vous. — Ah ! qu'il parle, dit Célestine en elle-même, qu'il ordonne ! quelque rigoureux que puissent être ses ordres, il verra si je suis soumise. — Mais, reprit doucement la comtesse, ce qu'il demande est une extravagance : qui peut la lui avoir suggérée ? cette idée-là ne vient pas de lui. — J'ignore, Madame, quels sont les motifs de monsieur le comte, mais telles sont ses intentions, et c'est vous qui devez préparer votre fille à les remplir. — Pauvre enfant ! quoiqu'on veuille exiger d'elle, je réponds d'avance qu'elle se soumettra à tout pour désarmer le courroux de son père. — Ah ! maman, maman, que vous connoissez bien votre fille ! dit Célestine tout bas. — Elle est si affligée, si repentante, continua la comtesse, elle me fait pitié, et son père peut n'être pas attendri !..... (Ici Célestine entendit pleurer sa mère, elle pleuroit elle-même avec plus d'amertume.) —

Enfin, Madame, reprit l'étranger qui avoit lieu de s'apercevoir de la foiblesse de madame de Lussiere, on auroit grand tort d'accuser monsieur le comte de rigueur, car, s'il vouloit déployer toute son autorité, il ne seroit pas impossible de faire casser le mariage. — Ah ! s'il aime sa fille, s'il aime sa femme, s'écria la comtesse avec une énergie qui ne lui étoit pas ordinaire, qu'il se garde bien d'en concevoir l'idée ; Célestine lui a déjà montré tout ce qu'elle avoit le courage de faire pour être à d'Orméville ; si le comte veut essayer de rompre des nœuds qu'elle a payés si cher, elle est capable de tout, Monsieur, je connois son cœur, elle est capable de tout.....

— Ne vous effrayez point, Madame, monsieur le comte ne veut pas prendre de moyens violens ; mais il a été grièvement offensé, il a droit de punir, et....

Célestine n'en attendit pas davantage, elle s'élança pour courir à l'appartement de sa mere et supplier l'inconnu de

lui faire connoître ce que son pere attendoit d'elle. Tout ce qu'elle avoit entendu la transportoit, les discours de la comtesse étoient gravés à jamais dans son cœur, elle brûloit de lui témoigner son amour et sa reconnoissance.

Elle avoit trop présumé de ses forces ; toute sa fermeté s'évanouit en voyant cet étranger auquel elle avoit compté demander son arrêt. Les questions, les prières qu'elle s'étoit proposée de lui adresser expirèrent sur ses levres ; à peine le reconnut-elle, son aspect la glaça tellement de crainte, qu'elle tomba sur une chaise, plongée dans une espece d'insensibilité. L'étranger aussi étonné de la vivacité avec laquelle elle étoit entrée que du saisissement qui l'avoit surprise tout à coup, se retira sans que la comtesse essayât de le retenir.

Célestine, revenue à elle, se jeta aux genoux de sa mere : Maman, lui dit-elle en l'embrassant, maman, j'ai tout entendu, et je viens vous remercier d'avoir

rendu justice à votre fille. (La comtesse la regarda avec surprise.) Puisque c'est vous, reprit-elle, qui êtes chargée de m'annoncer les volontés de mon pere, hâtez-vous de parler, de me dire ce qu'il attend de moi. — Non, mon enfant, il te fera connoître lui-même ce qu'il exige. Ce n'est pas à moi à te tourmenter encore; qui resteroit donc pour soulager tes peines, pour en recevoir la confiance, pour te consoler, si l'on mettoit aussi ta mere au nombre de tes persécuteurs? Je serai cependant fidele à ma parole, j'ai promis de t'engager à te soumettre aux lois qu'on t'imposera; ma Célestine, ne t'y refuses pas; c'est ta mere qui te le demande! Si tu disois non, on nous sépareroit pour toujours, on ne me laisseroit plus vivre avec toi; ton pere empoisonne ma vie par sa rigueur; hélas! ma douleur l'abrégera peut-être! refuseras-tu de rester près de moi, de recevoir mes larmes, mon dernier soupir? Non, mon enfant; non; les pleurs que

tu verses me disent que tu aimes encore ta mere.

Toutes deux garderent un moment le silence. — Peut-être ton mari serait-il moins disposé à la soumission, reprit la comtesse; il n'est pas mon fils, lui, mais il t'aime; Célestine, tu lui demanderas la vie de ta mere, il ne te refusera pas. — Ah! maman, ne lui êtes-vous donc pas aussi chere qu'à moi; je vous répons de son cœur comme du mien, il ne seroit pas digne de ma tendresse s'il ne partageoit pas mes sentimens pour vous. Soyez sans crainte, vos deux enfans donneroient leur existence, si on la leur demandoit, pour conserver la vôtre.

D'Orméville et le marquis rentrerent assez tard; d'Orméville paroissoit moins agité, mais sa tristesse avoit pris une teinte plus sombre. Célestine brûloit de lui raconter ce qui c'étoit passé, mais le marquis sembloit redoubler auprès de lui de soins et d'attentions, il ne le quittoit

pas un instant. Célestine tâchoit de lui faire comprendre qu'elle avoit quelque chose d'important à lui dire, il ne remarquoit aucun de ses signes, il s'abandonnoit à la conversation de son ami.

On faisoit un mouvement considérable dans la maison, les gens du comte paroisoient empressés, on descendoit des malles, on chargeoit une voiture : Célestine trembloit en considérant tous ces apprêts, et le maintien de sa mere n'étoit pas propre à la rassurer ; elle la voyoit elle-même de plus en plus agitée, elle l'entendoit soupirer, elle remarquoit les différens sentimens qui se peignoient tour à tour sur son visage ; tout le monde avoit l'air gêné autour d'elle, tout paroissoit conspirer pour la tourmenter ; plongée dans une cruelle incertitude, elle ne savoit sur quoi fixer ses idées.

Enfin, le marquis sortit, Célestine courroit vers d'Orméville, lorsque le comte entra tout à coup. Pétrifiée à cette vue, elle resta immobile : son pere passa près

d'elle sans la regarder , s'avança d'un pas grave jusqu'au fond de l'appartement , et s'assit sur ce même fauteuil qu'il avoit occupé quelques heures auparavant.

La comtesse fit un mouvement pour aller vers lui : un geste impérieux l'arrêta. Célestine , revenue de sa première surprise , voulut lui parler , se jeter à ses genoux , un nouveau geste et un coup d'œil menaçant lui imposèrent silence. Eperdue , transportée , elle se tenoit au milieu du salon , elle hésitoit , elle balbutioit , elle chanceloit , la rougeur et la pâleur se succédoient tour à tour sur son visage.

D'Orméville , qui ne s'étoit pas encore dérangé de la place où le marquis l'avoit laissé , ne put voir sans la plus cruelle agitation sa femme dans cet état de crise. Il s'élança vers elle , la prit vivement dans ses bras et la porta sur un siège. Elle étoit sans force , presque évanouie ; la comtesse la secouroit en tremblant et regardoit de temps en temps son mari.

Frappé du mouvement subit de d'Ormeville, monsieur de Lussiere le considérait d'un air étonné, et gardoit toujours un silence morne que personne n'avoit le courage de rompre. Célestine, encouragée, ranimée par son époux, se remit peu à peu, et tâchant de rassembler toute sa fermeté, elle attendoit en tremblant que son pere ouvrît la bouche.

Le comte voyant que sa fille étoit en état de l'entendre, se redressa sur son fauteuil, et prononça ces mots d'un ton austere et imposant : Vous prétendez, madame, que vous n'avez pas eu l'intention de braver l'autorité paternelle, que vous êtes prête à vous soumettre à tout ce que j'exigerai de vous ; je veux bien croire qu'emportée par une passion aveugle, vous n'avez pas calculé quelle étoit toute la bassesse, toute l'indignité de votre action. J'aurois dû sentir en effet que mademoiselle de Lussiere ne pouvoit jamais s'avilir, et si.... — De grâce, monsieur le comte... — Ne m'inter-

rompez pas , monsieur , ce n'est pas à vous que je m'adresse. En m'enlevant le cœur de ma fille , vous ne me m'avez pas enlevé mes droits sur elle... Je consens donc , madame , à regarder votre faute comme un moment d'erreur... — Ah ! mon pere... — Ecoutez-moi. Je consens à regarder votre faute comme un moment d'erreur , mais je ne renonce pas à la punir. — Ordonnez , parlez , mon obéissance vous prouvera mon repentir. — Votre mariage est nul à mes yeux , il le seroit peut-être aux yeux de la loi , mais je respecte trop ce que je dois à mon rang , ce que je me dois à moi-même pour invoquer le secours des lois publiques contre celle qui n'en doit attendre d'autres que ma propre volonté. Vous m'avez extorqué un consentement qu'il ne me convenoit pas de vous accorder , mais il vous reste encore un moyen de me prouver que c'est de moi seul que vous voulez recevoir votre époux ; il ne tient qu'à vous de me rendre encore

maître — N'achevez pas , s'écria vivement Célestine , votre fille rentre avec joie sous votre pouvoir , elle n'a jamais cherché à s'y soustraire. Non , mon père , je n'ai jamais prétendu braver votre autorité. La rigueur dont vous avez cru devoir user à mon égard m'a mise au désespoir , je ne me suis pas senti la force de m'y soumettre , j'ai tout osé pour unir mon sort à celui de d'Orméville ; mais je ne veux pas être à lui malgré vous , je ne voulois que vous enlever le cruel pouvoir de me donner à un autre. Je n'ai pas eu le courage de sacrifier un sentiment auquel ma vie est attachée , mais j'aurai le courage de renoncer à d'Orméville jusqu'à ce que vous-même lui donniez le nom de votre fils. Mon âme , mon existence est à lui : il sera mon amant jusqu'au dernier soupir , mais il ne sera mon époux que lorsque votre bouche aura béni nos sermens. Puisse l'engagement solennel que je prends en ce moment à vos genoux , désarmer un cour-

roux qui déchire mon cœur ! puisse-t-il vous prouver que votre fille n'auroit jamais manqué à ce qu'elle vous devoit , si des événemens malheureux ne l'eussent entraînée malgré elle !

Etonné de l'énergie avec laquelle Célestine venoit de prononcer ces paroles , le comte la regarda un moment sans parler. Fort bien , dit-il enfin , cette soumission me prouve qu'il reste encore dans vos veines quelques gouttes du sang dont vous sortez. J'accepte votre promesse , mais je ne veux pas vous tromper ; je ne vous rends pas mon amitié , je ne vous rends que l'espoir de l'obtenir , et notre réconciliation entière dépendra absolument de moi. Je vous permets en attendant de rester auprès de votre mère , je vous permets d'habiter dans ma maison ; mais monsieur ne doit pas compter sur la même douceur de ma part : il n'est pour moi qu'un étranger , nous ne devons rien avoir de commun ensemble , et c'est à vous que j'ordonne d'empêcher qu'il se pré-

sente jamais devant moi. Je vais partir à l'instant pour l'armée, le ciel sait quand nous nous retrouverons ; mais songez bien que si jamais vous manquez à votre serment, vous avez vu aujourd'hui votre pere pour la dernière fois.

Monsieur de Lussiere fit quelque pas vers la porte, Célestine courut après lui, le retint et voulut l'embrasser, il la repoussa sans colere. — Madame, lui dit-il, vous n'êtes pas mon ennemie, mais vous n'êtes pas encore ma fille... Célestine baigna de larmes sa main qu'elle tenoit encore. Le comte se retourna gravement vers sa femme. Vous pouvez garder votre fille près de vous, ajouta-t-il ; mais qu'il ne vous arrive jamais d'intercéder pour elle, et répétez-lui bien qu'en m'écrivant elle-même, elle ne feroit que reculer l'époque où il me plaira de lui pardonner. Il sortit, et bientôt l'on entendit le bruit de sa voiture qui s'éloignoit.

La comtesse et les jeunes époux res-

terent un instant accablés. Célestine attendoit que son mari rompît le silence; elle craignoit qu'il ne désapprouvât sa conduite. D'Orméville étoit si étonné de tout ce qui venoit de se passer, ses idées étoient si peu d'accord, toutes ses facultés étoient tellement bouleversées, qu'il ne voyoit pas sa femme, qu'il ne se connoissoit pas lui-même. Effrayée de son air pensif et distrait, Célestine crut qu'il l'accusoit en secret de s'être engagée sans son aveu; elle joignit ses mains, les éleva vers le ciel, poussa un gémissement étouffé, et se jeta sur le sein de sa mere en s'écriant avec douleur : Ah! maman, je n'ai plus que vous : d'Orméville aussi m'abandonne !

Cette exclamation arracha d'Orméville à la stupeur où il étoit plongé; il courut à sa femme et la pressa dans ses bras. Moi ne plus t'aimer, lui dit-il vivement, lorsque ce moment te rend encore plus digne de mon admiration ! Ton cœur, ta main sont à moi, que pourrois-je désirer

de plus? Le sacrifice que tu n'as pas craint de me faire ne te donne-t-il pas le droit de disposer de ma vie? N'es-tu pas maîtresse de tous mes vœux, de toutes mes pensées? D'ailleurs n'est-ce pas à moi à souffrir, pour désarmer la colère d'un père qui n'est irrité contre toi que parce que tu m'as trop aimé? Que sa sévérité s'étende sur nous, qu'il nous punisse; mais il ne peut m'enlever l'amour de Célestine, et je suis heureux pour toujours. — Mes enfans, mes chers enfans, leur dit la comtesse, votre père reviendra, il vous pardonnera, il sentira qu'il est bien plus doux de faire parler de soi par sa sensibilité que par sa rigueur.

D'Orméville passoit les journées entières avec Célestine et la comtesse: combien la séparation du soir étoit pénible! Il s'échappoit souvent sans rien dire, il craignoit sa femme, il se craignoit lui-même. Si quelquefois un trouble invincible s'élevoit dans son âme, s'il

étoit agité d'une inquiétude pénible qu'il ne pouvoit dissiper , il fixoit ses regards sur cette même place où il avoit vu Célestine aux genoux de son pere. Alors le souvenir de l'engagement qu'elle avoit pris se retraçoit à lui dans toute son amertume ; un froid mortel glaçoit son cœur ; il détournoit les yeux , et le frémissement du désespoir succédoit à la douce palpitation de l'amour.

Dans le moment de l'effervescence il en coûte peu de se soumettre aux conditions les plus rigoureuses : plus même le sacrifice est cruel , plus on éprouve de jouissance à s'y résoudre ; mais quand la réflexion arrive ; quand ses glaçons remplacent la chaleur de l'enthousiasme ; quand , déjà accoutumé à la gloire de vaincre , le cœur ne peut s'habituer au tourment continuel de combattre , le regret , le repentir se présentent sans cesse , et ils sont d'autant plus cruels , qu'une sorte de honte empêche de les témoigner. On met de l'orgueil à paroître soumis ,

lors même qu'on éprouve le plus d'impatience ; on se montre résigné , lors même qu'on est le plus déchiré par des combats intérieurs. Telle étoit la situation de d'Orméville.

En se voyant uni à Célestine , il avoit cru tous ses vœux remplis, il avoit cru que, satisfait du titre de son époux, son cœur ne désireroit que la douce certitude de pouvoir l'aimer sans obstacle : au premier coup d'œil il avoit considéré seulement qu'elle ne pouvoit plus être à un autre , sans songer qu'elle-même juroit de n'être pas à lui. Il n'avoit aperçu que le bonheur, il n'avoit point calculé les privations. Peu à peu ce calme du véritable amour se troubla, il n'éprouvoit plus auprès de Célestine ces délices paisibles dont il avoit d'abord goûté les charmes. Il ne la regardoit plus comme une amante respectée dont c'eût été un crime de trahir la confiance. Il se rappeloit qu'elle étoit son épouse , et ce titre d'abord si ardemment désiré, ce

titre qui lui avoit paru le comble de la félicité, n'étoit plus, pour ainsi dire, qu'un fardeau. En vain il vouloit éloigner de lui l'idée d'une promesse qu'il commençoit à détester, cette idée le poursuivoit sans cesse. Il n'osoit plus regarder Célestine; il lui sembloit qu'un abîme affreux les séparoit, que des chaînes puissantes les écartoient l'un de l'autre; il respectoit ses sermens, mais le chagrin qu'ils lui causoient s'étendoit jusque sur celle qui les avoit prononcés.

Plus Célestine se montrait empressée, plus il sembloit combattu, plus il s'efforçoit de la fuir; égarée par son amour, elle s'attachoit davantage à le poursuivre. Aveugle Célestine! trop modeste pour penser que, loin d'être un adoucissement à ses peines, les caresses qu'elle lui prodiguoit n'étoient qu'un poison dévorant, elle le cherchoit sans cesse, et chaque regard, chaque sourire, chaque parole, étoit un feu plus actif qui l'embrasoit encore. Quelquefois il la méconnoissoit

par un mouvement involontaire et subit, il la repoussoit de ses bras lorsqu'elle venoit s'y précipiter; par un mouvement plus naturel et plus subit encore, il la pressoit contre son cœur; même en lui parlant, il détournoit les yeux. Elle se taisoit, elle pleuroit, ses larmes brûlantes et corrosives tomboient sur les mains de d'Orméville, elles pénétraient jusque dans son âme, elles se glissoient, pour ainsi dire, jusque dans ses veines : il se levoit, il couroit et fuyoit sa femme au moment où un pouvoir invincible l'attiroit vers elle.

Le moment d'entrer en campagne arrivoit, d'Orméville devoit bientôt partir : cette séparation terrible ne l'effrayoit point, il la regardoit presque comme un événement heureux. Il n'en disoit rien à Célestine, il vouloit lui épargner des regrets ; et si quelquefois elle lui témoignoit des craintes sur son départ, il en parloit comme d'un événement éloigné ; la veille même, à l'instant où ses malles

étoient faites, ses chevaux commandés, Célestine étoit persuadée qu'elle avoit encore plusieurs jours à passer avec lui.

Enfin arriva cette soirée cruelle que devoit suivre un jour plus cruel encore. Célestine n'avoit jamais été si tendre, d'Orméville n'avoit jamais été si abattu. Tant qu'il n'avoit entrevu son absence que dans le lointain, il l'avoit regardée comme un soulagement, mais il s'apercevoit bien cruellement alors que ses maux ne feroient que doubler quand il seroit loin de Célestine.

Au lieu de chercher à l'éloigner de lui, comme il le faisoit ordinairement, il répondoit à ses caresses, il les sollicitoit par les siennes : il l'entouroit de ses bras comme s'il eût voulu s'attacher inséparablement à elle ; il serroit ses mains, les posoit sur son cœur, sur ses yeux humides pour retenir des larmes qu'il ne vouloit pas laisser échapper. La nuit étoit déjà avancée, il falloit se séparer : il se leva péniblement, et conduisit Célestine

jusqu'à la porte de sa chambre ; il vouloit profiter du plus petit moment , c'étoit un sourire , un regard , un mot de plus qu'elle avoit le temps de lui adresser. Il lui donna le dernier baiser , la suivit des yeux et la vit fermer sa porte ; alors éteignant sa lumière , il retourna doucement sur ses pas , colla ses lèvres sur cette porte , la mouilla de ses larmes et ne put retenir quelques soupirs , quelques sanglots. Un léger bruit se fit entendre dans la chambre de Célestine , un nouvel adieu auroit été plus terrible que le premier , il se cacha pour l'éviter. Célestine sortit , regarda autour d'elle , et se vit absolument seule : Hélas ! s'écria-t-elle avec un soupir , je croyois cependant que c'étoit lui ! Il ne put y résister , il s'élança vers elle , la serra vivement dans ses bras , et l'abandonna plus vivement encore : Célestine , à moitié déshabillée , étoit trop dangereuse pour lui.

Il se retira , se jeta sur son lit , sans y

chercher le sommeil , sans y trouver le calme : ni l'un ni l'autre ne pouvoient approcher de lui. Enfin la nuit est passée, s'écria-t-il avec une sorte de mouvement de joie, lorsqu'il aperçut les premiers rayons du soleil ; mais il faut partir..... Il faut partir ! répéta-t-il avec un accent étouffé ; il se leva , s'habilla avec la plus grande promptitude , il lui sembloit qu'il n'en auroit plus le courage s'il tarδοit encore.

En s'avancant pour prendre ses armes, il ne put s'empêcher de regarder un portrait de Célestine suspendu vis-à-vis de lui ; il contemploit avec avidité cette image qui avoit l'air de lui sourire. Une de ses mains avoit déjà saisi son épée, il la soutenoit à sa place, il étoit immobile. Ses yeux toujours fixés au même endroit s'éblouirent, le prestige de l'amour les égara, il crut voir le tableau s'animer, il crut entendre la voix de sa femme, il tomba à genoux, les mains tendues vers elle. Ses regards se porterent

sur l'épée qui avoit glissé devant lui, le cri du devoir se fit entendre dans son cœur, il la ramassa vivement, et sortit avec cette fermeté momentanée que donne la douleur.

Obligé de passer devant l'appartement de Célestine, plusieurs fois il hésita, il croyoit avoir un abîme à franchir. Son cœur trouvoit également cruel, également terrible de partir sans lui parler, et de lui parler pour la quitter un instant après. Il regardoit la porte en silence, il balançoit encore : l'amour l'emporta sur la raison. L'espoir que Célestine ne seroit pas éveillée vint dissiper ses craintes, il ouvrit d'une main tremblante et s'avança dans l'appartement. Les rayons du soleil y perçoient déjà foiblement à travers des rideaux couleur de rose à demi-fermés : tous les meubles sembloient avoir la même nuance, elle s'étendoit jusque sur le lit de Célestine, et, se fondant avec sa blancheur, elle formoit une teinte douce et tendre où l'œil s'arrêtoit avec délices :

des fleurs posées sur la cheminée répandoient une odeur suave ; un silence profond régnoit , mais ce n'étoit pas le silence morne de la solitude , c'étoit le calme enchanteur de la paix. L'air n'étoit agité que par la respiration de Célestine : d'Orméville écoutoit , il retenoit son haleine , son cœur suivoit les battemens du cœur de sa jeune épouse. Les habits qu'elle avoit portés la veille étoient épars autour de lui ; ce ruban avoit orné ses cheveux , cet autre avoit serré sa taille ; ce mouchoir où les plus charmans contours se dessinoient encore , sembloit un moule d'où l'on vient de tirer une statue parfaite ; plus heureux que celui dont il retraçoit l'image , ce médaillon..... Ah ! combien de fois le cœur de d'Orméville avoit désiré l'animer ; il tressailloit encore en le considérant. Ses doigts frémissans se portoient sur chaque objet , ses baisers brûlans y cherchoient l'empreinte des doigts de Célestine : tout ajoutoit à son ivresse , tout augmentoit son délire.

S'approchant d'un pas craintif, il souleva le rideau par degrés, son âme entière passa dans ses yeux. Célestine avoit le visage tourné de son côté : cette même nuance flatteuse que tout reflétoit autour d'elle, ajoutoit encore à l'éclat de son teint. Sa coiffure s'étoit dérangée, ses cheveux épars retomboient mollement sur sa figure, le ruban qui les retenoit avoit glissé jusque sur son front. Un de ses bras étoit à demi-étendu, l'autre passé nonchalamment au-dessus de sa tête se perdoit dans ses cheveux. La douce tranquillité de son sommeil sembloit commander le calme, tandis que l'air même qui l'environnoit n'inspiroit que l'agitation et le trouble. Immobile, enchanté, d'Orméville la contemploit avec ravissement, ses levres effleuroient cette main qui s'avançoit vers lui, elles la cherchoient sans cesse et n'osoient s'y fixer ; son regard enflammé s'égaroit parmi les ondulations des cheveux, suivoit leurs désordres, les soulevoit pour ainsi dire :

il devinoit, découvroit, embrassoit tout. Il falloit s'éloigner, il falloit éviter de combattre, mais chaque seconde, chaque regard rendoit cette résolution plus impossible. Le rideau que d'Orméville tenoit toujours entr'ouvert s'échappa de ses doigts et l'enveloppa dans ses contours. Le foible jour qui régnoit dans l'appartement, n'étoit plus que ce crépuscule enchanteur dont la lueur mourante agit si puissamment sur l'âme. Agité par une nouvelle émotion plus forte que tout ce qu'il avoit senti jusqu'alors, d'Orméville tressaillit, l'univers disparut à ses yeux. Célestine sembloit occupée d'un songe, sa respiration étoit plus coupée, son sein s'agitoit avec plus de vitesse, la rougeur de ses joues devenoit plus vive : il se figura qu'une secrete sympathie électrisoit son cœur; éperdu, transporté, il alloit manquer à ses sermens, il alloit la rendre parjure, lorsqu'elle s'écria d'un ton étouffé : Mon pere, mon pere !..... Rappelé à lui-même par l'accent de cette voix si chérie,

d'Orméville frissonna ; une sorte d'horreur succéda à l'ivresse qui l'avoit aveuglé ; il eut honte d'un instant d'oubli , et s'éloigna avec courage d'un lieu trop dangereux. Jetant le dernier coup d'œil sur Célestine , sur ce qui l'environnoit , il se saisit d'un nœud de ruban , le mit dans son sein , et s'élança péniblement hors de la chambre.

Un pressentiment funeste sembloit avertir Célestine de son malheur , sa première pensée fut une pensée triste. Pour dissiper le nuage dont son âme étoit enveloppée , elle chercha d'Orméville : elle l'appela en vain , d'Orméville ne l'entendoit plus. Ces terribles paroles : Madame , il est parti , retentirent jusqu'au fond de son âme ; pâle et chancelante , elle descendit chez sa mère , entra sans rien dire et s'assit au chevet de son lit. Qu'as-tu , ma fille , lui demanda plusieurs fois la comtesse effrayée de l'état d'oppression où elle la voyoit. Maman ! il est parti ! s'écria-t-elle enfin en balbutiant. Ce trans-

port ouvrit un passage à ses pleurs qu'une douleur morne avoit comprimés jusqu'alors. Madame de Lussiere pleuroit elle-même en essuyant les larmes de sa fille : elle lui adressoit toutes les consolations que la raison et la tendresse pouvoient lui fournir. Il est parti, il est parti sans me dire adieu ! Voilà tout ce que répondoit Célestine.

Désolée par l'absence de son mari, elle cherchoit des soulagemens à ses chagrins dans la société de sa mere et surtout du marquis. En partant pour l'armée, d'Orméville avoit recommandé à son ami de quitter sa femme le moins possible, de faire tous ses efforts pour la distraire et l'amuser. Je vous laisse, lui avoit-il dit, ce que j'ai de plus cher au monde ; mais votre cœur sent tout le prix de ma confiance, et le mien me dit que jamais je n'aurois pu la mieux placer. Cher ami ! vous savez combien j'aime Célestine, vous savez que nous sommes entourés d'ennemis, promettez-moi de

ne pas vous éloigner tout le temps que je serai absent ; promettez-moi d'avoir pour elle les soins que vous auriez pour la femme d'un frère , les soins que j'aurais pour la vôtre. Croyez , mon cher d'Orméville , lui avoit répondu Rasoni en l'embrassant avec toutes les marques de l'attachement le plus sincère , croyez que votre femme trouvera en moi un autre vous-même. Je ne négligerai rien pour me rendre digne de l'amitié que vous me témoignez tous deux.

Fidèle à la promesse qu'il avoit faite à son ami , Rasoni étoit sans cesse auprès de Célestine ; il l'accompagnoit partout , faisoit toutes ses affaires , n'avoit d'autre soin que celui d'aller au devant de ses fantaisies , d'autre occupation que celle de prévenir ses désirs. Il l'amusoit par les charmes de sa conversation , et comme il avoit beaucoup d'esprit , de gaieté et de cette vivacité naturelle à sa nation , qu'en outre il étoit instruit , Célestine préféroit son entretien aux socié-

tés les plus nombreuses. La ressemblance frappante qu'elle trouvoit entre lui et un frère chéri qu'elle avoit vu mourir avant de sortir de France, ne contribua pas peu à faire naître cette prédilection ; elle n'avoit d'abord regardé Rasoni que comme l'ami de son mari, bientôt elle suivit en l'aimant sa propre inclination, bientôt il lui fut aussi cher qu'à d'Orméville. Chaque jour, il lui sembloit plus digne de son estime, chaque jour elle oublioit davantage qu'il lui eût jadis marqué de l'amour, et lui-même paroissoit chercher soigneusement à en éloigner le souvenir. Ses discours respiroient l'amitié la plus pure et la plus désintéressée : sa conduite prouvoit constamment ce qu'annonçoient ses discours. Célestine lisoit avec lui toutes les lettres qu'elle recevoit de son mari, elle lui montrait toutes ses réponses, et cette confiance augmentoit encore leur liaison. D'Orméville leur écrivoit presque toujours en commun, et l'effusion de son

cœur agissoit sur leurs cœurs, ses sentimens devenoient pour ainsi dire leurs sentimens.

Célestine aimoit peut-être plus tendrement encore son mari depuis qu'il étoit loin d'elle. Quelquefois Rasoni la plaisantoit doucement sur cet amour excessif. D'Orméville est jeune, lui disoit-il en souriant, il pourroit bien devenir infidele; et vous de votre côté ne finirez-vous pas par vous lasser de lui? Croyez-vous donc que vous seuls saurez vous soustraire à la loi commune du mariage? Non, non; et je parierois bien que je verrai un jour le beau feu qui vous consume s'éteindre comme celui de tant d'autres. Le marquis rioit de l'espece de colere où ces discours mettoient Célestine, il l'observoit malicieusement, il s'amusoit à la presser, mais bientôt il reprenoit son ton ordinaire, parce qu'il avoit remarqué que Célestine finissoit par devenir triste et mélancolique toutes les fois que l'entretien rouloit trop longtemps sur cette matiere. •

La comtesse eut une légère indisposition qui la retint dans sa chambre pendant plusieurs jours : sa fille ne la quitta pas et négligea pendant cet intervalle la société qu'elle voyoit ordinairement. Un matin elle vit entrer chez elle une jeune femme avec laquelle elle avoit une es- pece de liaison. Cette dame qui étoit de Bruxelles et qui rassembloit tous les jours chez elle une compagnie très-nom- breuse et très-gaie , fit de grands repro- ches à Célestine sur la vie sédentaire qu'elle menoit , et finit par lui dire : Je vais passer une semaine à la campagne pour y célébrer la fête de mon mari , il faut absolument que vous veniez avec nous. Célestine refusa , elle objecta la maladie de sa mere. — Mauvaise ex- cuse ! la comtesse va beaucoup mieux , elle n'a plus besoin de vous , et sa ma- ladie n'est pas assez dangereuse pour exiger que vous vous renfermiez comme une prisonniere. Toute notre société sera de la fête , il ne manque que vous ,

et vous ne pouvez pas me refuser. Allons, allons, je viendrai vous prendre demain dans ma voiture ; pour huit jours seulement. C'est arrangé, n'est-ce pas ? — Non, maman. — Allons la voir, et je parie que c'est d'elle que je vais vous obtenir.

La jeune femme répéta à la comtesse ce qu'elle exigeoit de Célestine, et la pria de se joindre à elle. Madame de Lussiere qui n'avoit rien de plus à cœur que de voir sa fille se livrer aux plaisirs de son âge et qui se trouvoit presque entièrement rétablie, engagea Célestine à profiter d'une si belle occasion de s'amuser. Forte de l'approbation de la comtesse, son amie la pressa de nouveau ; elle résistoit encore : pour achever de la décider, sa mere lui promit qu'elle-même iroit la joindre dans deux ou trois jours. Elle céda enfin par complaisance, et il fut arrêté que le lendemain on viendrait la chercher.

Le marquis avoit été présent à tout le

débat, il n'avoit que foiblement engagé Célestine à se rendre aux instances qu'on lui faisoit. Elle lui témoigna, quand ils furent seuls, la contrainte qu'elle s'étoit imposée pour ne pas persister dans ses refus, il lui dit d'un air assez indifférent : Vous vous amuserez peut-être plus que vous ne croyez.

La jeune femme fut exacte au rendez-vous : la route se passa très-gaîment. En arrivant, Célestine trouva beaucoup de personnes qui étoient déjà rassemblées : le marquis étoit de ce nombre. On employa la soirée à plusieurs especes de divertissemens, chacun fit des frais pour la société, et l'on s'amusa beaucoup. Célestine même s'anima, et lorsqu'on se retira, elle fut toute surprise d'avoir si bien pris sa part de plaisir où elle s'étoit figurée ne rencontrer que du dégoût.

On lui donna un appartement charmant ; il étoit situé à l'extrémité d'une des ailes du château. Les personnes qui devoient occuper ceux qui l'avoisinoient

n'étoient pas encore arrivées , de maniere qu'elle se trouvoit entierement isolée. On la plaisanta beaucoup sur cette solitude , on conta à l'envi des histoires de revenans , elle paya son tribut comme un autre , et se prêta avec toute la grâce possible à ce que la gaité inspiroit à chacun sur ce sujet.

Ce ne fut que lorsqu'elle se vit seule dans sa chambre avec sa fidele Laura , qu'elle s'aperçut que les contes de la soirée avoient laissé une légère impression dans son esprit. Son cœur se serroit lorsqu'elle entendoit fermer les portes au bout des longs corridors qui la séparoient du reste de la société. Elle s'étoit mise à la croisée et regardoit autour d'elle avec distraction. Peu à peu elle vit les lumieres s'éteindre dans chaque appartement , et le plus profond silence ne tarda pas à régner dans tout le château. De temps en temps ce calme étoit troublé par le battement de quelques fenêtres : les coups subits que le vent leur

aisoit frapper retentissoient au loin. La nuit étoit fort sombre : depuis quelques momens Célestine n'apercevoit plus d'autre clarté que la lueur de sa propre lumière qui alloit se réfléchir sur un mur assez éloigné : une mélancolie paresseuse la retenoit encore à sa fenêtre.

Bientôt elle crut distinguer le long de la muraille un froissement semblable à celui d'herbes un peu hautes au milieu desquelles on marcheroit ; elle écouta plus attentivement , le mouvement avoit cessé. Ne découvrant rien à cause de l'obscurité , cherchant à deviner ce que ce pouvoit être , elle n'étoit pas éloignée de croire qu'elle s'étoit trompée , lorsqu'on toussa doucement. Convaincue alors qu'il y avoit quelqu'un au bas de sa fenêtre , sûre de n'avoir rien à craindre , et curieuse de savoir comment se termineroit cette aventure , elle ne se dérangea pas. Une voix douce et agréable frappa son oreille et prononça clairement ces paroles : Gardez-vous bien de

•

vous coucher, vous seriez perdue... Elle frissonna involontairement, et se penchant davantage, elle cherchoit encore à reconnoître la personne qui lui avoit parlé ; le fraulement des herbes lui annonça qu'on s'éloignoit, et qu'elle ne devoit pas attendre d'autre éclaircissement.

Elle s'abandonna à ses réflexions, ses idées se noircirent, ce qui lui étoit arrivé chez la marquise della Chiesa à Rome se retraça à son esprit, et déjà elle se crut environnée de dangers. Les ténèbres n'avoient produit aucune impression sur elle jusqu'alors : elle commença à trembler, à remarquer le sifflement des vents qui faisoit gémir les arbres dans le lointain, et le bruit du vol pesant de quelques chauve-souris qui tournoyoient devant la fenêtre. Elle la ferma brusquement et s'avança pas à pas au milieu de la chambre. Regardant autour d'elle avec inquiétude, répétant sans cesse les mots qu'elle avoit recueillis, elle croyoit les

•

entendre encore, et cherchoit à prévoir les malheurs qu'ils avoient l'air de lui pronostiquer. Après quelques momens passés dans ces transes, elle s'écria tout à coup en riant de sa propre frayeur : Que je suis donc insensée !.... L'idée qui auroit dû la frapper la première venoit seulement de se présenter à son esprit. Elle songeoit à l'instant même qu'après toutes les plaisanteries qu'on avoit faites avant de se séparer, la voix qu'elle avoit entendue ne pouvoit être que celle d'une des personnes de la société, qui avoit voulu s'amuser à lui causer quelques minutes de terreur. Rassurée par cette explication si simple et si naturelle, elle se reprochoit d'avoir eu la foiblesse de servir elle-même les projets de celui qui avoit prétendu se divertir à ses dépens ; et tout en se proposant d'être le lendemain la première à rire du tour qu'on lui avoit joué, elle se promettoit bien en même temps de ne pas avouer qu'elle en avoit été la dupe.

Laura étoit assise auprès d'une table sur laquelle étoit posée une bougie presque entièrement brûlée. Ennuyée d'attendre sa maîtresse, elle s'étoit mise à lire, et, bientôt ennuyée de lire, elle s'étoit endormie. Célestine avoit envie de l'appeler pour lui conter son aventure, mais elle la voyoit dormir de si bon cœur, elle avoit elle-même si peu d'envie de se mettre au lit à cause de l'émotion qui l'agitoit encore, qu'elle ne voulut pas déranger le sommeil de sa femme de chambre. Elle ramassa le livre qui étoit à ses pieds, et s'assit en attendant que Laura s'éveillât d'elle-même. Plongée dans une distraction involontaire, elle tournoit les feuillets et ne lisoit pas. Peu à peu ses paupières s'affaïssèrent; elles'endormit insensiblement.

Un bruit qui sembloit venir du côté de son lit la réveilla en sursaut, et, en reprenant ses sens, elle entendit marcher assez près d'elle. La bougie avoit achevé de se consumer, l'obscurité la plus pro-

(111)

fonde régnoit dans la chambre, le premier mouvement de Célestine fut la crainte, mais elle pensa d'abord que c'étoit Laura qui se promenoit et qui avoit heurté quelque meuble. Elle appela doucement, on ne lui répondit pas : elle appela encore, même silence ; elle étendit la main, et la posa sur le bras d'un homme qui étoit déjà prêt à la saisir. Elle poussa un grand cri et voulut se lever : on ne lui en donna pas le temps, on l'enlevait déjà de son siège. Ses cris redoublèrent, et Laura éveillée brusquement se mit à crier elle-même de toutes ses forces, sans savoir ce qui causoit l'effroi de sa maîtresse. Elles entendirent presque au même moment le bruit de la marche de plusieurs personnes qui couroient dans le corridor pour venir à leur secours. Celui qui s'étoit emparé de Célestine la lâcha promptement et s'éloigna d'elle. Le parquet gémit sous ses pas, et ce léger frémissement fut bientôt suivi d'un frottement aigu comme celui

des gonds d'une porte qu'on ferme avec précaution. Cette dernière circonstance augmenta encore l'épouvante de Célestine et de Laura ; elles se souvenoient parfaitement de n'avoir point vu dans tout l'appartement d'autre issue que la porte d'entrée, qu'elles étoient d'ailleurs bien certaines d'avoir fermée aux verroux. L'homme qui avoit troublé leur repos ne pouvoit donc être arrivé que par une ouverture cachée, il ne pouvoit donc avoir que des projets criminels.

Ceux qui accouroient à leurs cris essayoient en vain d'entrer : enchaînées toutes deux par la peur à la place qu'elles occupoient, elles avoient oublié d'ouvrir ; elles se leverent de concert, tirèrent brusquement les verroux, et se précipiterent avec abandon dans les bras des premières personnes qui parurent. On leur demanda quel étoit le sujet de leur frayeur, elles avoient à peine la force de répondre ; pâles, tremblantes, il sembloit qu'elles sentissent davantage

La crainte depuis qu'elles n'avoient plus rien à redouter. On regarda partout dans la chambre, on n'aperçut pas d'autre dérangement qu'un grand fauteuil qui étoit renversé au pied du lit.

Le marquis étoit entré un des premiers, il tenoit Célestine dans ses bras; il lui faisoit respirer des sels, des odeurs fortes; elle se vit enfin en état de rendre compte de ce qui étoit arrivé. Quand elle dit qu'elle avoit entendu le bruit d'une porte, qu'elle avoit senti les bras d'un homme qui vouloit l'enlever, on se regarda avec surprise, on lui fit observer qu'on avoit trouvé fermée en dedans la seule porte qui donnât dans la chambre : on voulut lui persuader que c'étoit un rêve pénible qui l'avoit tourmentée, et lui avoit fait prendre pour une réalité le désordre de son imagination.

Cependant lorsqu'on vit qu'elle continuoit d'assurer très-sérieusement qu'elle ne s'étoit pas trompée, on se mit à

chercher pour découvrir s'il n'y avoit pas quelque ouverture secrete. La maîtresse de la maison plaisantoit beaucoup Célestine , et se moquoit d'abord de ceux qui avoient la bonhomie de faire des perquisitions. Mais , voyant qu'ils continuoient leurs recherches , elle les pria avec un peu d'humeur de ne pas donner plus de suite à un enfantillage duquel on ne devoit faire que rire. Si j'étois chez madame , ajouta-t-elle d'un ton piqué , en montrant Célestine , j'aurois plus de confiance en elle , ou du moins j'aurois l'honnêteté de ne pas montrer des soupçons aussi injurieux que ceux qu'elle annonce à mon égard. Ces discours arrêterent ceux qui visitoient l'appartement , tout le monde se rassembla autour de la jeune femme qui recommença pour lors à plaisanter , et engagea Célestine à se mettre au lit pour se reposer des fatigues que sa merveilleuse aventure devoit lui avoir occasionnées.

Toute cette conduite ne faisoit qu'ajouter

aux craintes de Célestine. Le ton sérieux et brusque qu'elle lui avoit vu prendre pour empêcher l'examen des murailles, l'embarras qu'elle croyoit apercevoir au milieu même de sa légèreté apparente firent une vive impression sur son cœur que les dangers passés avoient rendu défiant. Elle se persuada que cette aventure nocturne étoit une nouvelle entreprise de ses persécuteurs, elle ne douta plus que sa perfide amie ne fût de connivence avec eux, et crut découvrir à la fois mille nouvelles preuves d'une criminelle intelligence. La manière dont on l'avoit logée, les histoires même que l'on avoit racontées, tout lui parut combiné et calculé d'avance pour servir les desseins dont elle devoit être la victime.

Dès que ses soupçons lui semblèrent fondés, un tremblement général la prit; les personnes qui la secouroient avec le plus de zèle et d'empressement, le marquis même, l'ami de son mari, le sien,

ne furent à ses yeux que des ennemis conjurés et des agens du scélérat inconnu qui tramoit sa perte avec tant de perfidie. Elle auroit donné tout ce qu'elle possédoit pour n'être pas sortie de Bruxelles, on lui auroit offert le monde entier qu'elle n'auroit pas voulu différer un instant de plus à y retourner.

Malgré la nuit, malgré l'agitation qu'elle éprouvoit encore, elle demanda à partir sur-le-champ. Tout le monde se récria, la maîtresse de la maison surtout lui dit qu'elle étoit folle, et continua ses plaisanteries. Elle lui représenta que, s'étant chargée d'elle, ce seroit mal répondre à la confiance de la comtesse, que de céder à une fantaisie si déraisonnable et même si indécente.

Plus on la pressoit de rester, plus Célestine sentoit augmenter son désir de partir sans délai. Loin de se rassurer, elle ne voyoit dans les représentations qu'on lui faisoit que de nouveaux sujets de crainte. Attendez au moins qu'il soit

jour , lui dit - on. — Je n'attendrois pas une minute. — Mais qui voulez-vous qui aille vous conduire à l'heure qu'il est, lui demanda avec humeur la maîtresse du château. — J'espere que monsieur de Rasoni voudra bien m'accompagner ; si cependant c'est trop exiger de sa complaisance, je partirai seule avec ma femme de chambre.

Après quelques légères représentations, le marquis s'empressa de lui témoigner combien il seroit flatté de mériter sa confiance, et lui dit qu'il étoit prêt à la suivre. Si le marquis va avec vous, dit la jeune femme, ce départ impromptu devient moins ridicule, quoique ce ne soit toujours qu'un véritable enfantillage. Célestine répondit à peine, il lui tarδοit de se voir hors d'une maison où tout lui devenoit suspect. On la conduisit jusqu'à la voiture, on lui souhaita une bonne nuit en riant ; elle étoit déjà dans les avenues du château qu'elle entendoit encore les éclats de rire qui la poursuivoient.

Peu embarrassée d'être l'objet de plaisanteries qu'elle méprisoit, elle sentit comme un poids qu'on enlevait de dessus son cœur, quand elle se vit seule avec le marquis et Laura. Elle conta de nouveau à Rasoni tous les détails de son aventure ; il paroissoit surtout étonné de la voix qu'elle avoit entendue sous sa fenêtre. J'avoue que je m'y perds, répétoit-il sans cesse ; il falloit donc qu'on eût pénétré d'avance le dessein formé contre vous, puisqu'on vous a averti si à propos... Je donnerois beaucoup pour savoir qui vous a parlé... Vous n'avez rien vu, vous n'avez pas reconnu la voix ? — Les ténèbres m'ont empêchée de rien distinguer, et je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu ailleurs cette voix-là. — Cela est incompréhensible !... cette obscurité augmente mes désirs de pénétrer le mystère... Vous n'avez pas quelques soupçons ? — J'en ai beaucoup sur la bonne foi de la maîtresse de la maison, et je ne doute

pas que cette femme perfide ne soit d'accord avec les ennemis acharnés depuis si long-temps à détruire mon bonheur.

Ce que vous me dites là, lui répondit le marquis, s'accorde parfaitement avec mes propres idées et avec ce que j'ai remarqué moi-même. Je n'ai pas voulu le dire, parce que je regarde toujours comme prudent d'éviter l'éclat : mais je m'étois mêlé parmi ceux qui ont fait la visite de votre appartement, et j'ai découvert dans un coin des traces visibles d'une porte masquée. — Juste ciel ! s'écria Célestine, c'est donc toi qui m'as inspiré l'idée de quitter cette infernale maison. — Vous avez dû remarquer que j'étois peut-être le seul qui ne se récriât pas sur votre envie de partir ; je vous y aurois au contraire plus vivement engagée, si ce conseil n'eût pas paru singulier dans ma bouche. — Ah ! marquis, quels dangers j'ai courus ! — Rappelez-vous encore, lorsqu'on vint vous

Inviter l'autre jour à cette fatale partie, combien je mis de froideur à donner mon avis. Depuis long-temps je me défiois de cette femme, et j'étois on ne peut pas plus fâché de voir avec quel abandon vous vous livriez à elle. — Pourquoi donc ne m'avez-vous pas avertie? — Parce qu'elle paroissoit vous plaire, et je ne crois avoir aucuns droits de choisir votre société et de contrarier vos goûts. — Marquis, ce n'étoit pas là ce que vous aviez promis à mon mari. Je vous le demande en grâce, ne manquez jamais de me faire partager les plus foibles de vos soupçons, les plus légères de vos craintes. Je réclame au nom de d'Orméville, au mien propre, toute votre franchise, et croyez que je me ferai toujours un plaisir, un devoir de me conduire d'après la sagesse de vos avis. — Puisque vous l'ordonnez, je me permettrai désormais de vous faire toutes les représentations que mon attachement pour vous me dictera. — Marquis, je

vous en supplie , et je suis sûre que ma docilité vous encouragera.

La voiture s'arrêta ; Célestine qui n'avoit pas senti le pavé et qui vit que Rasoni lui présentoit la main pour descendre , lui témoigna sa surprise. Où sommes-nous ? lui dit-elle avec émotion. — Chez moi , et j'espère que vous vous y croyez en sûreté. — Ah ! sans doute. (En même temps elle pressa légèrement la main du marquis sur laquelle elle avoit appuyé la sienne. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas conduite à Bruxelles ? — Parce qu'il y avoit bien moins loin pour venir jusqu'ici , et que d'ailleurs notre arrivée imprévue au milieu de la nuit auroit causé une secousse dangereuse à votre mere. Elle auroit cru qu'il vous étoit arrivé quelque accident fâcheux : j'ai envoyé sur-le-champ un de mes gens à Bruxelles , et j'espère que demain la comtesse sera ici pour déjeuner avec nous. — Mais vous ne nous aviez pas dit que vous eussiez une habitation

si près de Bruxelles. — Je voulois vous ménager une surprise, et je comptois quelqu'un de ces jours, en nous promenant, vous amener à mon hermitage. J'ai loué ce château pour le temps que je compte rester à Bruxelles, et je n'ai rien épargné pour le rendre le moins désagréable qu'il m'a été possible. — Marquis, au moins vous me promettez que demain ma mere sera ici pour déjeûner, ou que nous partirons nous-mêmes pour aller la retrouver. — Mon courrier rapportera sa réponse dès le grand matin, et d'après cela nous prendrons un parti. — Savez-vous bien que cette aventure peut donner sujet à la méchanceté de s'exercer? — On sait trop bien quelle est l'amitié qui m'unit à votre mari, à toute votre famille, pour y trouver rien d'étonnant. D'ailleurs la comtesse, en arrivant dès demain matin, fermera la bouche à la médisance. — Marquis, je suis fâchée; très-fâchée que vous ne m'ayez pas

menée sur-le-champ à Bruxelles. Le parti le plus sage seroit peut-être de remonter en voiture. — A présent ! songez donc que dans deux heures il fera jour. D'ailleurs vous avez grand besoin de vous reposer , et il y a encore loin d'ici à la ville. — Il est vrai que je suis excédée de lassitude. — Couchez-vous, croyez-moi, on ignorera que nous soyons venus ici ; et quand bien même on le sauroit, on vous connoît assez , et je me flatte qu'on rend assez de justice à mes principes , pour ne rien voir que de très-simple et de très-ordinaire dans un événement tout naturel.

Célestine se sentoit excessivement lasse, on lui promettoit que sa mere viendrait le lendemain , elle étoit chez l'ami intime de son mari , elle ne pensoit pas que personne dût regarder son aventure avec d'autres yeux qu'elle-même ; quelques nouvelles représentations et quelques nouvelles instances du marquis la déciderent à rester. Rassurée par la pureté de son

cœur, elle ne crut pas qu'on osât trouver du mal où il lui paroissoit impossible d'en soupçonner.

Le marquis la conduisit lui-même dans une chambre charmante, et il la laissa en l'invitant à se dédommager du sommeil qu'elle avoit perdu. Aussitôt qu'il fût sorti, elle se déshabilla et se coucha; elle étoit encore tellement agitée du souvenir de ses frayeurs, qu'elle dit à Laura d'apporter auprès de son lit une chaise longue qui étoit dans un cabinet voisin. Cette précaution la tranquillisa un peu, et toutes deux également fatiguées ne tarderent pas à s'endormir.

Célestine, qu'un sort malheureux poursuivoit, fut bientôt réveillée par un bruit sourd et par un long gémissement : toute tremblante, elle regarda autour d'elle, les plus profondes ténèbres régnoient encore : la frayeur glaçoit et roidissoit tous ses membres, elle n'avoit pas la force d'appeler. Tout à coup une clarté remplit la chambre et frappa

ses yeux éblouis ; ses regards se portèrent vers la terre , elle aperçut au pied de son lit un homme étendu le visage sur le parquet ; il étoit absolument immobile , un long ruisseau de sang couloit autour de lui. Elle se sentit en même temps saisir par la main , et une voix qui ne lui sembla pas inconnue lui dit avec fermeté : Jetez à la hâte quelques vêtemens sur vous et suivez - moi.

Maîtrisée par le ton d'autorité qu'on prenoit à son égard , épouvantée par le spectacle terrible qui frappoit ses yeux , brûlant de le fuir , d'éviter mille dangers que son imagination enflammée créoit autour d'elle , Célestine obéit sans savoir ce qu'elle faisoit. Elle étoit tellement préoccupée qu'elle s'abandonnoit étourdiment à un guide qu'elle ne connoissoit pas , qu'elle ne voyoit pas , car la clarté qui se répandoit dans l'appartement venoit d'une lanterne sourde qui éclairoit tout , excepté celui qui la portoit. Sans réfléchir qu'elle étoit chez le

marquis, chez l'ami intime de d'Orméville, chez celui qui avoit été son protecteur et dont elle avoit droit d'attendre tout secours, elle se livroit elle-même, et ne demandoit pas seulement quel étoit celui qui lui parloit, quel étoit son but, où il vouloit la conduire. Tout entière au péril présent, elle ne songeoit pas au péril à venir, et le cri de l'effroi faisoit taire dans son cœur les conseils de la raison.

Elle quitta son lit à demi-habillée ; ses jambes chancelantes avoient de la peine à la soutenir : Donnez-moi le bras, lui dit-on, et fuyons, nous en avons à peine le temps. Laura que le premier bruit avoit réveillée comme sa maîtresse, suivit l'inconnu avec autant de légèreté que Célestine même.

Après avoir traversé deux ou trois cabinets, leur guide les fit passer par une fenêtre, et elles se trouverent dans le jardin. Il y avoit une breche à la muraille, elles la franchirent, et à quatre pas de là elles rencontrèrent une voi-

ture. Montez vite, leur dit encore la même personne, nous sommes peut-être déjà poursuivis.

A la clarté d'une autre lanterne que tenoit un valet, elles virent que celui à qui elles s'étoient confiées avec tant de précipitation, étoit un jeune homme dont la figure, offrant encore toute la fraîcheur du premier âge, annonçoit à peine seize ans. Cette vue, la voiture où on la pressoit de monter, donnerent à Célestine une lueur de réflexion; d'ailleurs le trajet qu'elle avoit fait pour venir jusque-là et le grand air avoient un peu remis ses esprits; elle hésitoit, elle regardoit en arriere et ne paroissoit pas disposée à faire ce qu'on exigeoit d'elle. Le jeune homme s'aperçut de sa défiance et de son incertitude: Au nom du ciel, Madame, lui dit-il du ton le plus touchant en prenant une de ses mains, au nom de votre propre sûreté, ne perdez pas un temps précieux et irréparable. Peut-être vos ennemis sont-

ils déjà sur nos traces , peut-être vont-ils m'enlever le fruit de tous mes efforts. Soyez sans aucune inquiétude , ce n'est pas maintenant que vous êtes en des mains perfides , hâtez-vous de monter. — Et où voulez-vous me conduire ? —

A Bruxelles , chez votre mere ; Madame , je vous arrache à un danger que vous êtes loin de connoître ; de grâce ne rendez pas inutile ce que je fais pour vous.

Il régnoit tant de chaleur , et un si grand air de vérité dans ces discours , que Célestine ne put croire que la perfidie trouvât déjà place dans un cœur si jeune : elle se laissa persuader. Ce qui la décida surtout , ce fut la promesse qu'on lui faisoit de la mener à Bruxelles et de la conduire dans les bras de sa mere. Vous voyez comme je me fie à votre parole , dit-elle au jeune homme en se plaçant dans la voiture. Que toutes les vengeances du ciel retombent sur moi , s'écria-t-il vivement , si je suis assez vil pour abuser de cette

confiance ! Il s'assit auprès d'elle, et la voiture partit comme un trait.

Le mouvement sembla remettre le calme dans les idées de Célestine, elle commença à se repentir de son imprudence, et se représenta elle-même les suites funestes que sa conduite pouvoit avoir. Elle venoit de quitter la maison du marquis, de l'homme à qui d'Orméville l'avoit confiée, pour se remettre entre les mains d'un inconnu, d'un jeune homme qui n'avoit vraisemblablement sur elle que des desseins criminels, qui étoit peut-être un émissaire des ennemis cachés qu'elle avoit tant sujet de craindre.... Tourmentée par un retour trop tardif sur elle-même, elle attendoit avec effroi un sort qu'elle ne pouvoit plus éviter, un sort au devant duquel elle s'étoit empressée de courir ; elle invoquoit le ciel intérieurement et n'avoit plus d'espoir que dans sa protection. Cependant, en se rappelant l'expression de candeur répandue dans tous les traits et dans

tous les discours de celui qu'elle trembloit encore de juger, elle se flattoit qu'il étoit vraiment ce qu'il avoit voulu lui paroître : mais quels étoient donc dès lors ceux qui avoient osé la poursuivre jusque chez le marquis ? Voilà ce qu'elle ne pouvoit ni expliquer, ni comprendre.

Nous serons bientôt hors de danger, lui dit le jeune homme avec joie, et je commence à me flatter qu'on se sera aperçu trop tard de notre fuite pour songer à nous poursuivre. — Nous poursuivre ! qui craignez-vous ? qui êtes-vous ? qui vous engage à me secourir ? — Qui je crains ? Un monstre que vous êtes loin de connoître, un ennemi dont les infâmes plans sont concertés malheureusement avec trop d'adresse. Madame, ajouta le jeune homme avec effusion, me croirez-vous si je vous dévoile les mystères surprenans, les crimes dont vous êtes l'objet et la victime ?... Au moment même la voiture fut entourée,

deux hommes masqués se présentèrent aux portières, ils voulurent se jeter sur le jeune homme : il avoit des armes et se défendit comme un lion. Célestine presque évanouie fut à peine témoin de ce combat qui dura quelques momens. Le courage succomba enfin à la force et au nombre, le jeune homme reçut un coup qui l'étendit aux pieds de Célestine ; elle-même fut inondée du sang qui sortoit de sa blessure. Les scélérats la saisirent, et l'arracherent de la voiture ; déjà ils se préparoient à l'emmener, lorsqu'elle entendit à peu de distance des cris et le bruit de chevaux qui accouroient à toutes jambes ; elle distingua la voix du marquis, et l'espoir commença à renaître dans son âme.

Les ravisseurs, de beaucoup inférieurs en nombre, se dispoient à fuir avec leur proie ; la troupe du marquis ne leur en donna pas le temps. Elle étoit auprès d'eux avant qu'ils eussent fini de lier Célestine sur le cheval qui devoit

la transporter. Voyant leurs criminels desseins prévus, ils s'enfuirent au grand galop, et une partie des gens de Rasoni s'attacha vigoureusement à leur poursuite.

Le marquis releva Célestine dans ses bras, elle étoit mourante, et il n'avoit rien pour la secourir ; les foibles soins qu'il pouvoit lui donner étoient inutiles et ne suffisoient pas pour ranimer ses forces anéanties. A la clarté du crépuscule il distinguoit la pâleur de son visage, il voyoit les symptômes les plus effrayans se répandre dans tous ses traits, il trembloit pour elle ; il étoit désespéré. La pauvre Laura, plus morte que vive, n'avoit pas la force d'offrir des soulagemens à sa maîtresse. Rasoni étoit dans la plus affreuse perplexité, lorsqu'il aperçut sur la route une voiture qui s'avançoit au petit pas. Il cria de toutes ses forces, on l'entendit et l'on accourut à ses cris.

Il y avoit dans cette voiture trois fem-

mès d'un certain âge, le marquis les supplia de vouloir bien s'arrêter un moment pour assister une malheureuse, prête à rendre le dernier soupir. Elles descendirent avec empressement et firent respirer des odeurs spiritueuses à Célestine, qui sentit bientôt l'effet salutaire des secours qu'on lui donnoit.

Tandis que deux des femmes achevoient de la faire revenir, la plus vieille des trois, touchée de compassion pour le malheureux jeune homme qui étoit étendu par terre baigné dans son sang, s'approcha pour voir s'il n'étoit pas encore temps de le rappeler à la vie. Dès qu'elle eut aperçu son visage, elle poussa un grand cri. Ma fille ! ma chère fille ! disoit-elle en pressant sur son cœur ce corps inanimé.

Toute l'attention se tourna de ce côté ; Célestine étoit déjà moins mal, elle avoit recouvré l'usage de la parole et une partie de ses forces. Avec quel étonnement elle apprit que son prétendu libé-

rateur étoit une femme ! Comme son intérêt redoubla pour elle en se rappelant avec quelle valeur elle avoit combattu pour la défendre. Le marquis surtout, considéroit fort attentivement le visage de l'inconnue. La pâleur mortelle qui la décoloroit, le sang et la poussière dont elle étoit couverte défiguroient entièrement ses traits. Rasoni faisoit mille questions aux trois vieilles femmes, elles étoient trop empressées autour de la malade pour s'occuper de lui répondre. Il demanda aux domestiques le nom de leur maîtresse, on le lui dit, il n'en fut pas plus avancé, c'étoit la première fois de sa vie qu'il l'eut entendu prononcer.

N'ayant avec elles rien de ce qui étoit nécessaire pour soigner la jeune personne, les vieilles femmes se contentèrent de bander sa blessure, d'étancher son sang, et elles la firent transporter dans leur voiture. Le marquis se plaça auprès de Célestine dans celle qui l'avoit

amenée jusque - là ; un de ses gens monta sur le siège pour la conduire : le cocher s'étoit enfui dès que les scélérats avoient paru. Rasoni donna ordre qu'on suivit exactement la première voiture, et qu'on ne la perdit pas un instant de vue.

Les deux équipages s'avançoient ainsi vers la ville à la suite l'un de l'autre. Le marquis fit de grands reproches à Célestine sur la conduite qu'elle avoit tenue. Comment, lui dit-il, c'est de ma maison, c'est de chez votre ami que vous vous enfuyez au milieu de la nuit avec une inconnue qui est vraisemblablement envoyée par vos ennemis ! Madame, je vous l'avoue, je m'attendois à plus de confiance de votre part ! (Pour s'excuser, Célestine lui raconta tout ce qui s'étoit passé.) — Eh ! bien, si un scélérat s'étoit glissé dans votre appartement pour vous poursuivre jusque chez moi, par des moyens que j'ignore encore, mais que j'éclaircirai sans doute, étoit-ce donc une raison pour

vous échapper , sur la foi et sous la garde d'une étrangere qui ne vous avoit fourni aucuns renseignemens pour vous engager à vous fier à elle , et qui ne se monroit même à vous que déguisée ? N'étoit-il pas plus simple d'appeler à votre secours ? n'étiez-vous pas certaine que tous mes gens , que moi-même étions prêts à mourir pour vous défendre , si vous couriez quelque danger ? Ah ! Madame , je ne manderai pas les événemens de cette nuit à d'Orméville , ils m'affligent trop , et je suis sûr qu'ils l'affligeroient bien vivement lui-même , en lui montrant le peu de confiance que sa femme témoigne à son meilleur ami.

En ce moment la berline qui étoit devant partit avec une telle rapidité , que Célestine et Rasoni ne douterent pas qu'elle ne fût emportée malgré celui qui la conduisoit. Ils s'attendoient à tout moment à la voir errer à travers les champs , et ils craignoient déjà qu'elle ne fût bientôt mise en pieces. Le cocher du

marquis mit aussi ses chevaux au galop pour suivre de plus près, et être à même de donner des secours à l'autre équipage s'il en avoit besoin. Mais comme ces chevaux étoient très-fatigués, ils perdoient beaucoup sur les autres qui étoient encore frais, et qui d'ailleurs avoient commencé par prendre une grande avance.

Rasoni se tenoit sans cesse à la portière, il observoit avec inquiétude. Voyant que la voiture suivoit toujours la route d'une manière égale, et qu'elle avoit plutôt l'air habilement dirigée qu'emportée, il se frappa tout d'un coup le front avec sa main : Insensé! s'écria-t-il vivement, j'ai pu être sa dupe!... Il étoit alors trop loin pour espérer de rattraper jamais celle qu'il vouloit poursuivre. Creve ton cheval, s'il le faut, dit-il à un de ses gens, mais ne reviens pas sans avoir rejoint les femmes qui fuient devant nous, et sans avoir pris tous les renseignements possibles sur leur compte. Le domestique

partit avec la rapidité de l'éclair, et en peu de momens ils le perdirent de vue.

Vous voyez, dit Rasoni à Célestine, si j'avois tort de me défier de votre généreuse libératrice ; ses vues étoient si pures, ses motifs si louables que, pour éviter une explication, elle s'efforce de nous échapper. Ah ! Madame, reconnoissez donc maintenant pour qui vous m'aviez abandonné.

Célestine, honteuse, pressa légèrement la main du marquis, il la porta à ses levres. Vous êtes toujours sûre d'obtenir votre grâce, lui dit-il en souriant : mais, pour vous - même, ajouta-t-il du ton du sentiment, souffrez que je me prévale des droits que m'a laissés votre mari, et soyez bien persuadée que je veille exactement autour de vous. Nous saurons quels sont les scélérats qui vous ont poursuivie, nous saurons quelle est cette malheureuse qui avoit su profiter si habilement de votre trouble ; reposez-vous sur moi du soin de tout éclaircir ; il

faudra que ceux qui prétendent lutter contre ma vigilance se cachent bien pour que je ne parvienne pas à les découvrir ; j'ai des soupçons dont je vous ferai part , mais ce n'est pas le moment.

Déjà ils étoient dans les rues de Bruxelles ; ils arrivèrent chez la comtesse et entrèrent dans son appartement, comme elle se préparoit à déjeuner. Elle fut étrangement surprise de les voir revenir sitôt ; le costume de Célestine lui causa surtout de vives inquiétudes. Sa pâleur , les traces de fatigue et de foiblesse qu'elle voyoit encore sur son visage redoubloient ses craintes. Il fallut pour la tranquiliser que sa fille lui répétât vingt fois qu'elle n'avoit eu que des frayeurs et fort peu de mal , encore sa tendresse maternelle en croyoit-elle à peine Célestine elle-même.

On lui détailla tous les événemens singuliers et multipliés qui s'étoient succédés dans cette nuit cruelle ; elle frémissoit , à chaque phrase , des dangers que sa chère fille avoit courus , elle invoquoit l'assis-

tance du ciel et celle du marquis, contre des ennemis dont les manœuvres si habilement concertées la faisoient trembler. Rasoni la rassuroit, Célestine même se contraignoit pour lui dérober la moitié de ses craintes et lui paroître beaucoup moins inquiète qu'elle ne l'étoit en effet.

Le domestique que Rasoni avoit envoyé à la poursuite de l'inconnue revint, et le compte qu'il rendit de sa commission n'avoit rien de satisfaisant. Il étoit parvenu assez près de la voiture pour observer tous ses mouvemens, et il l'avoit suivie long-temps sans la perdre de vue; tout à coup elle avoit pris un chemin de traverse, et l'espion de Rasoni toujours attaché à ses traces, l'avoit vu entrer dans une grosse ferme dont on avoit aussitôt fermé les portes. Il y étoit arrivé lui-même, s'étoit hâté de prendre des informations, de faire des recherches; la voiture, ceux qui étoient dedans, tout avoit disparu. Pour lors il s'étoit aperçu que la ferme avoit une seconde porte

qui donnoit dans un autre chemin. Son empressement à la suivre ne lui avoit servi de rien ; à quelque distance de là il s'étoit trouvé au milieu d'une étoile qui réunissoit tant de routes qu'il n'avoit su laquelle prendre, et qu'il avoit été obligé de revenir sur ses pas.

Le marquis fut désolé de ce mauvais succès, il alla lui-même à la ferme ; elle appartenoit à un étranger qui n'avoit jamais habité Bruxelles, et, malgré ses promesses, malgré ses menaces, les fermiers ne purent lui dire quelles étoient les personnes qui avoient traversé leur cour. Une domestique de l'équipage même avoit fermé les portes, et avant que les gens de la maison s'en fussent aperçus, la voiture étoit déjà bien loin.

Rasori revint chez la comtesse : il ne pouvoit se consoler du peu de fruit qu'il avoit recueilli de tous ses soins. — Je vous remercie de l'intérêt que vous mettez à ce contre-temps, lui disoit Célestine, c'est un malheur de plus, mais je

suis déjà si accoutumée à souffrir, que je saurai encore me résigner à ma destinée. — Ah! Madame, vous ne savez pas combien il étoit intéressant de connoître cette femme!..... Je donnerois..... je ne sais quoi pour qu'elle ne nous eût pas échappé. Au reste, ajouta-t-il, j'espere que nous la découvrirons un jour; en attendant, continua-t-il gaiment, je m'établis votre gardien, et vous ne sortirez plus que sous mon escorte. Jamais géôlier de prison n'aura été si sévère que moi.

L'après-dîner, Célestine et Rasoni se trouverent seuls, et les événemens de la nuit devinrent encore le sujet de leur conversation. — Je vais bien vous étonner, j'en suis sûr, dit le marquis, mais je ne doute pas que ce ne soit à votre femme de chambre que vous n'avez l'obligation de tous les événemens de cette nuit. — A Laura? marquis, ce que vous dites là est impossible. — Je vous avois bien prévenue que je vous trouverois incrédule; mais réfléchissez un peu avec

moi, et vous me direz si j'ai tort. Je consens, malgré le peu de vraisemblance de cette conjecture, que ce soit avec la maîtresse de la maison seule, que vos ennemis aient été d'accord ; mais qui voulez-vous qui les ait introduits chez moi, dans votre propre chambre ? A moins que je ne sois aussi de connivence avec eux, ou que vous n'ayez auprès de vous quelqu'un qui vous trahisse, cela me paroît difficile à expliquer. — Votre raisonnement est assez juste, mais Laura... — Une femme de cette classe peut être facilement gagnée. — Elle m'a toujours été si fidèle ! — Il ne faut qu'un instant pour cesser de l'être. — Même pendant toute la suite elle m'a témoigné tant d'intérêt ! elle avoit autant de frayeur que moi. — Ce qu'on n'éprouve pas est souvent ce qu'on exprime le mieux. — Marquis, vous êtes trop défiant ; cette fille me sert depuis deux ou trois ans, je l'ai prise à mon service en arrivant en Italie, et je n'ai jamais eu qu'à me louer de son

attachement. — Eh ! Madame , ne savez-vous donc pas que c'est par ceux qui ont l'air de nous aimer davantage , par ceux qui paroissent nous servir avec le plus de zèle , que nous devons surtout craindre d'être trompés. L'être que vous croyez sincèrement dévoué à vos intérêts , n'est souvent qu'un ennemi déguisé sous un masque trompeur. Vous allez me dire que ce sont là des maximes à l'Italienne ; aujourd'hui elles sont devenues de tous les pays , et rappelez-vous bien de ce que je vous dis en ce moment : l'expérience vous prouvera un jour que mes discours ne sont que trop vrais. — Allons , marquise , convenez bonnement que vous en voulez à ma pauvre Laura , ou qu'au moins vous la jugez un peu légèrement. — Ah ! Madame , si vous calomniez la pureté de mes motifs , je n'ai plus de ménagemens à garder , et il n'est rien que je ne sacrifie pour vous convaincre. — Ne croyez pas que j'aie quelque doute sur le sentiment qui vous anime , mais Laura m'a toujours

été si attachée, j'ai moi-même tant d'amitié pour elle, que vous ne devez pas trouver mauvais de me voir exiger de fortes preuves pour la croire coupable. — Assurément je ne puis qu'approuver la sensibilité de votre cœur; il m'en coûte beaucoup à moi-même de vous enlever une erreur que vous chérissez, mais votre intérêt l'emporte sur tout le reste. Voilà ce que j'ai ramassé ce matin sur le gazon à la place où cette suivante si fidele s'est laissée tomber évanouie près de vous.

L'air grave et important que Célestine voyoit au marquis commençoit à l'effrayer; elle prit en tremblant une lettre qu'il lui présentoit, et y lut ces mots :

« Soyez fidele à ce que vous avez
» promis, les cinquante louis sont à vous.
» N'oubliez pas les signaux convenus,
» et surtout ayez l'air fort effrayée. Il
» faut que la nuit prochaine termine
» tout, il y a déjà trop long-temps que
» nous semons, voilà enfin le moment
» de recueillir. »

Célestine pâlit ; elle laissa tomber la lettre. — Il faut être bien méchant , n'est-ce pas , Madame , pour calomnier une fille d'une vertu si irréprochable ! — Êtes-vous certain que cette lettre soit tombée de sa poche ? — Lisez l'adresse. D'ailleurs voici la question : ou elle est tombée de sa poche , puisque je vous l'assure ; ou c'est moi qui l'ai supposée ; c'est à vous maintenant à décider lequel des deux vous voulez croire. — Ah ! marquis , je rougis pour vous du parallèle ; mais il est bien cruel de me voir trompée par celle à qui j'avois donné toute ma confiance ; elle étoit si innocente , si naïve ! qu'ils ont de reproches à se faire les scélérats qui ont gâté son heureux naturel ! — Les sentimens que vous aviez pour elle , la rendent encore plus coupable. Au reste , s'il répugne à votre âme généreuse et confiante de croire à une trahison qui vous afflige , c'est à vous de réfléchir à la conduite que vous voulez tenir. J'ai fait malgré moi ce

que j'ai cru devoir faire, mais je sens qu'il seroit difficile de vous donner un conseil. Il remit la lettre dans sa poche et sortit.

Célestine courut après lui; elle voulut le retenir, il étoit déjà bien loin. Je reviendrai bientôt, lui dit-il quand elle le rappela, et il continua de marcher. Elle craignit de l'avoir fâché, et se reprocha d'avoir peut-être répondu trop froidement aux avis que son amitié seule avoit pu lui dicter. Tout ce qu'il avoit dit étoit possible, même vraisemblable, et la lettre étoit une preuve convaincante. Elle se souvint qu'en effet, le jour même où elle s'étoit décidée à aller au château, on avoit remis une lettre à Laura, et qu'elle l'avoit serrée dans son sein avec un peu de trouble. Cependant comment accorder une pareille perfidie avec la fidélité que cette fille lui avoit toujours montrée?.... Ah! si elle a pu me tromper, s'écrioit-elle douloureusement, je ne dois plus me fier à personne!

Tout en regrettant son zèle et son intelligence , elle ne sentit pas moins qu'il étoit indispensable de la renvoyer ; elle la fit appeler et lui donna une bourse en lui disant : Tenez , Laura , voilà le prix de vos services ; de ce moment vous cessez d'être à moi. (Laura parut stupéfaite.) L'ai-je bien entendu , Madame ? Vous me renvoyez ! moi ! — Je vous le répète , je n'ai plus besoin de vous. — Au moins faites - moi la grâce de me dire de quoi je me suis rendue coupable. — Je veux encore vous ménager assez pour vous épargner la honte d'une explication. — Et moi , Madame , je la sollicite. — Je n'ai que trois mots à vous dire ; songez à la lettre qu'on vous a remise il y a deux jours devant moi. (Laura rougit.) — Madame !.... O ciel ! seroit-il donc possible ?.... Oui , j'ai eu tort.... Ma bonne maîtresse ! je vais tout vous avouer. — Il est trop tard. Je n'ai plus rien à entendre de vous. — Madame ! Madame !.... ne me renvoyez pas. (Elle

se jeta à genoux, en élevant ses mains vers Célestine : des larmes rouloient sur son visage.) — Laura, on est doublement coupable, lorsqu'on sait voiler une âme corrompue sous des dehors si pleins de candeur. Je vous le dis pour la dernière fois, je n'ai plus besoin de vos services. Elle entra dans son cabinet ; Laura, encore à genoux, tâchoit en vain de la rappeler et de la désarmer par ses pleurs.

Malgré l'intime conviction qu'elle avoit de la trahison de Laura, d'après ses propres aveux, Célestine s'étoit sentie émue. Lorsqu'elle fut seule, elle ne put s'empêcher de pleurer sur le sacrifice que la nécessité lui imposoit ; elle se rappeloit les bonnes qualités de sa femme de chambre, son cœur cherchoit encore à l'excuser malgré sa raison, et, si sa tranquillité ne lui eût pas fait une loi de l'éloigner, elle auroit essayé de ramener la vertu dans un cœur qu'elle croyoit plutôt égaré que criminel.

Le marquis rentra, il la trouva triste, il évita de parler de rien qui eût rapport à la manière dont il l'avoit quittée. Je viens de renvoyer ma femme de chambre, lui dit-elle en appuyant sur ces mots, comme pour lui faire sentir qu'elle avoit enfin reconnu la sagesse de ses conseils. Je sors justement d'une maison où l'on m'a recommandé une jeune personne dont on fait le plus grand éloge, lui répondit-il froidement; voulez-vous que je la fasse adresser ici? Célestine le remercia en disant que Brunon suffiroit pour elle et sa mère. Rasoni lui fit quelques représentations, et la voyant décidée, il n'insista pas. Elle se servit en effet de Brunon, mais souvent elle regrettoit Laura.

Tout à coup elle cessa de recevoir des nouvelles de son mari; le chagrin et l'inquiétude ne tarderent pas à la rendre malade, et son agitation redoubla encore lorsqu'elle s'aperçut qu'on éloignoit d'elle les papiers publics. Son imagination

commença à travailler, elle se persuada qu'on lui dissimuloit de grands malheurs. Elle observoit tout le monde, et, voyant sa mere triste, le marquis silencieux, elle étoit désolée. Serois - je donc assez malheureuse pour qu'on eût besoin de prendre des précautions avec moi, s'écrioit-elle sans cesse. Maman! marquis! qu'est-il arrivé à d'Orméville? Est-il blessé? est-il malade? je veux voler auprès de lui, c'est à moi de le soigner; il me désire, j'en suis sûre, il m'appelle, c'est le contrarier, c'est l'affliger que de me faire un mystere de son état.

Elle interrogoit la comtesse; trop tendre pour être adroite, cette bonne mere pleuroit en la rassurant; ses yeux démentoient ce que sa bouche disoit. Ces demi-éclaircissemens augmentoient encore les craintes de Célestine. Elle s'adressoit au marquis, et le supplioit de dissiper son incertitude : chaque fois qu'elle lui faisoit des questions, il prenoit cet air tristement discret, interprete

sinistre d'une mauvaise nouvelle. Ne vous tourmentez pas inutilement, lui disoit-il ; il est vrai que nous devrions avoir des lettres de d'Orméville, mais il y a quelquefois tant d'embarras dans une armée, il faut si peu de chose pour déranger les correspondances, qu'il ne seroit pas raisonnable de se désoler pour un retard. Rappelez ce courage et cette fermeté que j'ai admirés souvent en vous. Je suis sûr que sous peu de jours nous apprendrons la cause du délai qui vous afflige. — Ah ! marquis, me parler de mon courage, c'est assez m'avertir que j'en ai besoin. Oui, oui, j'ai du courage . . . j'aurai celui de mourir. — Mais, madame, pourquoi donc vous désespérer de la sorte ? — Parce que je suis environnée d'amis cruels dont les ménagemens barbares sont pour moi le plus affreux supplice. Ah ! si la maladie ne me retenoit pas, si elle ne m'ôtoit pas l'usage de mes forces, j'irois à l'armée, je demanderois mon mari à

tout le monde ! Il se trouveroit une âme compatissante qui auroit pitié d'une infortunée , quelqu'un finiroit mes tourmens.

Dans d'autres momens elle étoit plus tranquille , et n'annonçoit que cette douleur morne que l'âme concentre au dedans d'elle-même. Elle ne faisoit plus de questions , elle en avoit assez éprouvé l'inutilité ; mais elle épioit le moindre mot , le plus petit mouvement : elle croyoit trouver un air de mystère à tout , et tâchant de pénétrer ce qu'on ne vouloit pas lui apprendre , elle affectoit un air calme et presque indifférent , pour éloigner la défiance.

Un jour que Rasoni étoit seul auprès d'elle , il tira son mouchoir , une gazette tomba de sa poche. Célestine l'aperçut et se garda bien de l'en avertir ; cherchant au contraire un prétexte pour l'éloigner , elle le pria d'aller donner quelques ordres de sa part : il paroissoit avoir de la peine à la laisser seule , il

temporisoit, elle insistoit, il se décida enfin à obéir.

Aussitôt qu'il fut sorti de la chambre, Célestine ramassant le reste de ses forces, se traîna péniblement jusqu'à l'endroit où étoit tombée la funeste gazette. Elle l'ouvrit, la parcourut d'un coup d'œil, et le premier article qui fixa son attention fut celui-ci :

*Lettre du Général*** au Pouvoir exécutif provisoire.*

« On vient de trouver dans un village
» un émigré nommé d'Orméville : j'en
» reçois la nouvelle à l'instant, et je le
» ferai partir demain pour Paris. »

Elle poussa un cri affreux et resta sans connoissance sur le plancher. La comtesse fut la première qui l'entendit, elle accourut, et voyant auprès d'elle le funeste papier, elle n'eut pas besoin d'autre éclaircissement. On transporta Célestine sur son lit, on eut bien de la peine à la faire revenir.

Lorsqu'elle eut repris le sentiment , sa situation n'en devint que plus effrayante ; la fièvre étoit excessive , les redoublemens se succédoient sans cesse , le délire étoit continuel. La comtesse qui suivoit tous les regards , tous les gestes du médecin , reconnut avec effroi qu'il commençoit à craindre. Le marquis paroissoit inconsolable d'avoir , par son imprudence , causé ce funeste accident. La comtesse touchée de la douleur qu'il témoignoit , employoit tout le pouvoir que la raison et l'amitié lui donnoient sur son cœur , pour calmer le désespoir auquel il s'abandonnoit.

Célestine resta quelques jours dans cet état de crise , mais peu à peu , sa jeunesse prit le dessus ; elle devint moins souffrante , et , quoi qu'elle fût encore accablée , son état n'avoit plus rien d'inquiétant.

Cependant les François avançoient dans le Brabant ; la bataille de Jemmape étoit perdue , Mons étoit pris , ils n'avoient

plus qu'un pas à faire pour entrer dans Bruxelles. Il étoit temps de songer à fuir ; Célestine étoit bien en état de supporter la route , mais rien ne pouvoit la décider à partir. L'idée de mourir et de mourir de la même manière que son mari , de mourir peut-être sur le même échafaud , avoit des charmes pour elle , et ni les larmes de sa mère , ni les représentations du marquis ne pouvoient l'ébranler. Espérant toujours qu'elle finiroit par se laisser vaincre , Rasoni partit d'avance pour aller faire un établissement à Maestricht ; il y avoit une si grande quantité d'étrangers dans cette ville , qu'il devenoit absolument nécessaire de prendre cette précaution. Avant son départ, le marquis eut soin d'arrêter une voiture, et supplia de nouveau la femme de son ami de ne pas attendre au dernier moment pour s'en servir.

Toujours déterminée à suivre son projet , Célestine résista constamment aux sollicitations de la comtesse ; elle

(157)

la supplioit à son tour de partir, de l'abandonner, de ne pas se sacrifier pour elle. Cette tendre mere ne pouvoit s'y résoudre, et, tout en pleurant sur la détermination désespérée de sa fille, elle étoit décidée à partager son sort.

La veille même du jour où l'on comptoit que les François entreroient dans Bruxelles, au moment où madame de Lussiere employoit avec le plus de chaleur son éloquence et sa tendresse pour décider Célestine à partir, on lui remit une lettre du marquis. Elle l'ouvrit avec précipitation, parcourut les premières lignes et fit un grand cri. Réveillée de sa sombre apathie, Célestine la regardoit avec surprise. Ma fille, ma fille, s'écria la comtesse que la joie empêchoit de s'exprimer, d'Orméville. . . . — D'Orméville, reprit vivement Célestine que ce nom rappela à elle; maman, parlez! — Ton mari n'est pas mort. . . . — Il vivoit encore! (Célestine avoit déjà arraché la lettre des mains de sa

mere.) Pourquoi n'a-t-il pas écrit lui-même ! dit-elle tristement après l'avoir lue Cette réflexion seule détruisit ses espérances et sa joie : Hélas ! reprit-elle tristement , je devine la bonne intention du marquis ! son amitié lui a dicté ce stratagème pour m'engager à partir d'ici ! mon époux ne vit plus — Ma fille , pourquoi te nourrir d'idées noires que rien ne justifie ? — D'Orméville ne m'a pas écrit ! . . . — Peut-être cela lui étoit - il impossible , il a prié son ami — Si d'Orméville n'étoit pas mort , aucun autre que lui n'auroit annoncé à Célestine qu'il vivoit encore Mon cœur me l'assure trop , nous courons après un cruel fantôme , mais n'importe ; allons trouver Rasoni ; il n'aura fait que prolonger mes tristes jours , s'il m'a trompée . . . Partons , maman , partons .

La comtesse ordonnoit déjà qu'on allât avertir le cocher qui avoit été retenu par le marquis lorsqu'on lui remit la lettre suivante :

» Quittez Bruxelles sur-le-champ ,
» mais gardez - vous de vous servir de
» la voiture qui a arrêtée pour vous.
» Le cocher est l'agent de vos ennemis :
» pour vous en convaincre , consultez
» la lettre qu'on vous envoie avec celle-
» ci. Partez à pied , s'il le faut , vous
» trouverez en avant de Tirlemont des
» chevaux et une voiture qui vous
» attendent. Il suffira pour vous faire
» reconnoître , de remettre au conduc-
» teur le billet que l'on joint ici pour
» lui. »

La comtesse stupéfaite remercia la providence qui la retiroit si à propos du danger auquel elle alloit se livrer. Elle ouvrit la lettre qu'on lui envoyoit comme preuve de la perfidie du cocher :

» Ne craignez rien , écrivoit - il j'es-
» pere qu'elles se décideront. Elles ne
» peuvent manquer de finir par avoir
» peur. Je vais tous les jours chez elles
» pour savoir leurs résolutions , la mere
» consentiroit bien à partir , il n'y a que

» la fille qui la retient. Tenez - vous
» toujours prêts à nous donner main
» forte , les deux autres qui sont restés
» avec moi ne suffiroient pas si elles
» venoient à s'apercevoir de quelque
» chose. Bon courage , et surtout , souve-
» nons-nous des ruines de Tivoii. »

CHAPITRE V.

D'ORMÉVILLE en arrivant à l'armée
rencontra d'abord le comte de Lussiere
il voulut l'aborder , il essaya d'en
parler ; mais il en fut reçu avec hauteur
et mépris. Le comte choisissoit les mo-
mens où il étoit environné de plus de
monde pour affecter de le méconnoître.
Les désagrémens que la conduite de son
beau-pere lui occasionnoit chaque jour,
le dégoutèrent entierement de la société ;
il vivoit extrêmement retiré : écrire à sa
femme et à Rasoni , relire sans cesse

les lettres qu'il recevoit d'eux étoit son unique occupation. Il n'eut garde d'instruire Célestine de l'éclat que le comte avoit donné à tout ce qui s'étoit passé à Bruxelles; il auroit aimé mieux souffrir encore mille fois davantage pour épargner un moment de chagrin à celle qu'il adoroit.

On commença la campagne, l'armée pénétra en France et fut obligée de se retirer. On étoit près de passer la frontière, lorsque le domestique de d'Orméville vint à toutes jambes l'avertir que le comte de Lussiere, étant tombé de cheval, s'étoit cassé la cuisse, et avoit été transporté dans un village à une demi-lieue en arriere.

Oubliant les mauvais traitemens qu'il avoit reçus du comte, d'Orméville ne vit en lui que le pere de Célestine et n'hésita pas à s'exposer lui-même au danger pour le sauver. Il retourna sur ses pas accompagné seulement de son domestique, et, monté plus légèrement

que lui, il ne tarda pas à le devancer de beaucoup. En arrivant au village, ce domestique ne retrouva plus son maître; apercevant de loin une troupe de cavaliers qu'il reconnut aisément pour des gendarmes nationaux, il ne douta pas que d'Orméville ne fût déjà entre leurs mains, et il vint à l'armée annoncer le malheur dont il avoit été témoin.

D'Orméville étoit entré dans le village avant les gendarmes; il avoit attaché son cheval à la porte de la première maison, et avoit pénétré dans une chambre où se trouvoit alors toute seule une jeune fille d'environ seize ans. La douceur et l'innocence étoient peintes sur son visage, l'expression de la plus vive sensibilité animoit ses grands yeux bleus qui se fixoient avec étonnement sur d'Orméville. Vous êtes émigré, et vous venez encore ici ! lui dit-elle d'un ton d'intérêt ; auriez-vous le malheur d'être égaré ? Sauvez-vous, vous n'avez pas un moment à perdre, les volontaires ont

déjà paru dans le village. Le chemin par où vos camarades ont passé est à droite en sortant, hâtez-vous de les suivre. Mon dieu ! vous me faites frémir, ajouta-t-elle en se levant et en l'entraînant vers la rue.

D'Orméville lui expliqua le motif qui le ramenoit ; il s'informa si elle n'avoit pas quelque connoissance de la maison où étoit resté le comte. On vous a trompé, reprit-elle vivement, je suis bien certaine qu'il n'est arrivé aucun accident ici ; au nom du ciel, éloignez-vous ! venez, venez, il est peut-être déjà trop tard.

Elle ouvrit la porte, le fit rester en arrière et avança la tête en dehors ; à peine eut-elle jeté un coup-d'œil, qu'elle repoussa d'Orméville avec force en s'écriant : Rentrez, rentrez, les bleus sont à dix pas de nous. D'Orméville, malgré tous les efforts qu'elle faisoit pour l'en empêcher, voulut regarder lui-même ; il reconnut en effet une troupe

de gendarmes nationaux qui étoient occupés à piller un chariot de bagages qu'on avoit été obligé d'abandonner ; il voulut se jeter sur son cheval, la jeune fille le retint. Il est trop tard, lui dit-elle, ils vous attraperoient, ils vous massacreroient ; non, non, ne vous montrez pas. Malgré ces représentations il saisissoit déjà la bride : Voulez-vous donc qu'ils me tuent, ajouta la jeune fille en l'arrêtant par le pan de son habit. Ils diront que je vous ai reçu, et que je suis aussi une aristocrate. Cette dernière considération l'arrêta : Moi être la cause de votre mort ! répondit-il avec vivacité ; j'aimerois mieux mourir mille fois.

La jeune fille détacha le cheval et le laissa libre, afin qu'il ne servit pas à indiquer l'asile de son prisonnier. Ne craignez rien, dit-elle d'un ton de confiance qui lui en donna à lui-même ; suivez-moi, et je vous réponds qu'ils ne vous trouveront pas. Elle le prit par la

main, et en le conduisant dans une grange, elle lui apprit qu'elle se nommoit Jeannette, et qu'elle étoit niece du sacristain du village. Vous êtes bien heureux, ajouta-t-elle, que mon oncle soit absent. Il auroit été le premier à vous livrer, lui : mais n'ayez pas peur, je suis seule dans la maison, et puis quand même il reviendrait, je ne lui dis pas tout. Mettez-vous là dedans jusqu'à ce soir, continua-t-elle en lui montrant un gros tas de foin, et quand il fera nuit nous verrons à vous cacher ailleurs. Mais vous n'avez peut-être pas mangé ; tenez, voilà qui n'est pas grand'chose, cela vaudra toujours mieux que rien. C'est mon déjeûner que votre arrivée m'a empêché de finir. Je n'ai plus de faim actuellement, et je ne pourrai penser à moi tant que je craindrai pour vous.

Lorsque d'Orméville fut entièrement livré à lui-même, il se représenta toute l'horreur de sa position ; il se voyoit au

milieu de ses plus cruels ennemis , protégé uniquement par une enfant qui , avec la meilleure intention du monde , pouvoit le découvrir par une étourderie. Il ne se repentoit cependant de rien de ce qu'il avoit fait ; c'étoit même un soulagement pour lui de songer , qu'il ne couroit des dangers que pour avoir tenté de secourir le pere de Célestine ; que pour n'avoir pas voulu compromettre une jeune innocente qui s'exposoit pour lui.

Combattu par mille craintes , par mille pensées accablantes , le moindre bruit augmentoit son inquiétude. Bientôt il distingua dans une écurie voisine un bruit de chevaux ; des hommes ne tarderent pas à entrer dans la grange , et à monter sur le même tas de foin qui lui servoit de refuge. Il se blotissoit encore avec plus de soin qu'auparavant , il étoit absolument immobile , il trembloit en les entendant s'approcher de lui.

Sans-quartier , dit l'un d'eux , en jetant du fourage à son camarade , il faut qu'il

y ait quelque aristocrate caché dans ce village, car on a trouvé un cheval échappé, et il n'y a pas de doute qu'il n'appartienne à l'un de ces coquins d'émigrés.

D'Orméville qui se sentoit découvrir peu à peu, s'attendoit à chaque instant à tomber entre les mains du gendarme ; il distinguoit déjà sa figure au travers du peu de fourage qui restoit encore au-dessus de lui. Il le vit se pencher pour enlever la dernière botte qui le déroboit à ses regards, il vit ses bras étendus, prêts à se poser sur son visage..... Eh! morbleu, en voilà assez, cria l'autre gendarme, veux-tu faire une distribution pour toute la brigade. — Oh! moi, quand j'y suis et qu'il n'est pas plus cher que celui-ci, je veux que mon cheval devienne gras comme un aristocrate de l'ancien régime.

Il chancela en disant ces mots, et posa son pied sur l'estomac de d'Orméville, qui ne fit pas le moindre mouvement, malgré l'extrême douleur qu'il ressentit.

Je gagerois ma part de liberté, s'écria le gendarme, qu'il y a quelque chose de caché dans ce foin ; je viens de marcher sur un morceau de résistance. Ce sont des vivres qu'on aura fourrés là dedans pour empêcher ces affamés d'émigrés de les prendre. Il faudra tantôt que nous fassions ici une visite domiciliaire.

Ces paroles n'étoient pas faites pour tranquiliser d'Orméville, aussi ne douta-t-il plus un instant de sa perte. Il étoit si abattu, si découragé qu'au lieu de penser à se mieux cacher, il attendoit la mort, plongé dans l'apathie la plus affreuse, et il éprouvoit même une sorte d'impatience de ce que les gendarmes tarديوient tant à revenir. Leur absence fut cependant assez longue pour qu'il eût le temps de réfléchir et de se reprocher son désespoir ; bientôt l'idée de s'abandonner à eux lui causa autant d'horreur que d'abord elle avoit paru le soulager. Se levant avec précaution, il se traîna dans un autre coin où les

rayons du jour arrivoient à peine , et il attendit impatiemment la nuit , espérant qu'alors sa libératrice trouveroit quelque moyen de le faire échapper.

Quelle fut longue à arriver cette nuit ! que les heures qui la précéderent furent cruelles ! Les gendarmes ne vinrent pas ; mais l'attente du malheur est peut-être aussi terrible que le malheur même. Au moindre mouvement , d'Orméville croyoit les entendre , et il éprouva vingt fois ce qu'il n'auroit éprouvé qu'une , s'ils eussent exécuté leur projet. Avec quel plaisir il voyoit le jour diminuer , et les ténèbres l'environner de plus en plus ! Chaque minute étoit un adoucissement , une consolation , chaque minute lui donnoit de l'espoir. Enfin il se trouva plongé dans l'obscurité la plus profonde ; il accusoit déjà la jeune fille de lenteur , lorsqu'il entendit de nouveau les deux gendarmes monter sur le tas de foin. Par une fatalité qui sembloit le poursuivre , ils vinrent se coucher tout près de

lui. Leurs discours , leurs moindres mouvemens étoient un supplice continuel ; il s'imaginait toujours qu'en étendant la main ou qu'en soulevant le foin pour se préparer une couche plus commode , ils alloient le découvrir. Le sommeil s'empara enfin de leurs sens , d'Orméville n'en fut pas moins agité ; il se voyait enlever sa seule ressource : comment se flatter que Jeannette pourroit parvenir jusqu'à lui ! D'un autre côté comment oser entreprendre d'aller la rejoindre ? Quel bruit n'auroient pas fait , en voyant un étranger , trois gros chiens qui gardoient la cour ?

La fatigue , l'épuisement fermerent un instant ses yeux , et mille songes affreux vinrent le persécuter ! Il rêvoit qu'il étoit déjà sur le funeste échafaud ; on le lioit sur la fatale planche , le fer étinceloit au-dessus de sa tête , tout d'un coup il se sentit tirer par le bras. Ses cheveux se dresserent , son sang se glaça ; les idées de son rêve se mêlerent avec celles qui l'avoient précédé ,

il se crut entre les mains des gendarmes. Venez, lui dit doucement une voix qu'il reconnut pour celle de sa consolatrice, et surtout faites le moins de bruit que vous pourrez. Malgré tous les soins qu'il mit à se dégager, un des gendarmes l'entendit, et encore à demi-ivre de sommeil, s'écria d'une voix rauque: Qui est là? — C'est moi, répondit tranquillement Jeannette, je viens chercher du foin pour le cheval de mon oncle qui ne fait que d'arriver. Aux accents de cette voix, le cavalier étendit le bras et saisit la main de d'Orméville qui se levait au moment même.

Frémissant du péril qui le menaçait, il tâchoit de se débarrasser. Le gendarme le retenoit toujours. le plus petit mouvement pouvoit lui faire toucher l'uniforme. Jeannette qui s'aperçut de ce débat, se plaça devant d'Orméville et se servit avec tant d'adresse d'une de ses mains pour le dégager, qu'elle y réussit sans que le gendarme se doutât de rien.

Délivré d'alarmes trop bien fondées, d'Orméville suivit la jeune fille dans la maison ; en entrant dans la chambre il remarqua un couvert mis. Comme sa conductrice parloit très-haut, il voulut lui rappeler que son oncle pourroit les entendre. Elle se mit à rire : Quoi vous avez cru ça aussi vous ? Mon oncle est encore à la ville, et c'est un conte que j'ai donné à gober aux habits bleus. — Et ce couvert ? — Vraiment, c'est pour vous. Croyez-vous donc que j'aie oublié que nous n'avons eu ce matin qu'un déjeûner pour nous deux. Allons, allons, mettez-vous là.

Elle lui servit à manger, il dévoroit, elle le regardoit avec un air de contentement impossible à peindre. Il voulut profiter de ce moment de liberté pour lui témoigner sa reconnoissance. Vous vous moquez, répondoit-elle avec une simplicité et une grâce touchantes, n'en feriez-vous pas autant pour moi si vous étiez à ma place ? A présent, continua-

t-elle en grattant son joli front , il faut vous cacher , et c'est ce qui m'embarrasse. Je vulois vous mettre là-haut dans un coin du grenier , mais ces fure-tout ont si bon nez qu'ils iroient vous déterrer. Elle réfléchit un moment : Je sais bien une bonne cache , reprit-elle d'un ton de satisfaction ; oh ! bien bonne , mais c'est que peut-être vous aurez peur. D'Orméville sourit à cette naïveté. Non , je n'aurai pas peur , je vous le promets ; conduisez-moi partout où vous voudrez. — Dame , c'est qu'on n'y voit goutte en plein midi , je vous en avertis ; mais puisque vous êtes si brave , je m'en vais vous y mener. Déjà elle avoit une lumière , et prenant un énorme trousseau de clefs , elle fit traverser à d'Orméville un petit jardin et un cimetiere ; ils arriverent ensuite à la porte de l'église ; elle l'ouvrit , le cri aigre et perçant des gonds retentit sous les voûtes , une certaine fraîcheur sinistre se fit sentir ; la clarté vacillante de la lampe de l'autel

parut expirer et se ranimer tout à coup. D'Orméville sentit la main de Jeannette frissonner dans la sienne, et lui-même ne put se défendre d'une sorte de trouble.

Ils s'avancèrent jusqu'à une petite chapelle écartée; les murs verts de moisissure, les vitres cassées, les ornemens tombant en lambeaux annonçoient assez qu'on y venoit rarement. On voyoit seulement entassés dans un coin de grands chandeliers, une croix et un brancard. Les têtes de mort et les ossemens qui étoient peints dessus annonçoient assez à quel usage ils étoient destinés. La jeune fille penchant sa lumière paroissoit chercher quelque chose à terre. La voilà bien, dit-elle enfin, mais c'est qu'il faudroit déranger ça. D'Orméville resté un peu en arriere, considéroit Jeannette d'un œil distrait. Venez, venez donc, lui dit-elle d'une voix troublée, pour moi je ne veux pas y toucher.

Il s'approcha; elle lui montra une trappe dont les planches étoient à demi-

pourries, mais pour l'ouvrir il falloit ôter une biere vide qui servoit aux pauvres de la paroisse. D'Orméville l'enleva doucement et la dressa contre le mur ; Jeannette essaya pour lors deux ou trois clefs qu'elle eut bien de la peine à faire entrer dans la serrure pleine de graviers et de poussiere. Enfin la trappe s'ouvrit, et un escalier se présenta à leurs yeux. Voyez si le cœur vous en dit d'entrer là dedans, dit Jeannette en se tournant d'un autre côté ; moi je n'ose seulement pas y regarder. Je reviendrai demain matin et je vous apporterai à manger. D'Orméville descendit, et la funeste trappe s'abattit sur lui. Pendant quelques momens il entendit encore les pas de sa conductrice, et le bruit des clefs qu'elle portoit ; la pâle lueur de sa lampe perçoit quelquefois au travers des fentes de la trappe. Bientôt les gonds de la porte d'entrée gémirent de nouveau, et d'Orméville se trouva absolument seul.

Le silence effrayant qui n'étoit troublé que par la vibration monotone du balancier de l'horloge, l'idée qu'il étoit enseveli dans la demeure des morts, qu'il étoit entouré de cadavres, que la pierre sur laquelle il s'étoit assis étoit vraisemblablement une tombe, répandit au dedans de lui cette horreur qui glace tout notre être. Le sentiment se ranima peu à peu dans son âme, son cœur commença à palpiter en se souvenant qu'il avoit une épouse, et que selon toute apparence il en étoit séparé pour toujours. Il n'avoit plus rien de commun avec elle, il ne respiroit plus le même air, le funeste caveau qu'il habitoit sembloit lui annoncer qu'il étoit à jamais séquestré du nombre des vivans ; il ne lui restoit plus qu'un pas à faire pour descendre dans la tombe ouverte sous ses pieds.

Plusieurs heures se passerent de la sorte, la jeune fille ne paroissoit pas. Elle m'a oublié, s'écrioit douloureuse-

ment d'Orméville ; me voilà en proie aux horreurs de la faim , et , par une destinée plus affreuse que celle que j'ai voulu éviter , je me trouve enseveli avant d'être mort !... Il compta tous les momens de la journée , chaque heure qui sonnoit le trouvoit plus foible et plus abattu. Vers le soir on fit du bruit au-dessus de sa tête , il se flatta un instant que c'étoit Jeannette , mais il fut bien cruellement détrompé ; on venoit chercher tout l'attirail funéraire qu'il avoit remarqué la veille , et bientôt l'église retentit du chant funebre de l'office des morts. C'est un malheureux que l'on va enterrer , s'écria d'Orméville , mais il est moins à plaindre que moi ; peut-être il a vu finir ses jours entre les bras de ceux qu'il aimoit , peut-être il emporte avec lui la certitude d'être regretté ; et moi.... Ah ! Célestine , tu ne recueilleras pas mon dernier soupir , ce ne sera pas toi que je presserai sur mon sein expirant , c'est ce marbre insensible qui recevra mon

dernier baiser. Il s'étendit sur la pierre : son imagination s'enflamma de plus en plus ; les chants lugubres qui continuoient lui parurent un avertissement du ciel qui lui faisoit connoître que sa dernière heure étoit venue ; ses forces diminuerent peu à peu , il tomba enfin dans cet état d'épuisement où l'âme presque anéantie ne conserve de sentiment que ce qu'il en faut pour éprouver le tourment d'exister.

Tout à coup on ouvrit la trappe , il voulut se lever , il n'en avoit plus la force. Se sentant gêné et entouré de tous côtés , ne rencontrant partout qu'une terre froide et humide , il reconnut avec horreur que durant l'espece de sommeil léthargique où il avoit été si long-temps plongé , il avoit glissé dans une tombe qu'on avoit eu la négligence de laisser ouverte. Il s'entendit appeler ; il voulut essayer de répondre , sa langue glacée se refusa à ses efforts ; il tâcha de soulever la tête , mais il sembloit que la mort ne pût consentir à rendre sa victime. Ses yeux éteints

distinguoient foiblement la sombre lueur d'une lampe dont les pâles rayons perçant obliquement dans le caveau, venoient éclairer confusément les objets effrayans dont il étoit entouré.

La jeune fille n'osoit descendre ; c'étoit déjà beaucoup pour elle que de rester si près du souterrain. Elle se faisoit violence pour y jeter à la dérobée quelques regards ; et se contentoit d'appeler d'Orméville d'une voix que sa frayeur affoiblissoit de plus en plus.

Désespérée de son silence , croyant qu'il n'étoit plus en vie , elle prononça ces paroles qu'il distingna parfaitement : Allons , il n'y a plus de doute , il est tout aussi mort que ceux qui sont là-bas. En même temps elle abattit la funeste trappe ; c'étoit mettre le sceau éternel de la mort sur d'Orméville : la nature en contraction fit un effort , il poussa un gémissement ; la jeune fille y répondit par un cri d'effroi ; cependant elle se résolut à soulever à demi la trappe. Êtes-vous encore

vivant ? lui demanda-t-elle toute tremblante. Il articula quelques mots et parvint à se relever sur ses genoux.

Jeannette qui ne le voyoit pas encore attendoit impatiemment qu'il se montrât; à peine pouvoit-elle prendre sur elle de se pencher pour l'éclairer. Elle le cherchoit des yeux sans oser les fixer sur le même objet, mais elle ne pouvoit le découvrir. D'Orméville parut tout d'un coup sortant de la tombe, des ossemens glisserent sous ses pieds, la terre s'éboula, Jeannette épouvantée le vit retomber. Elle poussa un grand cri, et sa lumière s'échappa de ses mains. Plongée dans les ténèbres que la foible clarté de la lampe allumée devant l'entree ne faisoit que rendre plus affreuse, elle entendoit les gémissemens sourds et plaintifs que pouvoit d'Orméville; elle l'entendoit se débattre et tâcher de se relever; elle l'avoit vu sortir d'un tombeau et s'y replonger presque en même temps, l'extrême pâleur qu'elle avoit aperçue sur

son visage ne lui laissoit pas lieu de douter que ce ne fût un fantôme : à chaque instant elle croyoit sentir des mains glacées qui venoient la saisir, l'excès de la peur lui donna des forces, elle retrouva sa lampe à tâtons et s'avança vers l'autel pour la rallumer.

Pendant ce temps-là, d'Orméville parvint avec beaucoup de peine, à monter les marches du caveau; il aperçut Jeannette, et il essaya de se traîner vers elle. Elle le vit, et ce ne fut pas sans beaucoup d'irrésolutions et de trances qu'elle osa se rapprocher de lui. Il lui parla, il la rassura, enfin elle consentit à lui tendre la main. Lorsqu'elle fut bien certaine que ce n'étoit pas une ombre, tout ce qui avoit d'abord causé sa frayeur devint l'objet de sa compassion et de sa sensibilité.

Comme il est pâle ! comme il est glacé ! disoit-elle en tâchant de réchauffer alternativement ses mains dans les siennes. Je me doutois bien, moi, que vous

auriez peur ; et puis vous devez avoir grand besoin de manger ; j'ai été deux jours sans venir , mais dame ! ce n'est pas ma faute , mon oncle est de retour , tout le village est rempli d'habits bleus. Je vous ai bien apporté quelque chose , mais mon panier est resté là-bas et je n'ose aller le chercher à moins que vous ne veniez avec moi. D'Orméville se leva , s'appuya sur le bras de Jeannette , et retournant ensemble à la chapelle , ils ramassèrent le panier dans lequel il y avoit des vivres.

D'Orméville reprit des forces , Jeannette le regardoit avec contentement. Tâchez encore de patienter seulement deux jours , lui dit-elle , les bleus doivent partir , et pour lors je vous conduirai pendant la nuit par des sentiers que je connois ; nous ne sommes qu'à une lieue de la frontiere , et une fois chez l'Empereur , vous vous moquerez d'eux tous. Mais il faut que je m'en aille , ajouta-t-elle ; soyez tranquille , vous ne jeûnerez

plus. D'Orméville lui demanda la liberté de se promener dans l'église, et elle y consentit en lui faisant promettre de se cacher le lendemain avant qu'on ouvrît les portes.

Sitôt qu'il fut seul, il s'approcha de l'autel et remercia l'Être-Suprême qui lui rendoit encore l'espoir de retrouver Célestine. Détachant ensuite la lampe qui pendoit à la voûte, il suivit lentement les allées de l'église. Un reste d'écusson qu'on n'avoit effacé qu'à demi, attira ses regards, il reconnut les armes de sa mere. Il l'avoit perdue étant encore enfant, et il savoit bien qu'elle avoit possédé une terre dans le canton où il se trouvoit; mais cette terre avoit été vendue, et ce n'est pas à l'âge qu'il avoit alors qu'on s'occupe de pareilles choses.

Chaque objet fixoit son attention, chaque objet lui faisoit naître une réflexion nouvelle; mais aussi quel séjour que celui d'une église pendant la nuit! La majeste du lieu, la grandeur de

L'édifice que l'obscurité paroît augmenter encore ; les échos qui de toutes parts répètent et multiplient le plus léger bruit ; l'ombre des piliers et des statues qui se dessinent et semblent se poursuivre sur les murailles , que d'objets propres à étonner l'âme déjà affoiblie par le malheur et le besoin !

- Arrivé près de la chapelle qui renfermoit le caveau , d'Orméville eut envie de considérer de près le lit funebre où il avoit passé au moins une journée. En descendant les degrés , son cœur se serra et il éprouva une secrète horreur lorsqu'à la sombre clarté de sa lampe , il aperçut plusieurs tombes entr'ouvertes et des ossemens répandus autour de lui. Croyant distinguer sur les murs des vestiges d'armoiries et d'épitaphes , il s'avança pour les lire et tressaillit en reconnoissant qu'il étoit dans la sépulture de la famille de sa mere. Les noms des parens qu'il avoient connus étoient devant ses yeux , leurs squelettes étoient à ses pieds. Il

n'osoit porter ses regards vers la terre, une sueur froide commençoit à couler sur tous ses membres, il s'approcha de l'escalier. En passant auprès de la pierre sur laquelle il s'étoit couché, il jeta malgré lui un regard sur l'inscription : c'étoit le tombeau de sa mere. Ses restes inanimés y étoient encore, et la fosse où d'Orméville s'étoit trouvé étendu....

On avoit exhumé tous ses malheureux aïeux pour s'emparer de leurs cercueils, et, par une coupable négligence, on avoit oublié de rendre leurs dépouilles à la terre.

Sortant à demi-mort de cet horrible séjour, il ne fut occupé toute la nuit que de l'idée terrible qu'il seroit obligé d'y rentrer. En effet, dès que le jour parut, après avoir cherché inutilement un autre asile, il fut forcé de s'ensevelir de nouveau dans le plus lugubre des tombeaux..

Il y avoit au plus deux heures qu'il y languissoit, lorsque les portes s'ouvrirent.

avec grand bruit ; une troupe de monde entra en tumulte et se répandit dans l'église. D'Orméville entendit bien distinctement un de ces forcenés prononcer ce discours qu'il comprit d'abord être son arrêt : On dit qu'il y a des tombeaux de *ci-devant* dans cette église, il faut que nous les visitions. — Parbleu, dit un autre, nous prierons ces vieux aristocrates de nous prêter leurs cerceils de plomb, nous en ferons des balles et nous les enverrons en détail à leurs enfans. — Citoyens, répondit une petite voix que d'Orméville reconnut pour celle de Jeanette, il n'y a plus rien ici, on a déjà tout pris depuis long-temps. — Elle est pardi gentille, dit un troisième ; mais, la belle enfant, nous ne serons pas fâchés de demander nous-mêmes à ces vieux barons s'ils sont bons patriotes.

A ces mots, mille coups de crosse enfoncerent la foible trappe qui déroboit d'Orméville aux regards de ses ennemis, le caveau fut dans un instant tout rem-

pli de soldats. Ils arracherent le malheureux jeune homme de son affreux refuge, et vingt sabres se leverent sur lui. N'attendant plus que le coup mortel, il se précipita sur le cadavre de sa mere, et l'embrassant avec ardeur, il serroit contre son sein ces ossemens glacés auxquels il s'attendoit qu'on alloit le rejoindre. Un officier parut. Citoyens, dit-il, nous ne sommes pas des bourreaux. C'est au glaive de la loi à frapper cette tête coupable. Remettez vos sabres, que ce caveau serve de prison à cet ennemi du peuple : dès demain il partira pour la guillotine. Qu'on aille en attendant instruire le général de la prise que nous venons de faire. Comment t'appelles-tu, demanda-t-il ensuite à son prisonnier ? D'Orméville le regarda fierement et lui dit son nom. L'officier remonta, les soldats le suivirent, fermerent la trappe, et d'Orméville resta dans l'attente de momens plus horribles encore que celui qu'il verroit de passer.

Au milieu de la nuit, il entendit une

porte qui s'ouvroit , et crut voir un spectre qui s'avançoit vers lui les bras étendus , portant une lanterne sourde , et qui vint tomber à ses pieds sans mouvement. La lumière s'éteignit ; d'Orméville , étonné de cette apparition , ne savoit ce qu'il devoit croire. Rappelant son courage et sa raison , il se mit à chercher l'objet qu'il avoit aperçu , et reconnut que c'étoit une femme. Elle étoit sans connoissance , il la releva et s'efforça de la ranimer ; peu à peu elle revint , elle prononça quelques mots , et il ne put méconnoître la pauvre Jeannette. Cette généreuse enfant avoit surmonté sa frayeur pour traverser d'autres souterrains qui conduisoient à celui où étoit d'Orméville , et troublée par la peur , elle étoit tombée évanouie à ses pieds.

Ils se prirent par la main ; d'Orméville colla ses lèvres sur la porte du séjour où il laissoit les manes de sa mere , quelques larmes furent un hommage à sa mémoire , et il erra avec Jeannette dans

L'étendue immense des caveaux dont elle eut bien de la peine à retrouver l'issue. Lorsqu'ils revirent le ciel, le même mouvement les fit tomber à genoux. Sauvez-nous, dit Jeannette, ils veulent me guillotiner aussi, parce qu'ils prétendent que j'ai caché un aristocrate. Ils m'avoient enfermée dans une chambre, j'ai sauté par la fenêtre et je suis venue vous chercher.

Je n'ai plus ni père, ni mère, nous nous en irons tous deux chez l'Empereur, et vous ne m'abandonnerez pas ? Non, vous ne quitterez pas la pauvre Jeannette ?... Pour toute réponse, d'Orméville serra sa main, la pressa contre son cœur, et prit en ce moment l'engagement sacré de partager ses dernières ressources entre Célestine et Jeannette.

Ils eurent bientôt franchi la distance qui les séparait de la frontière, et ils prirent d'abord le chemin des Pays-bas. Ils étoient obligés de voyager à pied, d'Orméville n'avoit plus que fort peu.

d'argent ; tout ce qu'il possédoit étoit resté dans un porte-manteau sur le cheval qu'il avoit été obligé d'abandonner dans le village. Les fatigues, les tourmens qu'il avoit éprouvés pendant deux ou trois jours, lui occasionnerent une maladie qui le força de s'arrêter ; Jeannette eut pour lui tous les soins possibles, mais l'inquiétude et l'impatience ne faisoient qu'enflammer son sang et ajouter de nouveaux alimens à la fièvre.

De plus en plus agité par mille craintes nouvelles, il étoit plongé dans une sorte de délire. Plusieurs fois il avoit écrit à sa femme, et n'en avoit reçu aucune réponse. Chaque jour il apprenoit que les Français avoient fait un pas de plus, et il ignoroit ce qu'étoit devenue Célestine : il se la représentoit malade, abandonnée de tout le monde et ne pouvant fuir pour se soustraire à ses ennemis. Il accusoit la comtesse, il accusoit Rasoni ; que ne craint-on point lorsqu'on a une fois commencé à craindre ? A peine rétabli, il se

mit en route, et prit partout les plus scrupuleuses informations. En arrivant à Maestricht, il redoubla encore de soins; il savoit que beaucoup d'émigrés s'y étoient réfugiés. Ne retirant aucun fruit de toutes ses peines, il résolut d'aller jusqu'à Bruxelles. Jeannette lui témoigna les plus touchantes inquiétudes, mais elle eut beau le supplier de lui permettre de l'accompagner, il s'opposa à ce qu'elle vînt avec lui, et partit.

Quoiqu'il fut exténué par les fatigues des jours précédens, par les suites de sa maladie, il marcha toute la journée avec le plus grand courage. Plus il avançoit, plus les habitans des villages témoignent leur surprise de le voir courir à l'endroit d'où tout le monde s'enfuyoit. La route étoit couverte de gens qui échappoient aux François, lui seul voloit au devant d'eux. — Ils sont à deux lieues, ils seront ici ce soir, lui disoit-on partout; il ne répondoit qu'en s'informant si l'on n'avoit pas vu passer une jeune femme; il

Il s'efforçoit de peignoit Célestine à chaque voyageur, il arrêtoit chaque voiture pour en demander des nouvelles. Son peu de succès redoubla encore son impatience d'arriver : il n'étoit plus qu'à peu de distance de Bruxelles, et sans s'effrayer du sort qui l'attendoit vraisemblablement, il marchoit toujours et ne pensoit qu'à Célestine.

La nuit approchoit, tombant de lassitude, mourant de faim, il se traînoit avec peine. Marchant tristement sur un des côtés du chemin, il aperçut deux femmes penchées sur le bord du fossé, et il entendit des plaintes, des cris étouffés. Un moment même donné à l'humanité lui eût paru un moment volé à l'amour, il passoit sans s'arrêter. Qui que vous soyez, lui dit une voix plaintive, ne refusez pas de nous aider à secourir une malheureuse femme qui n'a plus que quelques instans à vivre ! La compassion se réveilla dans son cœur. Peut-être, hélas ! pensa-t-il en lui-même, Célestine est-elle dans

(193)

un pareil état ! Le ciel bienfaisant lui enverra aussi une âme généreuse qui lui rendra les secours que je vais donner à cette infortunée.

Plus il s'approchoit , plus il croyoit , malgré l'obscurité , reconnoître les deux femmes qui lui avoient parlé ; il balançoit encore lorsqu'une d'elles fit un cri en prononçant son nom ; c'étoit la comtesse de Lussiere , et l'infortunée , couchée dans le fossé , étoit Célestine.

A la voix de son mari , elle souleva sa tête affaissée ; ses yeux éteints firent un effort pour se ranimer ; elle voulut lui tendre les bras , sa foiblesse les fit retomber. D'Orméville se précipitant auprès d'elle , la releva , appuya sa tête sur ses genoux et lui fit respirer des sels ; elle sembla reprendre une apparence de force. Je voulois te rejoindre , dit-elle d'une voix éteinte , je meurs , mais je meurs contente puisque je t'ai retrouvé ; ne quitte jamais ma mere , et tâche d'obtenir de mon pere qu'il nous pardonne...

Elle ne put en dire davantage , la parole expira sur ses levres , elle retomba dans l'état d'épuisement dont elle n'avoit paru sortir que par un miracle de l'amour.

Elle se meurt , dit la comtesse avec un accent déchirant. — Elle est morte , s'écria Brunon , nous n'avons plus qu'à nous sauver , si nous ne voulons pas être pris par les Français. En effet , Célestine fut couverte de cette sueur froide , sinistre avant-coureur de la mort ; ses mains , que d'Orméville pressoit , étoient glacées , son visage , qu'il essayoit de réchauffer , étoit déjà pâle et livide , ses membres étoient sans mouvement et sans consistance. Croyant qu'elle n'étoit plus , l'idée de mourir auprès d'elle se présenteoit à lui , lorsqu'une voix secrete l'arrêta , et lui fit prendre la résolution d'arracher au moins les restes inanimés de sa femme à la fureur de ses ennemis.

Chargeant sur son épaule le plus triste des fardeaux , et pouvant à peine se supporter lui-même , il commenca à mar-

cher en s'appuyant sur le bras de la pauvre Brunon aussi fatiguée que lui. La comtesse les suivoit en sanglotant ; ils firent quelques pas en silence ; la foible lueur de la lune qui perçoit à travers des nuages rembrunis , éclaircit de temps en temps ce tableau sinistre. L'âme de d'Ormeville étoit pénétrée d'horreur : il sentoit la tête de Célestine retomber sur son cou, il avoit la poitrine couverte de ses cheveux en désordre , et le peu de sang qui circuloit encore dans ses veines se figeoit chaque fois que le visage glacé de l'infortunée venoit effleurer le sien. Epuisé, anéanti, il s'assit sur un monceau de pierres. — Eloignez - vous, ma pauvre Brunon ! Madame, de grâce, éloignez-vous ! Il m'est impossible de faire un pas de plus ; voilà notre tombeau, c'est ici que je vais mourir.

Madame de Lussiere et Brunon s'assirent auprès de lui malgré tout ce qu'il put leur dire. — Abandonner ma fille !... Abandonner ma maîtresse !.. Vous laisser

(196)

ici tout seul avec elle ! . . . Ah ! jamais, jamais ! Nous périrons tous ensemble. D'Orméville colla ses lèvres sur les lèvres froides de son épouse, et dans cette situation il attendoit la mort. Le peu de chaleur que son haleine conservoit encore, s'insinuant par degrés dans les veines de Célestine, il crut sentir la première palpitation de son cœur ; elle fit un léger mouvement, tous trois s'empresserent de la secourir. Leurs soins étoient encore inutiles, lorsqu'ils furent distraits par le bruit d'une voiture qui s'arrêta devant eux. C'étoit un cabriolet traîné par un seul cheval, un homme d'environ soixante ans étoit dedans. Il descendit, s'approcha du groupe infortuné, et demanda du ton le plus sensible s'il ne pouvoit pas être utile.

D'Orméville lui conta en peu de mots l'état déplorable où il se trouvoit avec sa famille. Ma voiture est bien petite, reprit l'inconnu, mais j'espère que nous pourrons y arranger madame auprès de

moi. Puisque malgré le désir que j'en aurois , il m'est impossible de vous offrir des places , continuez à marcher doucement ; demain matin je vous attendrai au second village.

Il en coûtoit à d'Orméville de voir sa femme s'éloigner de lui ; mais il n'y avoit pas moyen de refuser un service si important. D'ailleurs le bon vieillard à qui il la confioit paroissoit si compatissant, si attentif, il promettoit d'avoir tant de soins de la malade, qu'il étoit impossible de conserver l'ombre d'inquiétude sur son sort. On la transporta doucement dans le cabriolet, l'étranger s'assit auprès d'elle en renouvelant l'assurance des soins qu'il alloit lui prodiguer. Il ne répondoit à tous les témoignages de la reconnaissance de d'Orméville, qu'en lui répétant : Ah ! monsieur, je ne mérite pas ces remerciemens , je suis encore plus satisfait que vous-même.

La voiture partit, d'Orméville recommença à marcher ; la comtesse et la vieille

Brunon étoient très-fatiguées et ne pouvoient aller que fort lentement. Ils suivirent de l'œil le cabriolet aussi longtemps qu'ils purent l'apercevoir, et lorsqu'ils l'eurent perdu de vue, ils ne cessèrent de s'entretenir de la bienfaisance du généreux étranger.

Vers le point du jour ils arriverent au village indiqué; en entrant à l'auberge, ils s'informerent de celui qu'ils cherchoient; on leur répondit qu'il n'avoit fait que passer, mais qu'il avoit laissé un billet pour eux; d'Orméville le prit, l'ouvrit avec précipitation, et à peine y eût-il jeté un regard qu'il pâlit. La comtesse épouvantée courut à lui, se saisit du papier que ses mains tremblantes tenoient encore à peine, et y lut cette seule phrase :
Souviens - toi des ruines de Tivoli.

C H A P I T R E V I.

MADAME de Lussière se livra à l'excès de sa douleur en lisant ces mots funestes qui s'expliquoient assez ; Célestine étoit retombée au pouvoir de ses ennemis , et c'étoit d'Orméville lui-même , c'étoit sa propre mere qui l'avoient remise entre leurs mains. Leur désespoir étoit au comble , ils prirent toutes les informations possibles , et tout ce qu'ils purent savoir , c'est que l'inconnu , après avoir fait atteler à sa voiture deux chevaux excellens , étoit reparti seul avec la jeune femme et le postillon qui avoit amené les chevaux : du reste on ignoroit absolument quelle route ils avoient prise.

D'Orméville éperdu vouloit à l'instant même courir après eux. La comtesse eut bien de la peine à le convaincre de l'inutilité et de la folie de ce projet. Elle

sentoit qu'il valoit mieux se hâter d'arriver à Maestricht, d'avertir Rasoni qui mettroit aussitôt tous ses domestiques en campagne, s'y mettroit lui-même, et qui, joignant ses efforts et ses recherches aux leurs, découvreroit bien plus sûrement l'infortunée qu'ils pleuroient, que d'Orméville seul, à pied, sans renseignemens, sans moyens et avec fort peu d'argent.

Quelque terrible que fût ce délai, d'Orméville comprit qu'il pouvoit en tirer avantage. Il se hâta de chercher des chevaux : la comtesse pensa bien à ceux qu'on lui avoit promis par le billet, mais, outre que sa fille emportoit avec elle la lettre adressée au conducteur, elle ne savoit plus si ce n'étoit pas ces mêmes chevaux qui avoient servi à enlever Célestine ; elle se reprochoit plus que jamais d'avoir ajouté foi si légèrement à un avis qui sembloit n'être qu'un piège, et elle étoit presque persuadée que le billet, que le perfide vieillard lui avoit remis,

avait été envoyé pour servir les mêmes complots.

D'Orméville revint enfin avec une voiture dans laquelle il fit monter sa belle-mère et la vieille Brunon, et ils se mirent en route. Absorbé par ses réflexions sinistres, chacun d'eux renfermoit sa douleur; des heures entières s'écouloient sans qu'ils prononçassent un mot. Emporté par son désespoir, d'Orméville ne pouvoit quelquefois retenir des plaintes ameres qui déchiroient le cœur de la bonne comtesse. A tout moment il cherchoit à découvrir les clochers de Maëstricht, et lorsqu'il les aperçut, son impatience redoubla; il descendit de voiture et se mit à marcher: l'espece de délire qui le transportoit, lui persuadoit qu'il alloit plus vite.

Il courut à l'adresse que Rasoni avoit indiquée à la comtesse, il demanda son ami, on lui dit qu'il étoit parti le matin même sans annoncer où il alloit. Quel nouveau contre-temps! Combien il se

reprocha alors de n'avoir pas poursuivi sur-le-champ les ravisseurs de Célestine, puisque ses retards n'avoient été que préjudiciables !

Sans chercher à deviner ce qu'étoit devenu le marquis, sans répondre même à la tendresse de madame de Lussiere qui ne le voyoit partir seul et sans secours qu'avec la plus mortelle inquiétude, il se jeta sur un cheval et se hâta de retourner sur ses pas. Il comptoit aller jusqu'à l'endroit où Célestine lui avoit été enlevée, il espéroit, par de nouvelles perquisitions, découvrir les traces de la voiture, et ne songeoit pas qu'il alloit seul s'offrir à ses ennemis. Courant comme un insensé, faisant à peine attention aux personnes qui passoient près de lui sur la route, il auroit pu rencontrer sa femme elle-même sans la voir.

Tout d'un coup il s'entendit appeler à grands cris, il tourna la tête et distingua confusément une femme qui paroissoit à la portiere d'une voiture. Il n'y avoit pas

d'apparence que ce fût Célestine, ce n'étoit donc rien pour d'Orméville. Pressant davantage son cheval, il s'efforçoit de regagner les momens qu'il avoit perdus, lorsqu'on l'appela encore : la voix parvint plus clairement à son oreille, il crut en reconnoître les accens et regarda de nouveau en arriere; la femme qu'il avoit aperçue d'abord couroit vers lui en lui tendant les bras. Cet empressement le surprit; il hésita, s'arrêta, attendit : un nouveau cri se fit entendre, il reconnut sa femme.

Célestine se précipita dans ses bras, il la serra contre son sein, l'émotion leur ôtoit à tous deux l'usage de la parole.... — Tu m'es rendue!... — Je te retrouve!... Voilà les seuls mots qu'ils avoient la force de prononcer au milieu de leur délire. — Je courois sur tes traces, ajouta d'Orméville. — Je volois vers toi, répondit Célestine. (Ils s'embrassèrent encore, ils avoient de la peine à croire à leur bonheur.) — Quel être bienfaisant t'a dé-

livrée ? qu'est devenu le vieillard perfide qui nous avoit abusés ? — Je n'en sais rien, je te revois, j'ai tout oublié... Et tu courois... — Après tes ravisseurs, après mes plus cruels ennemis. — Seul, sans songer à quels dangers tu allois t'exposer ! — Pouvois-je en connoître d'autre que celui de te perdre ?... Ma Célestine !... — mon ami !... tu n'entendois pas ma voix ?... tu me fuyois !... — Je n'entendois que mon désespoir, je croyois t'avoir perdue... Ah ! jamais, jamais maintenant je ne me séparerai de toi, les momens que j'ai passés sont trop cruels. (Il la pressa de nouveau contre son cœur.) Ma Célestine, soyons toujours l'un près de l'autre, et le malheur ne pourra nous accabler !...

Allons retrouver ma mere, s'écria Célestine au bout de quelques momens, songe qu'elle est inquiète pour nous deux. Ils monterent dans la voiture et reprirent le chemin de Maestricht. D'Orméville transporté de joie considéroit sa

femme avec attendrissement, il lui répétoit tout ce qu'il avoit souffert pendant qu'il avoit été éloigné d'elle, et la questionnoit à son tour sans attendre ses réponses. Laisse reposer mon cœur, lui disoit-elle, il vient d'éprouver une secousse trop violente; attends pour me rappeler de tristes souvenirs que nous ayons retrouvé ma mere.

Enfin ils arriverent; la comtesse courut au devant d'eux, et tomba presque évanouie de plaisir dans leurs bras; elle ne savoit lequel des deux elle devoit embrasser le plus tendrement, elle ne savoit pour lequel des deux elle avoit tremblé davantage. Les serrant ensemble contre son sein, elle leur parloit à la fois, elle auroit voulu qu'ils lui répondissent de même; déjà ils lui avoient répété mille fois la maniere heureuse et imprévue dont ils s'étoient rencontrés, elle ne les avoit pas encore compris, elle ne les avoit pas même entendus.

Ce premier délire de la joie et du

saisissement fit place à une douce ivresse, à une satisfaction tranquille dont l'âme jouit avec plus de délices, parce qu'elle savoure bien mieux ce qu'elle éprouve. La comtesse et d'Orméville demandèrent à Célestine de leur apprendre comment elle avoit échappé à son persécuteur.

« Lorsque je vous eus quittés, dit-elle, le traître qui me conduisoit continua d'avoir pour moi les attentions et les prévenances les plus délicates, et telles que je ne pouvois trouver d'expressions assez fortes pour le remercier. Nous nous arrêtâmes à un village comme il vous l'avoit annoncé, je croyois qu'il alloit me faire descendre de voiture pour vous attendre, mais il me quitta, et revint un instant après. Un ami que j'ai à Maestricht, me dit-il, a envoyé ici des chevaux au devant de moi, ainsi nous pouvons partir sur-le-champ; je serai enchanté de vous mener jusqu'à l'endroit de votre destination. Je vais écrire deux mots à vos parens pour

qu'ils ne soient pas inquiets sur votre sort.

» Il m'en coûtoit de vous laisser en arriere, mais j'étois si foible qu'il m'auroit été impossible de continuer la route à pied, et mon perfide ennemi avoit, su m'inspirer tant de confiance, que je me regardois avec lui presque aussi en sûreté qu'avec vous. Je le vis donner la lettre à l'aubergiste; je l'entendis recommander à plusieurs fois de ne pas manquer de vous la remettre : certaine que vous n'auriez aucune crainte à mon égard, je ne m'occupai que de la reconnoissance que je croyois devoir à mon conducteur.

» On mit deux chevaux à notre cabriolet. Nous avançâmes beaucoup plus vite qu'auparavant, et, au sortir du village, nous prîmes un chemin de traverse qui nous conduisit dans les terres. Je demandai pourquoi on nous éloignoit de la grande route; le vieillard me répondit que c'étoit pour éviter un mauvais pas formé par la quantité de voi-

tures qui avoient gâté le chemin depuis quelque temps. Cette explication me parut assez naturelle, cependant je remarquai que nous faisons beaucoup de détours et que nous changions de route à tout moment ; nous revinmes sur la chaussée une demi-heure ou trois quarts-d'heure après l'avoir quittée, et je sentis se dissiper l'ombre de crainte dont j'avois été agitée un instant.

» En arrivant au village suivant, mon conducteur aperçut quelqu'un à la porte de l'auberge, il fit arrêter la voiture, descendit, alla parler à l'étranger et revint à moi. Nous allons, me dit-il, si vous me le permettez, rester ici quelque temps, il faut que je m'entretienne avec Monsieur qu'un heureux hasard me fait rencontrer : peut-être même ce retard donnera-t-il à vos parens le temps de nous rejoindre. En attendant, si vous m'en croyez, vous prendrez un repos qui ne peut que vous faire du bien ; j'ai déjà demandé un lit pour vous. En disant

ces mots il m'aida à descendre : je n'étois pas fâchée de cet arrangement , puisqu'il devoit me procurer le plaisir de vous dire moi-même que je me trouvois mieux , et me laisser le temps de me livrer à un sommeil que je sentoiss me devoir être salutaire.

» Je me couchai et je m'endormis. Tout à coup je me sentis tirer par le bras : jugez si je dus être étonnée en voyant Laura au chevet de mon lit. Je me rappelai d'abord la trahison qu'elle m'avoit faite à Bruxelles , et me persuadant qu'elle ne venoit près de moi que pour aider à la réussite de quelque nouvelle scélératesse , je fis un mouvement d'effroi en la reconnoissant. Elle s'en aperçut. Vous avez peur de moi , Madame , me dit-elle d'un ton doux et touchant ; grand dieu ! que je suis malheureuse ! et je ne puis savoir ce qui a causé votre injuste défiance ; mais n'employons pas à me justifier des momens déjà trop courts pour vous arracher au danger qui vous

environne. Hâtez-vous de fuir. — Ceux qui vous ont envoyée pour me tromper sont-ils prêts ? lui dis-je avec amertume. — Juste ciel ! s'écria-t-elle avec douleur en serrant vivement une de mes mains ; ma bonne maîtresse , qui donc a pu vous donner de moi une semblable opinion ? Hélas ! cette défiance va peut-être causer votre perte. Fuyez , fuyez , laissez-moi à votre place , voilà une porte qui donne sur le jardin , de là vous gagnerez la campagne. — Non , Laura , non ; vous ne m'en imposerez plus. — Que je suis donc infortunée ! Grand dieu , donne-moi le temps de lui raconter ce que j'ai entendu , avant qu'il soit trop tard pour le prévenir ! »

« J'ai quitté Bruxelles pour fuir les
» Français , continua-t-elle ; je me re-
» posois ici , je vous ai vue arriver , et
» n'osant pas me montrer à vous , je
» me tenois cachée sous un des berceaux
» de ce jardin. Votre conducteur et
» l'homme auquel il avoit parlé en des-

» cendant de voiture sont venus s'y pla-
» cer assez près de moi, et s'entrete-
» noient en italien, persuadés que je ne
» comprenois pas cette langue. D'ailleurs,
» appuyée sur une table, le visage caché
» dans mes deux mains, j'avois l'air de
» dormir.

» Tout a donc réussi, a dit le nou-
» veau venu. — Parfaitement, a répondu
» votre conducteur; ils ont tous joué
» leur rôle mieux que s'ils l'eussent ap-
» pris par cœur: il est vrai que j'ai rem-
» pli le^m mien à merveille. La petite
» femme a bien voulu, pour rendre la
» chose plus touchante, se trouver mal,
» et je suis tombé là comme du ciel. Il
» est vrai que je n'ai pas eu grand mérite,
» puisque je les suivois depuis Bruxelles
» à un quart de lieue de distance, et
» Jérónimo qui étoit à pied à deux cents
» pas derrière eux, est venu m'avertir
» qu'il étoit temps de paroître. Le meil-
» leur de l'affaire, c'est que pendant le
» temps qu'il est venu à moi, le mari

» que nous avions cru guillotiné, comme
» tu sais bien, est arrivé justement pour
» remettre lui-même sa femme dans mes
» mains. Notre patron rira de bon cœur
» quand je lui conterai cette histoire.
» Il étoit convenu que j'attendrois les
» *bons parens* au second village; tu
» penses bien que je n'ai pas tout à fait
» tenu ma promesse. Je leur ai écrit un
» billet où j'ai mis *le mot d'ordre*. Les
» pauvres gens! ils nous chercheront bien
» loin, tandis que nous serons bien près!
» La belle prisonnière dort actuellement
» et il faut songer à tout arranger pen-
» dant son sommeil, pour qu'il n'y ait
» plus qu'à partir quand *il* arrivera. As-tu
» trouvé la femme qu'il nous faut? —
» Oui. — Même taille? même tournure?
» — Oui, à quelque chose près, mais
» on a peu remarqué l'autre. — Et des
» habillemens? — Parbleu! toutes les
» robes blanches se ressemblent, et
» avec un voile, les plus fins y sont trom-
» pés. — Fort bien. Ainsi donc je m'en

» vais partir, afin que si on venoit par
» hasard faire des questions ici, tout le
» village puisse bien dire qu'il m'a vu
» passer ; pour toi, tu attendras avec *la*
» *véritable*, jusqu'à ce que les autres
» arrivent. — Songes-tu que je reste tout
» seul ? — Eh ! bien, qu'est-ce que cela
» fait ? Ils ne tarderont pas plus de trois
» ou quatre heures, et la belle dame
» dormira bien au moins ce temps-là ;
» je te la garantis rendue. . . . En finis-
» sant ces mots, ils se sont levés, ajouta
» Laura, et celui qui vous avoit amenée
» est parti. Aussitôt qu'ils ont eu quitté
» leur place, je me suis hâtée de venir
» vous avertir. Madame, Madame, croyez-
» moi, c'est bien la vérité. »

« L'air de candeur que je remarquai dans toute la contenance de Laura, l'accord frappant entre ce qu'elle me disoit et ce qui m'étoit arrivé, éveillèrent mes soupçons ; je craignis en effet que les dangers qu'elle m'annonçoit ne fussent que trop véritables : elle remarqua que

j'étois ébranlée. On ne vous observe pas , continua-t-elle avec vivacité , on vous croit endormie, sauvez-vous. — Mais où aller ? et d'ailleurs , je suis si foible ! — La crainte du danger , le désir de retrouver vos parens , vous donneront des forces. Partez , Madame , partez. Hâtez-vous de gagner quelque village dans la campagne ; vous vous y tiendrez cachée en attendant que votre mari ait reçu de vos nouvelles.

» Elle m'entraînoit vers la porte en disant ces mots ; je ne m'opposois plus à rien , j'étois si étonnée que je ne savois à quoi m'arrêter ; je ne voyois que des dangers de toutes parts. — Encore une fois , sauvez-vous , me dit-elle , après m'avoir conduite dans le jardin ; voilà votre chemin à droite. — Mais vous.... — Eh ! bien , moi , je reste ici.... — Ils verront que je ne suis pas celle qu'ils cherchent , et voilà tout. Adieu , Madame , pensez quelquefois à la pauvre Laura..... mais j'irai moi-même à

Maestricht , j'irai vous avouer ce que j'aurois dû vous dire plutôt ; j'irai vous supplier de me permettre de vivre et de mourir à votre service.

» Elle referma la porte du jardin sur moi , continua Célestine , et je me trouvais dans la campagne , ignorant de quel côté porter mes pas. Je suivis cependant le premier chemin qui se présenta à moi , et j'ignore quelle distance je parcourus : elle me parut bien considérable , l'épuisement et la crainte d'être poursuivie la grossirent à mes yeux. Après mille frayeurs , mille fatigues , je fus fort étonnée de me retrouver sur la grande route , je redoutai davantage d'être découverte , mais je me sentois tellement affoiblie , j'apercevois un village si près de moi , que je résolus de m'y traîner , à quel prix que ce fût.

» Je rampe , pour ainsi dire , sur le bord du chemin , mes jambes chancelantes ploient sous le poids de mon corps , je commençois à douter si je pourrois même

gagner les premières maisons, lorsque je vis à quelques pas en avant de moi un homme qui paroissoit absorbé dans ses pensées. Il m'aperçut et m'examina attentivement; bientôt ses yeux ne s'éloignèrent plus de dessus moi; il s'avança de mon côté, je frissonnai, je ne doutai pas que ce ne fût un de mes persécuteurs qui venoit de me reconnoître. Je me sentis cependant rassurée par le ton d'honnêteté avec lequel il me parla.

» Il me fit quelques questions, je ne pouvois lui répondre que des mots entrecoupés, j'étois anéantie, il me montra la compassion la plus généreuse. — D'où venez-vous ainsi, me demanda-t-il. — De Bruxelles. — De Bruxelles, répéta-t-il vivement; seule! dans cet état! — Hélas! je n'ai pas toujours été seule. — Et que sont devenus ceux qui étoient avec vous? qui étoient-ils? — (Il me faisoit ces questions avec un empressement dont j'étois loin de deviner le motif.) — Je voyageois avec ma mere et

mon mari ; Dieu sait si je les reverrai jamais. — Pardonnez ma curiosité, vous en saurez la cause ; qui êtes vous ? (J'hésitois , je n'osois me confier à lui , je ne pouvois m'en défier. Il s'aperçut de mon embarras.) — Au nom du ciel , reprit-il , dites-moi qui vous êtes ; j'ai le plus grand intérêt de le savoir , et je suis presque assuré maintenant que vous avez intérêt de me le dire. — (Je le regardai , il n'avoit pas l'air d'un traître , je me nommai) — Grands dieux ! s'écria-t-il avec joie , je vous croyois perdue , c'étoit vous que je cherchois , c'étoit vous que j'attendois ici. N'avez-vous pas reçu une lettre avant de quitter Bruxelles ? — Quoi ! c'est vous qu'une main bienfaisante.... Oui , c'est moi qui suis trop heureux de vous avoir rencontrée. Nous allons trouver dans ce village la voiture qu'on vous a annoncée : je comme nçois à désespérer qu'elle vous fût utile. Nous partirons pour Maestricht aussitôt que vous serez reposée , nous y trouverons sans doute votre mere et votre

mari. . . . Hélas ! je l'avoue , je n'osois pas m'en flatter. »

» Nous montâmes en voiture , j'avois dormi quelques heures , je me sentois un peu mieux. Mon conducteur me demanda par quel accident nous avions été séparés ; je lui contai tout ce qui m'étoit arrivé. Ciel vengeur ! s'écria-t-il ; le monstre sera donc partout ? L'infortunée ne pourra donc faire un pas sans qu'il en soit informé ? »

» Je compris par cette exclamation qu'il étoit instruit des complots qui se tramoiérent contre moi , je le pressai de me dire tout ce qu'il savoit. Non , me répondit-il , il ne m'est pas permis de parler : d'ailleurs , ne pouvant rien prouver , les demi-éclaircissemens que je vous donnerois vous seroient au moins inutiles. Malheureusement elle n'a pas pu venir elle-même. . . . — Elle ? de qui parlez-vous ? — C'est ce que je ne puis encore vous apprendre , c'est ce que vous saurez un jour. »

» Nous en étions là de notre conversation , lorsque j'ai aperçu d'Orméville passer au grand galop près de nous ; je l'ai appelé , vous savez le reste comme moi. »

Après avoir entendu ce récit , d'Orméville regretta encore davantage de n'avoir pu interroger ce mystérieux conducteur : mais en arrivant ils s'étoient tellement hâtés de descendre de voiture pour courir embrasser la comtesse , sans songer à autre chose dans le moment , que leur guide avoit profité de cette distraction pour disparaître.

Je suis bien impatiente de voir arriver Laura , dit Célestine ; la pauvre fille ! je lui dois ma liberté , je lui dois le bonheur de vous embrasser encore. Son repentir , le service qu'elle m'a rendu méritent bien l'oubli de sa première faute , si même elle étoit coupable. — La lettre que le marquis a trouvée ne peut laisser de doutes , dit la comtesse. — Mais qui sait si le marquis n'avoit pas quelque

motif particulier. . . . — Célestine ! soupçonner mon ami ! D'Orméville ne prononça que ces seuls mots ; sa femme l'entendit , elle se jeta à son cou. J'ai tort , dit - elle , mais qu'il m'en coûte en ce moment de croire Laura coupable !

Après quelques instans passés dans le délire de la joie , madame de Lussière témoigna son étonnement de ce que Rasoni s'étoit absenté de Maestricht au moment où il devoit s'attendre à la voir arriver avec Célestine. Elle ne pouvoit surtout concevoir comment le marquis avoit su que d'Orméville existoit encore , puisque celui-ci ne l'avoit pas vu à son passage. Les jeunes époux partageoient la surprise de la comtesse et cherchoient avec elle à deviner l'explication de ce qu'ils ne pouvoient comprendre , lorsque Rasoni parut.

Enfin je vous retrouve , s'écria-t-il en les embrassant ; que d'inquiétudes et de craintes vous m'avez causées ! — Eh ! d'où

venez-vous , lui demanda d'Orméville.
— De mille endroits à la fois. Madame la comtesse vous aura surement dit qu'elle m'avoit écrit en quittant Bruxelles que le cocher que j'avois retenu pour elle étoit probablement un scélérat. Elle ajoutoit que , pressée par les circonstances , elle se mettoit en route à pied , et me prioit de venir au devant d'elle. J'ai reçu sa lettre hier au soir , et je suis parti sur-le-champ. Un destin malheureux a fait sans doute que nous nous sommes croisés dans la nuit. Je ne suis revenu sur mes pas qu'après m'être bien assuré que vous ne vous étiez arrêtées dans aucun village ; j'ai appris à mon arrivée l'heureuse nouvelle de votre réunion , et je viens jouir avec vous de la satisfaction que vous cause un événement si désiré et en même temps si peu attendu. Vous nous avez fait verser bien des pleurs , mon ami , ajouta-t-il en embrassant de nouveau d'Orméville , et je vous avoue que je désespérois de vous revoir jamais. — C'est au

milieu de vous tous que je m'aperçois que je vis encore , reprit d'Orméville avec expression ; mais comment avez-vous appris que j'étois sauvé ? — Je puis le dire maintenant , répondit Rasoni en regardant Célestine , et madame voudra bien me pardonner à cause du motif qui me faisait agir. Je savois qu'il n'y avoit plus qu'un moyen de l'arracher de Bruxelles , j'ai cru qu'il étoit permis à l'amitié. . . . — Et le ciel n'a pas voulu que l'amitié se trompât , interrompit tendrement Célestine en tendant la main à son mari ; marquis , je vous avois deviné , mais ne parlons plus des momens qui ont précédé ceux-ci ; pourquoi revenir sur les peines , lorsque le temps est déjà si court pour le plaisir ?

Célestine , que la générosité de Laura avoit réconcilié avec elle , raconta au marquis tout ce qu'elle lui devoit , et combien sa conduite et son repentir avoient expié sa première faute. Rasoni écouta ce récit avec beaucoup d'attention ,

et lorsque Célestine répéta la parole que Laura lui avoit donnée de venir la voir, il répondit froidement : il se peut qu'elle soit innocente, mais je parierois cependant qu'elle ne tiendra pas sa promesse.... La prédiction du marquis se trouva vraie, Célestine ne revit jamais Laura.

Le reste de la soirée s'écoula dans la joie ; avec quelle satisfaction Célestine entendoit conter à d'Orméville les obligations qu'il avoit à Jeannette ! Elle embrassoit la jolie paysanne qui rougissoit d'embarras et de contentement, elle lui promettoit toute l'amitié de la sœur la plus tendre, et ne trouvoit pas de termes assez forts pour exprimer ce qu'elle sentoit. Pourquoi donc tant parler de ce que j'ai fait, disoit Jeannette avec ingénuité ; n'étoit-ce pas tout simple ? Si je vous avois connue, ajoutoit-elle en regardant Célestine, je l'aurois encore fait de meilleur cœur.

Célestine avoit paru assez bien pendant toute la journée, le plaisir et l'é-

motion lui avoient donné une énergie au-dessus de ses forces ; mais dans la nuit elle fut attaquée d'une fièvre ardente , fruit des fatigues multipliées qu'elle avoit essayées et des efforts qu'elle avoit faits. Elle resta deux jours flottante entre la vie et la mort, et ce ne fut que le troisième que l'on commença à espérer de la sauver.

Cependant les Français avançaient à grands pas , tout annonçait qu'ils alloient assiéger Maestricht. Beaucoup d'émigrés se décidoient à y rester , et Célestine étoit dans un état si déplorable que d'Orméville ne put se résoudre à essayer de la transporter. Rasoni appelé ailleurs par des affaires importantes fut obligé de se séparer pour un temps de la famille dont il étoit vraiment devenu un des membres , et il promit de revenir aussitôt que la communication seroit rétablie.

La place ne tarda pas à être investie ; les émigrés se joignirent aux habitans et à la garnison , pour soutenir le siege. Le

bombardement commença , et durant ce temps de désolation , les femmes et les enfans se tinrent dans les caves , tandis que les hommes étoient sur les remparts.

Un jour que d'Orméville sortoit du souterrain qui servoit d'asile à sa famille, il entendit le funeste sifflement d'une bombe et la vit s'abattre près de lui ; elle enfonça la voûte de la cave où étoient renfermées Célestine et la comtesse. Il voulut voler à leur secours , mais les décombres avoient fermé l'escalier ; pendant qu'on accouroit de toutes parts et qu'on s'empressoit à débarrasser l'entrée, il s'approcha du trou qu'avoit fait la bombe , et ses cris déchirans firent retentir plusieurs fois le souterrain , une seule voix répondoit à la sienne , et ce n'étoit pas celle de Célestine !

Enfin l'escalier un peu dégagé offre un étroit passage ; d'Orméville s'élançe , se précipite Quel spectacle d'effroi frappe ses regards ! Il lui faut passer sur le corps de Brunon qu'une pierre a jetée

contre le coin de la table où elle s'est fendu le crâne. A la place qu'occupoit le lit de Célestine , on ne voit plus qu'un énorme monceau de décombres , et Jeannette , la pauvre Jeannette , qui , ayant elle-même un bras cassé , se sert de l'autre pour délivrer les malheureuses victimes ensevelies sous ces ruines. A travers les cris que lui arrache sa propre blessure , elle n'a la force que de dire d'une voix mourante : elles sont là , elles sont là !

On travailla avec toute l'activité possible , et bientôt on les découvrit. La comtesse étoit couchée , les bras étendus sur sa fille ; à la position qu'elle conservoit , on reconnoissoit qu'elle avoit fait tous ses efforts pour résister à la masse énorme qui les écrasoit. On l'enleva , on essaya de la faire revenir ; après beaucoup de soins ses yeux se rouvrirent à demi , et ils se fermerent pour jamais.

Célestine étoit pâle et défigurée ; d'Or-

méville entendoit partout ces mots sinistres : elle est morte ! Non , elle n'est pas morte , disoit Jeannette en sanglotant et s'obstinant à rester près du lit , quoiqu'on essayât de l'en arracher pour panser son bras. Plusieurs femmes s'empressoient autour de la malade , les yeux de d'Orméville suivoient tous les regards , tous les mouvemens , il cherchoit à lire jusque dans la pensée. Son âme entiere fixée sur son épouse appeloit un signe de vie ; une femme eut la cruauté de secouer la tête en laissant retomber le bras de Célestine qu'elle tenoit. C'en est fait ! s'écria d'Orméville avec désespoir , en jetant un regard douloureux sur le corps inanimé de sa femme. Un cri de joie qui lui échappa , annonça à tous ceux qui l'entouroient qu'elle venoit de faire un mouvement.

On redoubla d'empressement , on lui multiplia les secours , elle ouvrit les yeux , revint peu à peu , et le premier

mot qu'elle prononça fut le nom de sa mere. D'Orméville lui dit que la comtesse avoit été légèrement blessée , et qu'on l'avoit transportée dans une autre cave. Célestine parut d'abord se tranquilliser , mais apercevant le cadavre ensanglanté de Brunon , elle fit un cri perçant, retomba dans son premier état , et n'en sortit que pour répandre un torrent de larmes qui parut la soulager.

Elle demandoit à chaque instant sa mere ; d'Orméville avoit beau lui dire qu'elle devoit être sans inquiétude , qu'on en avoit le plus grand soin , elle sembloit aller au devant de son malheur , et , malgré les représentations de son mari, malgré ses propres souffrances , elle vouloit absolument la voir. Il fallut alors lui laisser deviner ce qu'on n'auroit pu lui dire , ce qu'elle-même n'auroit pu écouter ; dès que le soupçon se présenta à son esprit , dès qu'elle vit qu'on ne cherchoit pas à le prévenir , la fièvre la prit avec violence , le transport s'empara

d'elle , et pendant plusieurs jours le calme d'un moment succéda aux agitations de plusieurs heures.

Le bras de Jeannette fut bientôt remis , et ce fut d'elle que d'Orméville apprit les détails de l'événement funeste qui lui avoit enlevé la plus tendre des meres. La pauvre petite pleuroit encore en racontant avec quel dévouement la comtesse s'étoit jetée sur sa fille au moment de l'explosion en s'écriant : Mon enfant ! mon enfant ! — Hélas , ajoutoit tristement d'Orméville , je n'oublierai jamais l'expression que conservoient ses yeux éteints par l'influence glacée de la mort ! sa belle âme s'y peignoit tout entière ; on y voyoit encore l'héroïsme de l'amour maternel , et le contentement qu'elle éprouvoit en mourant pour une fille à qui elle avoit consacré tous les momens de sa vie.

Célestine , plongée dans la douleur la plus affreuse , ne laissoit plus d'inquiétudes sur ses jours , mais elle languissoit ,

mais l'idée que sa mere s'étoit sacrifiée pour elle empoisonnoit son existence. Aussitôt après ce triste événement d'Orméville avoit écrit au comte pour lui annoncer la mort de sa femme : quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de lui, il saisit cette triste occasion pour faire de nouvelles tentatives sur son cœur, et l'engager à pardonner à sa fille. Le comte fit une réponse très-sensible pour ce qui regardoit sa femme, et très-seche pour ce qui avoit rapport à sa fille ; il terminoit par demander qu'on lui envoyât tout l'argent qu'avoit laissé la comtesse, consentant cependant à ce que Célestine gardât ce qui avoit appartenu à sa mere. D'Orméville accablé par cette lettre, ne la montra qu'à Rasoni qui étoit de retour à Maestricht, et se prépara en secret à satisfaire aux désirs du comte, quoique lui-même ne sût où prendre des ressources pour faire exister Célestine et Jeannette. C'étoit la bonne comtesse qui depuis long-temps fournissoit à tout ;

on a déjà vu que d'Orméville avoit perdu ce qu'il possédoit, au moment où il avoit pensé être pris par les gendarmes nationaux, et il ne lui restoit plus que le peu qu'il avoit laissé à Célestine en partant pour l'armée.

Le marquis se chargea ~~du~~ triste soin de faire l'inventaire de ce qu'avoit laissé la comtesse, et de vendre ce qui ne seroit pas nécessaire. Décidé à renvoyer ses domestiques, d'Orméville ne vouloit garder avec lui que Jeannette qu'il traitoit comme une sœur; mais le même laquais qui l'avoit suivi à l'armée et qui étoit revenu trouver Célestine à Maestricht, lui jura qu'il ne le quitteroit jamais, ajoutant qu'il ne demandoit aucuns gages et qu'il avoit de quoi vivre pour longtemps. Touché du véritable attachement de cet homme, d'Orméville ne put se refuser à ses instances.

Le marquis entra un matin chez son ami : Tenez, lui dit-il en lui présentant un papier, je connois votre cœur, et

je sais quelle maniere de vous obliger convient le mieux à vos principes. D'Orméville déploya le papier : c'étoit un brevet d'officier dans un des régimens des troupes soldées qui étoient à l'armée de Condé. Flatté de la grâce et de la délicatesse que le marquis mettoit dans son procédé, il le remercia sincerement, et se décida à accepter l'emploi qui lui étoit offert. Il alloit s'éloigner de sa femme, mais il se rapprochoit de son beau-pere, et il se flattoit de mériter enfin par son respect et sa soumission un pardon qui devenoit plus que jamais nécessaire à son bonheur. D'ailleurs Célestine se rétablissoit de jour en jour, et la voyant reprendre tous ses charmes, il sentoit sa mélancolie renaître. Quelque douloureuse que fût une séparation, il ne pouvoit se dissimuler combien elle étoit nécessaire à son repos, et il maudissoit les sermens funestes que son honneur, sa délicatesse et le sentiment de ce qu'il devoit à sa femme l'obli-

geoient à respecter. Tout l'engageoit à partir; même en quittant Célestine, il ne pouvoit conserver d'inquiétudes à son égard, puisqu'il la confioit à un frere, à un homme qui, s'il est possible, étoit encore davantage pour lui. En vain Rasoni le pressoit d'accepter de l'argent: Non, non, répondoit-il; vous m'avez mis à même d'exister sans être à charge à personne; mais ma femme reste avec vous; et si jamais les secours que je m'efforcerais de lui faire passer venoient à manquer. . . . — Mon ami, rendez-moi plus de justice; elle n'en éprouvera même pas la crainte.

Quelques jours après le départ de d'Orméville, le marquis apporta à Célestine plusieurs rouleaux d'or; elle ne vouloit pas les accepter. J'ai encore de l'argent, lui disoit-elle, et je n'ai aucuns besoins. Je manderai à d'Orméville que vous me refusez, répétoit-il en redoublant ses instances. Vaincue enfin par le désir de tranquiliser son

mari , décidée par les recommandations qu'elle-même lui avoit entendu faire à Rasoni , elle consentit , quoique avec une sorte de répugnance , à accepter deux rouleaux de cents louis.

Célestine employoit à parler de son mari la plus grande partie des momens qu'elle ne consacroit pas à lui écrire et à relire ses lettres ; mais c'étoit encore trop peu pour satisfaire le besoin de son cœur. Il lui sembloit que ce seroit faire un outrage à l'amour , si chacune de ses occupations ne se rapportoit pas au but vers lequel tendoient toutes ses pensées. Non contente de prononcer mille fois son nom , de retrouver son image gravée au fond de son âme , elle voulut encore se créer une nouvelle jouissance en dessinant les traits chéris qu'un souvenir charmant présentoit sans cesse à ses regards. Conduit par le sentiment le plus tendre , son pinceau essaya d'exprimer ce que tant de fois elle avoit lu dans les yeux de d'Orméville. Que ses cou-

leurs lui sembloient froides ! que l'art lui paroissoit foible ! Un sourire , un soupir de son mari en disoient plus que tous les efforts du talent Quelquefois en considérant son ouvrage , un doux prestige venoit la flatter un instant ; une larme que l'attendrissement grossissoit sur le bord de ses paupieres obscurcissoit sa vue , et sa main tremblante égaroit son pinceau Revenue à elle-même , elle apercevoit des fautes qu'elle se regardoit bien de corriger. Il les verra , disoit-elle , il les comptera , je lui en apprendrai la cause , et mon tableau n'en sera que plus parfait pour lui.

Rasoni toujours assidu auprès d'elle , étoit peut-être encore plus attentif et plus empressé. La simple et franche Célestine ne voyoit dans cette conduite que le désir de la dédommager de l'absence de d'Orméville ; elle lui savoit gré de son motif , elle redoubloit d'attachement et de confiance à son égard. Privée de sa mere , éloigné de son mari ,

repoussée par son pere , elle réunissoit sur le marquis tous ceux de ses sentimens dont d'Orméville n'étoit pas l'objet, et voyoit sans inquiétude ses yeux se fixer souvent sur elle avec une sorte d'abandon ; ses regards sembloient alors recueillir l'expression de l'amitié qu'elle lui témoignoit.

Elle n'avoit pas de plaisirs qu'il ne les partageât, pas de pensée dont il ne fût informé, elle étoit triste quand elle ne le voyoit pas auprès d'elle. Chaque jour elle lui montrait son portrait, y travailloit devant lui, lui faisoit remarquer minutieusement les traits qu'elle avoit ajoutés, ceux qu'elle venoit d'effacer, et vouloit qu'il fût aussi enthousiasmé de son ouvrage qu'elle-même. Peu à peu elle crut s'apercevoir qu'il prenoit un air gêné quand elle lui parloit de d'Orméville, et qu'il se faisoit effort pour cacher la contrainte qui perçoit malgré lui. De ce moment elle l'épia avec attention, et fut bientôt convaincue que le nom

seul de son mari prononcé par elle, suffisoit pour lui donner une teinte de tristesse, dont elle ne devinoit pas la cause. Un peu de curiosité jointe à l'attachement qu'elle avoit pour Rasoni, firent naître en elle le désir le plus vif de connoître la source d'une morosité qui devenoit sans cesse plus remarquable.

Seule un jour avec le marquis, elle se livroit à son occupation favorite, bientôt elle remarqua qu'il ne lui répondoit plus que par monosyllabes et qu'il ne jetoit sur elle que des regards encore plus tristesq' à l'ordinaire. Résolue alors de tout faire pour lui arracher son secret : Vous avez des chagrins que je ne connois pas, lui dit-elle d'un ton d'intérêt. — Moi, madame? — Vous-même, et vous méritez des reproches bien vifs puisque je les ignore encore. — Je vous assure, madame... — Non, non; je ne me trompe pas. L'œil de votre amie est aussi clairvoyant que son cœur est sensible. — Ah! sans doute, si j'avois des

peines , ce touchant intérêt suffiroit....
— Ce sont là des phrases ; je veux savoir ce qui vous occupe , je le veux absolument. — Mon cœur ne pencheroit que trop de lui-même à vous découvrir toutes ses pensées ; mais si mes maux sont de nature.... — L'amitié peut tout connoître , elle se croit même les droits de tout exiger.... — De grâce , madame , ne me pressez pas davantage ; cette pitié généreuse ne fait qu'ajouter à mes tourmens. — Si vous continuez à être aussi discret , j'userai du dernier moyen qui me reste , j'écrirai à d'Orméville , je lui apprendrai que vous manquez à la promesse que vous nous avez faite à tous deux de nous regarder comme un frere et une sœur qui doivent partager toutes vos peines. Marquis , nous avons été plus confians envers vous , nous vous avons affligé de tous nos malheurs , pourquoi voudriez-vous nous enlever la douceur de soulager vos peines ? Avez-vous oublié que je suis la femme de d'Ormé-

ville ? (A ce nom, Rasoni pâlit, tout son maintien prit une nuance plus sombre : ce changement n'échappa pas aux yeux de Célestine.) — Je suis sûre, reprit-elle, que mon mari a quelque rapport avec ce qui vous attriste ; dites-le-moi franchement, auriez-vous sujet de lui en vouloir ? — Moi, lui en vouloir ! . . . Je pourrois tout au plus envier son sort ! — Point de complimens, marquis, songez que c'est une amie qui vous parle, et que c'est un ami qui doit lui répondre. — Cette bonté me dédommageroit de bien des peines, répliqua Rasoni en la regardant avec feu, si je pouvois me flatter Mais non, ajouta-t-il d'un air triste, je ne dois pas m'y attendre ! — Soyez donc bien persuadé, dit Célestine en se levant avec noblesse et en jetant sur lui un regard de sensibilité, que si je désire d'être instruite de vos maux, c'est pour tâcher de vous consoler. — Me consoler ! répartit le marquis d'un ton animé . . . Il n'est qu'un moyen, qu'un

seul moyen , continua-t-il après un moment de silence. — Eh ! bien , ce moyen , il est peut-être en mon pouvoir. (Elle continuoit à fixer sur lui des yeux où se peignoient la candeur et la simplicité.) Oui , peut-être je saurai. . . — Vous , madame ! . . . (Il prononça ces mots avec une véhémence qui étonna Célestine ; puis poussant un soupir , il tourna ses regards du côté du portrait et les laissa retomber.) — Marquis , j'en suis sûre , reprit-elle vivement , d'Orméville a quelque rapport à vos peines ; et votre silence commence à m'inquiéter pour lui. Dissipez cette cruelle incertitude , je vous le demande au nom de votre ami , je vous le demande au mien. — Que n'obtiendriez-vous pas à ce dernier titre ! — Point de détours , ils entravent la confiance. (Rasoni avoit l'air de réfléchir profondément et d'éprouver intérieurement un combat pénible à soutenir. Il regardoit tour à tour Célestine , le portrait et la terre. — Marquis ! vous me

refusez?... Non, je le vois, votre secret est prêt à vous échapper malgré vous. Vous avez besoin, j'en suis sûre, oui vous avez besoin que je sois informée de vos tourmens, et moi, j'ai besoin de les connoître. (Elle prononça ces derniers mots avec l'accent d'une douce compassion.) — Non, je ne puis... je suis certain... Enfin, songez au moins que c'est vous qui l'ordonnez. — Oui, oui, je l'ordonne, je le veux, je vous en prie. — Mais si cependant j'étois assuré de m'attirer votre haine, si j'avois la certitude que dès l'instant où j'aurai parlé vous ne voudrez plus me voir?... (Le ton dont il prononça ces paroles, le nouveau feu qui anima ses regards firent enfin tomber le voile que l'estime et la confiance avoient long-temps retenu sur les yeux de Célestine. Interdite et tremblante, elle rougit, elle se troubla : à peine pouvoit-elle croire que c'étoit Rasoni qui venoit de parler.) — Non, reprit-elle enfin avec une tranquil-

lité affectée, je ne crains pas que vos peines soient de cette nature. Si vous en éprouviez de semblables, vous auriez assez de raison pour vous en délivrer, et surtout vous sauriez assez vous estimer vous-même pour ne pas les confier à la femme de votre ami. . . . Le marquis, déconcerté, profita de l'arrivée de Jeannette pour se retirer.

Célestine réfléchit sur la conduite qu'elle avoit à tenir désormais avec Rasoni. Bien sûre d'elle-même, elle voulut éviter une rupture éclatante qu'il auroit fallu motiver à son mari, auquel elle se seroit reprochée d'enlever un ami que la raison pouvoit encore corriger, et dont l'attachement pouvoit expier un moment d'erreur. Le marquis lui sembla plus malheureux que coupable, et elle trouva bien plus noble, bien plus digne d'elle d'entreprendre de le guérir, que de l'éloigner. Comptant sur l'effet salutaire de la conduite modérée qu'elle se proposoit de tenir avec lui, et sur les propres

réflexions que lui-même devoit faire , elle résolut de ne rien changer dans sa manière d'agir , et de continuer à lui témoigner une amitié sincère , mais en mettant plus de réserve dans ses discours , et en ne le voyant jamais qu'en présence de Jeannette.

Ce plan une fois formé , elle s'occupa sérieusement de le suivre , et conservant avec Rasoni le même ton de confiance qu'elle avoit toujours eu , elle paroissoit tout aussi libre , tout aussi à son aise qu'auparavant ; en un mot , s'il n'eût pas été certain par la manière dont elle lui avoit répondu qu'elle l'avoit parfaitement compris , sa conduite auroit pu lui fournir mille sujets d'en douter. Affectant de parler souvent de son mari , elle répétoit sans cesse combien elle lui étoit attachée , et elle mettoit si peu d'apprêt dans ses discours , elle évitoit tellement de paroître avoir envie d'en faire aucune application , que Rasoni étoit toujours tenté de croire qu'elle n'avoit pas attaché d'im-

portance à ce qu'il lui avoit dit. Cependant la douceur qu'elle employoit à son égard , produisit un effet tout contraire à celui qu'elle avoit espéré. Loin d'être persuadé par la tranquille sécurité avec laquelle elle se comportoit, que son amour étoit en pure perte, Rasoni tira un présage flatteur de la patience avec laquelle elle le souffroit, et ces ménagemens même, faits pour ouvrir les yeux à un homme moins passionné que lui, ne firent qu'augmenter sa hardiesse. Un jour qu'il trouva Célestine seule, il résolut de mettre les instans à profit, et lui peignant de la manière la plus vive son amour et ses espérances, il fit valoir la passion qu'il avoit sentie pour elle dès le premier instant qu'il l'avoit connue, et la conduite modérée qu'il avoit tenue depuis; il osa même lui rappeler qu'elle lui devoit de la reconnoissance, et à titre de bienfaiteur il prétendit exiger les sentimens qu'elle lui refusoit en qualité d'amant.

Célestine , tremblante , l'écouloit en silence ; cette retenue lui persuada qu'il pouvoit entreprendre davantage. Se jetant à ses genoux , il voulut saisir une de ses mains et la porter à ses levres. Elle la retira vivement : Relevez-vous , monsieur , lui dit-elle d'une voix entrecoupée , relevez-vous. Laissez-moi... demain , ce soir peut-être , vous saurez ce que vous devez attendre de moi....

L'accent dont elle prononça ces paroles imprima au marquis une sorte de respect dont il fut lui-même étonné ; il sentit en ce moment le pouvoir surnaturel de la vertu : d'ailleurs l'émotion de Célestine qui ressembloit plutôt à de l'embarras qu'à du courroux lui permettoit encore de nourrir des idées flatteuses. J'espère , dit-il , que ma soumission sera un nouveau droit auprès de vous. — De grâce , laissez-moi ! demain..... ce soir..... (Jeannette entra.) Je compte sur votre promesse , reprit Rasoni en sortant , songez que mon sort est entre vos mains.

A peine fut-il éloigné que Célestine se jeta dans les bras de Jeannette en versant un torrent de larmes. Celle-ci effrayée lui faisoit mille questions ; au lieu de répondre , Célestine ramassoit avec vivacité tout ce qui lui restoit encore d'habillemens dont elle pouvoit absolument se passer : Va les vendre , dit-elle à Jeannette en les entassant dans un panier ; va , rapporte-moi trois louis... Il me faut absolument trois louis. — Mais, Madame, que vous est-il donc arrivé? — Tu perds du temps ; cours, vole, le plus petit moment est précieux... Je mourrai si je n'ai pas trois louis demain. — Et cet argent que monsieur le marquis vous a remis ? — Cet argent, Jeannette!.... ne m'en parle jamais ! il me fait honte , il me fait horreur ! — Mais Madame , comment faire avec si peu de chose la somme que vous désirez? — Quoi ! ce n'est pas assez, Jeannette ! Il faut donc que je meure !

Cherchant dans tous les coins de la

chambre, elle détachoit jusqu'aux rubans qui étoient dans ses cheveux et les jetoit avec le reste dans le panier..... Ce n'est pas encore assez, répétoit-elle avec le gémissement du désespoir. — S'il vous faut absolument cette somme, nous pouvons travailler, passer les nuits, et avant qu'il soit un mois.... — Un mois, Jeannette!.... Ah! c'est ce soir, c'est tout à l'heure que j'en ai besoin..... Elle tenoit ses yeux fixés sur le panier, il lui sembloit que ses regards devoient multiplier les objets. A chaque chiffon qu'elle y ajoutoit, elle se tournoit vers Jeannette : Y a-t-il assez maintenant? lui demandoit-elle. Jeannette avoit tant de fois dit non, elle avoit tant arraché de soupirs à Célestine, qu'elle n'osoit plus prononcer ce mot, elle se contentoit de répondre par un signe de tête.

Célestine désespérée se promenoit dans la chambre, s'arrêtoit devant la table sur laquelle étoit posé le panier et prononçoit à demi des phrases sans suite

et sans ordre , Jeannette la considérait avec compassion , et , malgré son inquiétude , elle ne pouvoit se résoudre à l'interroger. Tout d'un coup Célestine fit un cri de joie , comme s'il lui étoit venu une idée lumineuse , et en même temps la réflexion lui arracha un soupir. Elle joignit ses mains et les éleva vers le ciel. Oui , maman , s'écria-t-elle , oui , c'est vous qui m'inspirez ! Je vais vous obéir.

A ces mots elle ôta promptement une bague d'or qu'elle avoit au doigt , la baisa avec transport , la jeta dans le panier , le referma avec précipitation , et dit à Jeannette d'une voix assurée : Va , Jeannette , va ; il y a maintenant plus qu'il ne faut.

Ma tendre mère , s'écria-t-elle en sanglotant lorsqu'elle fut seule , j'ai pu me défaire du dernier , du seul gage qui me restât de votre tendresse ! j'ai pu consentir à voir passer dans des mains étrangères cette bague que vous-même aviez portée , que vous-même m'aviez

donnée, que j'avois juré de garder jusqu'au dernier soupir!..... Mais ai-je donc besoin de quelque chose qui vous rappelle à moi? votre image, vos vertus ne sont-elles donc pas gravées à jamais dans mon cœur? La vie même dont je jouis encore..... Un sanglot l'arrêta. Elle appuya ses mains, sa tête contre la porte, et resta dans cette position jusqu'au retour de Jeannette.

Lorsqu'elle l'entendit monter, elle se leva et courut au devant d'elle. Eh! bien, Jeannette, avons-nous les trois louis? — Oui, madame, et même quelque chose de plus. — Ah! si tu avois pu conserver la bague! — Sans doute, s'il avoit été possible, mais le reste ne suffisoit pas. — N'y pensons donc pas davantage..... Donne, donne, Jeannette, ils me coûtent assez cher. (Elle prit les trois louis, et les regarda l'un après l'autre.) Non, reprit-elle par réflexion, ils ne me coûtent rien, ils ne doivent rien me coûter.

Courant à une petite armoire, elle en

tira une bourse et la répandit sur la table ; après avoir compté l'argent en silence , elle y ajouta celui qu'elle venoit de recevoir , puis elle sauta au cou de Jeannette en s'écriant avec transport : Ils y sont tous ! Nous n'aurons plus rien , continua-t-elle , en serrant la main de la pauvre petite , pour qui toutes ces démonstrations étoient une énigme ; nous n'aurons plus rien , mais nous travaillerons , et je pourrai te regarder sans rougir.

Elle remit l'argent dans la bourse , prit une plume et écrivit au marquis la lettre suivante :

« Je vous renvoie ce que vous m'aviez
» forcée d'accepter ; maintenant que la
» reconnoissance n'enchaîne plus les mou-
» vemens de mon cœur , je puis vous
» faire connoître tout le mépris , toute
» l'horreur , oui l'horreur que vous m'ins-
» pirez ; votre trahison me donne le
» droit d'employer ces termes vis-à-vis
» de vous. Vous aviez un ami , un vé-
» ritable ami ; ce malheureux a tout

» perdu , il ne lui reste plus au monde
» que le cœur d'une femme qu'il chérit ,
» et c'est cette seule consolation que vous
» voudriez lui enlever !.....

» Vous sentez assez que nous ne de-
» vons plus nous revoir ; il seroit trop
» dur , trop humiliant pour vous de re-
» trouver encore la femme qui vous a
» rejeté , il seroit plus dur , plus humiliant
» pour moi de rencontrer l'homme
» qui a cherché à me rendre criminelle.
» Je ne vous remercie pas de vos bien-
» faits : le souvenir n'en est plus qu'un
» fardeau. Vous m'avez affranchie de la
» reconnoissance, vous avez brisé tous
» les liens qui nous unissoient , ils ne se
» renoueront jamais ; réfléchissez sur
» votre conduite , sur la mienne , sur celle
» de d'Orméville , et vous verrez que peut-
» être j'aurois le droit de vous haïr. »

Célestine envoya cette lettre à Rasoni
en y joignant l'argent , et , après cette dé-
marche , elle se sentit comme déchargée
d'un poids énorme qui pesoit sur son
cœur.

Abandonnée de tout le monde, privée de tout secours, dénuée même des plus foibles moyens, le sort cruel qui la poursuivoit venoit de lui porter les derniers coups en lui enlevant celui qu'elle regardoit comme un protecteur, celui dont l'amitié avoit jusqu'alors soulagé ses peines. Elle n'avoit encore connu que les tourmens du cœur, et dans ce moment fatal un nouvel abyme de douleurs s'ouvroit devant elle : son existence alloit dépendre du travail de ses mains. Elevée dans l'aisance, accoutumée à toutes les jouissances de la fortune, c'étoit une terrible épreuve que de se voir réduite à cette extrémité désolante. Si d'Orméville n'eût pas existé, l'abattement du désespoir, la force des préjugés de l'éducation lui eussent fait un martyr continuél du nouveau genre de vie qui seul lui réstoit à embrasser : mais en songeant à son mari, en se répétant que ses jours n'étoient plus à elle, qu'elle les lui avoit consacrés, elle devenoit capable de tout. L'amour faisoit taire la honte et le

découragement , l'amour ennoblissoit ce que la fierté seule auroit dédaigné.

Ensevelie dans une retraite absolue , la triste Célestine faisoit avec Jeannette tous les petits ouvrages que son adresse pouvoit lui suggérer ; leur hôte se chargeoit de les vendre , et elles subsistoient du produit de ce foible travail. Sa plus douce consolation , celle qui lui redonnoit de l'énergie lorsque son âme affaïsée succomboit à ses chagrins , étoit de penser que son mari ignoroit la détresse dans laquelle elle vivoit. Lorsqu'à la fin de chaque jour elle jetoit un coup d'œil sur les tristes momens qui venoient de s'écouler , elle retenoit les larmes prêtes à inonder ses joues , par cette pensée flatteuse : Au moins il ne sait pas que je souffre , et ce soir il s'endormira avec la douce persuasion que sa Célestine est heureuse !

Quelques jours après son aventure , elle reçut un paquet de d'Orméville , et sitôt qu'elle eut jeté les yeux sur une des lettres qu'il contenoit , elle tressaillit.

A peine eût-elle parcouru les premières lignes, qu'elle s'écria avec un transport inexprimable : Jeannette ! ma bonne Jeannette ! il nous pardonne !.... C'étoit en effet une lettre du comte qui annonçoit à sa fille qu'il avoit oublié ce qui s'étoit passé à Bruxelles, et lui rendoit toute sa tendresse. Une lettre de d'Orméville jointe à celle-ci, renfermoit les détails de l'événement qui avoit causé ce changement heureux. Assise auprès de Jeannette, Célestine lui présentoit les lettres, et vouloit les lui faire lire avant de les avoir achevées elle-même. Elle les lui arrachoit, les lui rendoit, elle étoit comme une insensée : Jeannette aussi émue qu'elle-même partageoit son trouble ; toutes deux s'embrassoient, se parloient sans s'écouter, sans se répondre. Que cette sorte de délire a de charmes ! on jouit seul : on jouit ensemble tout à la fois.

En arrivant à l'armée, d'Orméville n'étoit pas allé d'abord chez le comte ; craignant une nouvelle scène, il lui avoit

écrit pour lui demander la permission de le voir et de solliciter de nouveau son pardon. Deux, trois, quatre jours, une semaine se passerent sans qu'il eût de réponse : il n'osoit interpréter ce silence, il aimoit mieux croire que la lettre n'étoit pas parvenue, que le comte avoit été envoyé dans quelque expédition particulière, enfin tout ce qu'on se persuade lorsqu'on cherche à écarter une présomption désagréable que l'événement semble justifier.

Commandé un jour pour aller enlever un poste, il aperçut dans la campagne un groupe de cavaliers qu'il reconnut pour des ennemis, et, distinguant au milieu d'eux des hussards de l'armée de Condé, il vola à leur secours. On en vint aux mains ; d'un côté, le désir de sauver les prisonniers ; de l'autre, celui de les conserver, mit de l'acharnement dans le combat, la victoire fut un instant douteuse, mais elle se déclara enfin pour d'Orméville. Quelles furent sa surprise et sa joie, lorsqu'en s'avancant pour fé-

liciter ceux qu'il avoit délivrés, il reconnut au milieu d'eux son beau-pere ! Il crut que dans ce moment toute animosité particuliere devoit faire place à d'autres sentimens plus doux, et s'approcha de lui pour l'embrasser. Le comte ne put s'empêcher de lui témoigner la reconnoissance qu'il auroit montrée en pareille occasion à un officier inconnu ; il le remercia, loua sa bravoure, rendit justice à son adresse, mais il ne lui parloit pas encore comme d'Orméville l'auroit voulu.

Brûlant de profiter de cette rencontre pour achever un raccommodement qu'elle préparoit, l'époux de Célestine se hâta de suivre une idée qui lui vint à l'instant. Son piquet avoit été affoibli, mais il étoit encore assez fort pour essayer de remplir la commission dont on l'avoit chargé ; il renvoya ses blessés et ses prisonniers, et marcha vers le poste ennemi avec confiance, sachant bien qu'un avantage qu'on vient de remporter, vaut mieux qu'un renfort.

Pour arriver à son but, il falloit que le comte l'accompagnât, et il n'eut pas de peine à l'y décider. Pendant la route il lui demandoit des conseils, et lui faisoit naître des idées qu'il avoit ensuite l'air de recevoir de lui ; le comte enchanté, se souvenoit à peine en ce moment du ressentiment qui l'animoit contre son gendre. Grâce à l'habileté et à la fermeté de d'Orméville, le poste fut enlevé, et il sut mettre dans sa conduite tant de finesse et de présence d'esprit, que, quoiqu'il eût presque toujours fait le contraire de ce que lui conseilloit monsieur de Lussiere, il paroissoit n'avoir agi que par ses ordres. Dès que le succès de l'entreprise fut assuré, il en fit hommage au comte, et même dans son rapport il le présenta comme l'unique cause de la réussite.

Cette aventure valut à monsieur de Lussiere mille complimens flatteurs, qui, en satisfaisant son orgueil, le disposerent en faveur de celui auquel il ne pouvoit

se dissimuler qu'il devoit sa gloire. Bientôt il apprit que d'Orméville alloit être avancé ; cette nouvelle lui fit naître un projet qu'il embrassa avec ardeur, parce qu'il satisfaisoit pleinement son goût pour l'éclat. Il pensa que rendre ses bonnes grâces à d'Orméville dans un moment où il lui avoit sauvé la vie, où sa conduite distinguée lui avoit mérité les éloges de toute l'armée, c'étoit un moyen sûr d'attirer l'attention sur lui-même. Il n'en fallut pas davantage pour l'enflammer, il courut solliciter l'agrément d'annoncer à son gendre le nouveau grade qui alloit devenir la récompense de son courage. Sa demande lui fut facilement accordée ; il ne restoit plus qu'à bien choisir l'instant pour rendre la réconciliation plus marquante. Le hasard ne tarda pas à lui en fournir l'occasion.

Le lendemain de son expédition, d'Orméville parut au quartier-général ; le comte saisissant le moment où il étoit le plus entouré, courut avec empressement vers lui, fendit la presse, l'em-

brassa avec transport en l'appelant son fils , son cher fils , son libérateur , et lui remit le brevet du nouvel emploi dont il étoit revêtu. Le cœur sensible de d'Orméville se livra de bonne foi à ces démonstrations ; oubliant le caractère du comte pour ne songer qu'au plaisir qu'il éprouvoit , il lui rendoit avec délices toutes les marques d'attachement qu'il en recevoit. Monsieur de Lussiere sentit dans son âme le contentement de faire une bonne action ; l'idée de sa fille vint un instant ajouter de nouveaux charmes au pardon qu'il accordoit ; mais le naturel que l'émotion avoit un instant assoupi se réveilla bien vite , et , tout en jouissant des sentimens de son gendre , il ne put s'empêcher de jeter un regard sur ceux qui l'environnoient , pour juger de l'effet que produisoit cette scene. Il dut être pleinement satisfait , tout le monde étoit attendri , tout le monde applaudissoit avec franchise , et la remarque qu'il en fit , valut encore à d'Orméville quelques caresses de plus.

Le rapprochement fut sincère ; lorsque le comte avoit embrassé une idée , il la suivoit toujours avec ardeur. Il écrivit lui-même à sa fille , et se donna tous les mouvemens possibles pour faire nommer d'Orméville à une mission particulière qui le mettoit à même de passer par Maestricht , et d'aller confirmer à Célestine un bonheur attendu si longtemps. Tout avoit réussi au gré de leurs désirs mutuels , et d'Orméville mandoit à sa femme qu'il n'attendoit plus que les derniers ordres pour se mettre en route. Amans qu'un sort cruel a désunis , qui entrevoyez le moment du bonheur , qui en jouissez déjà par l'espoir , c'est vous qui pouvez vous figurer son impatience !

Le comte , qui souhaitoit que le pardon devînt aussi éclatant que l'avoit été sa rigueur , publioit partout l'événement qui avoit désarmé son courroux ; il voyoit avec chagrin que le départ de son gendre traînoit en longueur , et sollicitoit vivement pour qu'on l'expédiât. Enfin , ce

moment si désiré arriva , et d'Orméville reçut l'ordre de se tenir prêt.

La surveillance de son départ , il avoit passé une partie de l'après - dîner avec son beau-pere , et ils étoient sortis pour se promener ensemble. En rentrant chez lui , le comte aperçut une lettre au pied de la chaise qu'avoit occupée d'Orméville , il la ramassa dans l'intention de la lui rendre , et la posa devant lui sur la table. Portant par hasard les yeux sur les premières lignes , il reconnut son nom : une curiosité involontaire lui fit parcourir deux ou trois phrases. Ce qu'elles contenoient réveilla tellement son attention et lui causa une si grande surprise , qu'oubliant toute considération , il lut la lettre en entier.

Elle paroissoit avoir été écrite à d'Orméville par un ami qu'il avoit laissé auprès de sa femme ; on lui mandoit que Célestine avançoit heureusement dans sa grossesse , et on le félicitoit du moyen adroit qu'il avoit pris pour gagner le comte , qu'on représentoit comme un

vieux imbécille propre à croire tout ce qu'on voudroit essayer de lui persuader. On rioit beaucoup de la bonne foi avec laquelle il avoit donné dans le piège, et on finissoit par inviter d'Orméville à trouver incessamment quelque nouvelle finesse pour lui soutirer de l'argent.

Qu'on se figure l'effet que cette lettre produisit sur monsieur de Lussiere. Furieux contre son gendre, contre sa fille, il jura qu'il ne leur pardonneroit jamais; en un mot, il reprit son premier courroux, auquel se joignoit encore le dépit d'avoir été joué d'une manière aussi outrageante.

Depuis deux jours, d'Orméville ignoroit ce qu'étoit devenu son domestique. (C'étoit le même qui lui avoit montré tant de zèle et d'attachement à Maestricht et qui avoit voulu l'accompagner à l'armée.) Se voyant tous les jours à la veille d'une affaire, il lui avoit confié le peu d'argent qui lui restoit, et comptoit tellement sur sa probité, que le premier soir où il s'aperçut de son absence,

il se borna à craindre qu'il eût lui fût arrivé quelque accident, et n'eut aucune inquiétude sur le dépôt qui étoit entre ses mains : ce ne fut que le second jour qu'il commença à avoir des soupçons, et même il se livroit plus volontiers encore à l'idée que le malheureux avoit été fait prisonnier, qu'à celle qu'il pouvoit avoir pris la fuite de dessein prémédité. Cependant, quelle que fût la cause de cet événement, il falloit avoir recours à un ami, et il auroit cru faire injure à son beau-pere s'il s'étoit adressé à un autre qu'à lui.

Il alla le trouver et lui conta naturellement son embarras. Le comte, qui crut voir dans cette démarche la suite des conseils qu'il avoit lus dans la lettre, rompit toutes mesures, et accablant d'Orméville stupéfait de reproches, il lui répéta tout ce dont le hasard l'avoit instruit, et finit par lui tourner le dos sans vouloir écouter sa défense.

D'Orméville, anéanti par ce retour imprévu, ne concevoit pas ce qui avoit pu

occasionner un changement si subit, et cherchoit avec ardeur la source d'accusations si injurieuses; mais ne pouvant percer cet odieux mystere, il essaya de revoir le comte, et lui écrivit pour le désabuser. Monsieur de Lussiere ne répondit qu'en lui renvoyant la lettre qu'il avoit trouvée. D'Orméville la lut avec stupeur, et vit bien que c'étoit encore une nouvelle manœuvre de ses ennemis; il sentit que le départ de son domestique étoit calculé avec cette nouvelle scélératesse, et frémit en découvrant des complots si profondément et si secretement combinés.

Le fatal papier étoit toujours dans ses mains, il le relisoit sans cesse; en le chiffonnant il remarqua une ligne qu'il n'avoit pas aperçue d'abord. L'écriture étoit différente de celle de la lettre, et ne lui sembloit pas inconnue. Il frémit en retrouvant encore ces mots toujours si cruels pour lui : *Souviens-toi des ruines de Tivoli.*

FIN DU SECOND VOLUME

